

MONIQUE MICHAUD



*Trois Brind'Amour
pour toujours*

ROMAN

La Caboché

*Trois Brind'Amour
pour toujours*

Monique Michaud

*Trois Brind'Amour
pour toujours*

Roman



Mise en pages
Raymond Gallant
Photo de l'auteure
Terry Charland, Flageol Photo
Photo de la page couverture
Monique Michaud

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Michaud, Monique

Trois Brind'Amour pour toujours

Suite de : Voisines de cœur.

ISBN 978-2-924187-47-0

I. Titre.

PS8626.I211T76 2015 C843'.6 C2015-940778-8
PS9626.I211T76 2015

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015
Bibliothèque nationale du Canada, 2015

Éditions la Caboché
Téléphones : 450-714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
monique.michaud@bell.net

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé
que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Note aux lectrices et aux lecteurs
L'auteure a expressément utilisé la nouvelle graphie.

**À tous ceux qui s'efforcent, jour après jour,
à créer de la joie de vivre autour d'eux.**

Première partie

COUSINAGE À CŒUR JOIE

Un brin de folie

« L'avenir de l'agriculture et du monde en général passe par les humains qui ont la volonté d'influencer leur monde par des gestes significatifs dans la vie de tous les jours. Je crois que l'avenir passe par ceux qui insufflent de l'espoir et de la poésie dans leur vie et celle de leur entourage. »

Julie Perron, réalisatrice du film « *Le semeur* » qui s'intéresse à Patrice Fortier, semencier de Kamouraska.

La Presse, mai 2014

Chapitre 1

Voir la vie en rose. C'est écrit en gros caractères sur l'affiche publicitaire devant Renaud. Pour l'optométriste, bien voir c'est essentiel, mais voir tout en rose à chaque instant, aucune lunette n'a ce pouvoir.

La façade vitrée de la clinique d'optométrie lui présente un ciel nuageux. Il a plu toute la matinée, Renaud s'en désole. C'est samedi midi, la dernière patiente a quitté la clinique repentinoise qui sera fermée jusqu'à lundi. Dans le silence retrouvé, assis au bureau des réceptionnistes, il complète le dossier d'une patiente sexagénaire dont l'examen a révélé une anomalie causée par un début de diabète.

Il déteste cette affection qui, depuis peu, menace sa propre mère, Rachel. Afin d'en surveiller l'évolution, il vérifie discrètement les taux de glycémie maternelle, car elle doit les mesurer à chaque repas. C'est désormais plus difficile, car il n'habite plus chez elle, à L'Épiphanie. C'est le seul bémol à sa nouvelle vie. Il a acheté le chalet de ses parents, dans le Domaine-des-Deux-Lacs, secteur paroisse de L'Épiphanie ; oui, c'est relativement proche, mais il n'est plus célibataire et la belle, mais vulnérable Marijo occupe son cœur et son temps. Est-ce là son destin de protéger les êtres fragiles autour de lui ?

Quelque temps après, il lève la tête au bruyant passage d'un camion « Déménagement Repentigny ». Surprise ! Le lettrage métallique du véhicule étincèle sous un soleil désormais ardent. Même l'affiche rose flamboie en un fuchsia pétant d'optimisme.

— Ça, c'est mieux ! songe-t-il en se souriant.

C'est bien immature d'être aussi influencé par la météo, juge-t-il. Voici donc une faille en lui, un travers dissimulé à sa chérie qui compte sur lui pour garder le moral. En tout temps de l'année, et depuis toujours, quelques jours successifs de pluie l'obligent à camoufler, surtout devant elle, ses humeurs sombres. D'ailleurs, il y a quelques années, durant une soirée pluvieuse où il était loin des siens et plongé dans une peine d'amour, il a failli rendre les armes irrémédiablement face à sa propre morosité... mais il n'allait jamais s'en ouvrir à Marijo.

C'est bien connu, il ne faut jamais dire jamais...

Rendu à son bureau personnel, la photo de sa chérie l'attendrit au passage : il adore cette blonde au visage doux, son corps élancé et la grâce naturelle de sa démarche. Jeune trentenaire, Renaud la considère comme la femme de sa vie. Depuis un an, elle est venue bousculer le cercle parfait de ses jours. Fini les monotones tours de carrousel, place aux montagnes russes qui font battre le cœur à cent à l'heure ! Vivre auprès d'elle, c'est tout ressentir avec intensité. Marijo est-elle parfaite ? Oh que non ! Surtout après leur dispute d'hier soir.

Il ajoute une dernière note au dossier en plaçant sa main gauche sous sa longue frange brune ; son front est moite et Renaud doit l'endurer depuis que sa sœur Mathilde lui a suggéré cette modification pour quitter son célibat prolongé. « Il faut rajeunir ton image, tu fais pépère ! Une frange sur le côté, ça fera plus *rockeur* ! » Et quand

son énergique sœur s'active sur son cas, pas question d'argumenter. Il faut dire qu'avec ses dix années de mariage et ses quatre enfants, elle en impose sur la question des relations humaines. Quatre enfants... Qui trônent aussi, tout sourire, sur le bureau du spécialiste. Quatre boules d'amour que grand-maman Rachel chérit comme... la prunelle de ses yeux, parole d'optométriste ! Lui aussi aime les enfants, car depuis toujours, il pressent leur penchant naturel pour la joie pure et le plaisir : s'amuser, rire, danser, chanter. Un pincement au cœur survient, car Marijo, qui pourtant dépasse la mi-trentaine, préfère attendre pour fonder une famille. « Attendre quoi au juste ? », dit-il tout haut en se levant pour partir.

Il accélère le pas vers son auto, car il veut tondre la pelouse de sa mère avant l'arrivée de la visite.

Eh oui, même les rockeurs sont des fils à maman.



Entre Joliette et L'Épiphanie, la route 341 est un hymne à la gloire des paysages de campagne. Les champs de maïs qui touchent l'horizon lointain, les grandes fermes bien entretenues, les maisons ancestrales bordées de dépendances aux planches grisâtres, tout cela émerveille Vickie Brind'Amour et sa cousine Véronique. Les deux Joliettaines se dirigent vers la résidence de Rachel Brind'Amour qui est la sœur de Véronique et la cousine de Vickie. Elles s'arrêtent à un kiosque de fruits et légumes afin d'acheter du maïs et y casser la croûte.

Véronique choisit les maïs avec grande attention. Elle développe un peu chaque épi pour examiner la couleur des grains, exigée jaune et pâle. Au comptoir, la fermière la toise sérieusement, mais la cousine n'a cure de ses sourcils

froncés, le choix du maïs revêt, allez savoir pourquoi, une importance capitale. Sur le coin d'une étagère, une saute-relle guette en calculant son élan... et bondit sur l'épaule de celle qui joue à l'inspectrice. « Ah ! sale bestiole ! » peste Véronique. Pour faire diversion, Vickie l'enjoint à s'occuper du piquenique pendant qu'elle complète les achats. Peu après, l'agricultrice dit d'un ton sec :

— Tous mes légumes sont frais du jour et parfaits !

— Je le sais, chuchote Vickie, mais ma cousine est méfiante parce qu'à l'épicerie les blés d'Inde sont souvent fanés.

Elle ajoute six concombres et deux choux-fleurs à son grand sac, espérant voir sourire la productrice. Peine perdue. Pourtant, Vickie connaît bien les règles non inscrites guidant les échanges client-commerçant : elle a longtemps tenu un dépanneur, à Joliette, en compagnie de son premier conjoint, décédé accidentellement il y a quelques années. Ce décès a entraîné la fermeture de son commerce. Ayant traversé ce long deuil, Vickie, la cinquantaine débutante, est une femme plus forte de cette épreuve et moins accrochée aux petits détails de l'existence. Son indulgence est palpable et vaste, car c'est difficilement qu'elle a appris à pardonner. Dans son journal personnel, c'est écrit : « Pardonner c'est comprendre, accepter et donc aimer vraiment ». Son nouvel amoureux, Vincent, a ainsi le privilège de côtoyer une femme mieux équilibrée. Vickie est-elle parfaite ? Oh que non !

Plus loin, Véronique place les sacs à lunch sur une des tables à piquenique mises à la disposition de la clientèle. Que fait Vickie à bavarder avec cette vendeuse austère ? Évidemment, pense-t-elle, avec son beau sourire et ses yeux pétillants, Vickie ferait parler le plus muet des confes-seurs. Comme elle est belle sa petite cousine, celle qu'elle

a protégée durant sa tendre enfance. De petite taille, avec une chevelure brune en bouclette, on pourrait dire que ses rondeurs l'empêcheront toujours de devenir mannequin. L'autre est plus longiligne avec un visage délicat aux pommettes saillantes. Ses yeux noisette sont retranchés derrière ses lunettes aux montures fuchsia.

Voilà donc Vickie revenue, tenant un concombre anglais à déguster avec leur sandwich.

Pour l'une, un sandwich aux tomates accompagné du concombre naturellement. Pour l'autre, un sandwich aux concombres...

— Ben voyons donc !

— Mais non, j'ai prévu le coup, regarde.

— Un sandwich aux concombres avec des petites tomates. Tout le contraire de moi.

Elles rient de bon cœur, mais s'arrêtent net. La saute-elle, tapie dans le grand sac, vient d'atterrir sur la nappe à carreaux et sautille d'un coin à l'autre, puis est chassée d'un coup de chiffon. Vickie sourit en entamant son lunch et dit :

— Te rappelles-tu ce que l'on faisait avec les saute-elles dans notre jeunesse ?

— Je ne veux même pas en parler, ça me fait frissonner. C'est bizarre, je trouve, quand on est jeune, peu de choses nous effraient.

Rien ne nous fait peur, en effet, on ne pense qu'à son plaisir et tout est si simple, se dit Vickie. Elles mastiquent en silence... presque une minute ! Juste assez pour entendre le chant tout estival d'une cigale.

— Quel âge j'avais quand je suis allée habiter chez tes parents ? demande Vickie, ramenée à son enfance par les stridulations de la cigale.

— C'est facile à calculer : quand ta mère est décédée en juillet, tu venais d'avoir quinze ans. Tu es restée à Saint-

Thomas, chez le gros producteur laitier, durant l'automne et une partie de l'hiver.

— Mon Dieu, comme je me suis ennuyée dans ce rang de tabac ! s'exclame Vickie qui en déduit qu'elle avait encore quinze ans, car c'est en mars ou avril qu'elle a rejoint la famille de Véronique et Rachel.

Véronique est déjà debout, elle mange ses fraises tout en ramassant ses affaires, mais sa cousine l'invite à s'asseoir. « On n'est pas si pressée. Prenons le temps de relaxer. » Vickie lui demande alors pourquoi le conjoint de Véronique n'a pu se joindre à eux. Est-ce toujours pour la même raison ? Véronique hoche la tête et alors, d'une seule voix les cousines lancent cette phrase-clé :

— Minou travaille de nuit ce soir !

— Et toi, Vincent ?

— Notre véhicule récréatif est au garage et il doit le récupérer en fin de journée. Et comme les deux autres hommes ne seront pas là...

— Et Omer-Jules, toujours *marshal* à plein temps au club de golf ?

— Eh oui, Rachel ne l'attend jamais avant 21 heures ces temps-ci. Au fait, on dit patrouilleur selon l'Office québécois de la langue française.

— Renaud et Mathilde seront-ils là ? Et Marijo, l'amie de Renaud ?

Oui aux deux questions. Elles s'échangent les dernières nouvelles. Comme Vickie travaille avec Marijo, elle annonce que cette dernière a encore renouvelé son bail à Lavaltrie. Elle ne souhaite pas quitter l'impasse de l'Espérance, désirant rester à proximité de sa sœur Marie-Douce et d'Alex, son conjoint. Sans oublier leur fils Émilio dont elle est marraine. Et Bastien, le fils de Véronique, se plait-il toujours dans sa grande maison à Lavaltrie ? Plus que jamais ; il a obtenu un contrat d'importance au début de l'année. Véronique baisse le ton pour confier que son

fil est devenu millionnaire et qu'il a dû employer six nouveaux comptables pour décrocher le fameux contrat. Par contre, comme dit la chanson : quand on a de l'argent, on a moins de temps. Le fils et la fille de Vickie ? Tout va bien. Finalement, les cousines chéries tentent d'élucider la phrase très succincte lancée par Rachel au téléphone.

— Elle m'a dit : j'ai reçu quelque chose de toute beauté. En sais-tu plus que moi ? demande Vickie.

— Non. Et j'ai très hâte de savoir.

— Ah, ma chère cousine Rachel, toujours à faire du mystère !

Et la vie en rose dans tout ça ? Comme rien ne les tracasse, elles pourraient y croire. Y croire, non pas tout le temps, mais en ce moment précis, oui, comme l'a pensé Renaud.

En reprenant le volant, l'une s'interroge :

— Comment se fait-il que Rachel et Omer-Jules soient allés s'installer dans cet endroit, loin du centre-ville de L'Épiphanie ? Ça m'a toujours intriguée. On est des filles de la ville, il me semble qu'on aime quand ça bouge, la ville c'est plus joyeux, non ?



Justement, rien ne bouge derrière la résidence de Rachel ; la rivière de l'Achigan coule oisivement jusqu'au barrage, plus loin, où elle culbute avant de poursuivre son trajet qui se termine quand ses flots rejoignent la rivière L'Assomption dans la ville éponyme. Le jeune couple avait acheté, à bon prix, ce premier domicile d'un cousin âgé d'Omer-Jules. Rachel avait été aussitôt séduite par le majestueux saule qui ombrage encore la cour arrière, rendant unique ce lieu de rassemblement familial. La vaste

demeure avec son hangar vieillot et le garage en planches offraient, pour le jeune couple un brin hippie, l'environnement idéal pour leur future progéniture. La vue de l'Achigan, changeante au fil des saisons, est devenue une source d'inspiration pour la peintre amateur. Le calme de la campagne n'est pas synonyme d'ennui, car les Joliettaines oublient ceci : fuir les bruits du monde, c'est excellent pour la création.

Le balai repousse énergiquement de la terrasse les petites feuilles « en langue de chat » du saule, dixit Rachel qui s'active en compagnie de Toutoune, la chienne de son fils Renaud. Chaque matin, avant de se rendre à sa clinique, il la dépose ici, alléguant que l'animal n'aime pas rester seul. C'est un excellent prétexte pour visiter sa mère soir et matin. La chienne remplace une chatte blanche décédée l'hiver dernier. Toutoune, joyeuse, sait qu'il y aura de la visite et caracole entre les chaises du patio ; Rachel ouvre les parasols, essuie les tables, place les verres à l'envers pendant que la chienne s'éloigne. Rachel l'entend japper et devine déjà sa désobéissance. Il faut l'appeler avec force pour montrer sa désapprobation :

— Toutoune, qu'est-ce que tu fais ? Reviens tout de suite, dit Rachel en tournant son regard vers l'Achigan où Toutoune la défie, debout dans la vieille chaloupe.

La petite barque est laissée à elle-même depuis la fin de l'hiver. Omer-Jules doit s'en occuper, mais il procrastine. Rachel s'inquiète de voir un jour Toutoune tomber à l'eau, elle lui interdit donc de sauter dans la chaloupe. Renaud affirme « qu'il n'y a aucun danger » et cette chienne a compris l'approbation de son maître et n'obéit qu'à lui. Les sermones de Rachel se perdent entre les branches du vieux saule.

Le petit jeu de la bravade se termine, la chienne revient vers la terrasse.

Revenue à l'intérieur, Rachel ferme la porte de son atelier où sèche sa dernière toile, car cette Toutoune excitée pourrait bousculer son chevalet. Excitée, Rachel l'est aussi, car c'est toujours une grande joie de retrouver sa sœur et Vickie. « Trois fofolles de joie », c'est Minou et Vincent qui l'ont récemment décrété. Fofolles, c'était pour rire ; en fait, ils voulaient signifier que les trois cinquantenaires sont folles de joie et pleines d'entrain lorsqu'elles se retrouvent.

Aujourd'hui, Rachel va leur apprendre une belle nouvelle...

Sur le buffet de cuisine, une grande enveloppe jaune en provenance de Lowell, Massachusetts. Ce courrier provient de la fille d'un oncle Brind'Amour, leur cousine Adélia, avec qui les trois Lanaudoises correspondent depuis qu'elles sont en âge d'écrire. Octave est le frère de leurs pères respectifs. Les trois frères Brind'Amour sont désormais décédés. Cet oncle américain avait immigré aux États-Unis juste avant la Deuxième Guerre. Chaque été, cette famille venait en visite dans Lanaudière. Adélia, diminutif Délia, se plaisait beaucoup avec ses trois cousines. Plusieurs photos en noir et blanc en témoignent dans un album de Rachel.

Pour passer le temps, elle ouvre l'autre petite enveloppe incluse dans l'envoi et s'arrête longuement sur chaque carte postale ancienne... La tondeuse démarre dehors (c'est Renaud, elle le sait), mais la rêveuse poursuit son observation. Elle est fascinée ; vraiment, Délia est trop gentille. Soudain, Toutoune saute sur ses genoux en jappant, la chienne sait que son maître est dehors, Rachel lui ouvre la porte. La tondeuse gronde fort à l'arrière.

« Allez, ma vieille, va t'habiller avant qu'elles n'arrivent. »
Passant devant le frigo, une pensée pour un carré de fudge,

le sien, le meilleur, celui préparé ce matin. « Mais non, sois raisonnable, ta glycémie va monter en flèche. »

Dans sa chambre, un peu de rangement sera le bienvenu. Sa plus jeune petite-fille, Mia, est venue hier ; comme toujours, elle a joué dans son coffre à bijoux qui représente pour elle un vrai trésor. Les bagues de Rachel sont alignées à côté d'une panoplie de breloques vintage. Du haut de ses six ans, la petite croit aux pouvoirs des Fées Clochettes avec leurs baguettes magiques qui saupoudrent des étoiles chanceuses. Rachel lui a parlé de la pierre de lune sertissant une de ses bagues qui, paraît-il, porte chance. Il s'agit d'une bague offerte par son premier amoureux, le gentil cordonnier.

Enfin, elle essaie le pantalon rose acheté récemment. « La couleur pâle, ça me grossit », dit-elle à son miroir. Le bleu. « Il vient avec le chandail rayé qui épaissit la taille. » Le noir. L'éternel noir qui est censé amincir. « Avec la blouse sans manches, parce qu'à mon âge, on a des chaleurs à tout moment. Il faut s'habiller léger. » De pied en cap, elle s'observe et déchanté : depuis deux ans, son poids augmente sans cesse. Ses bras, ses cuisses épaississent, sa taille s'efface et même son visage a changé. « Ce n'est pas le jour pour désespérer. On passe à autre chose », décide-t-elle en quittant la pièce.

Couper le gazon, dans le bruit régulier de la tondeuse, est un temps de réflexion pour Renaud : il l'admet, cette dispute avec Marijo était inutile. Au fond, il est contrarié, car un certain Michel-Yvan l'énerve, ayant laissé deux messages sur leur répondeur. « Cette voix mielleuse, c'est suspect, on dirait qu'ils ont déjà couché ensemble ! » Est-ce qu'elle avait beaucoup d'amis avant de le rencontrer ? Après tout, il y a plus de sept ans que son ex, Guillaume, est parti sans laisser d'adresse. Elle évite toujours le sujet

de son passé. « C'est enterré, Renaud, ça me fait trop mal d'en parler. » Sauf avec son amie psychologue, Jeannie la religieuse, bien sûr. Le cœur méfiant se pince davantage en se remémorant, l'été dernier, leur visite au camping de Marie-Douce, à Saint-Gabriel : Marijo semblait bien connaître ce Max qui la regardait avec des yeux « dévorants ». Parfois, les jaloux ont des qualificatifs intenses...

Dans la cuisine, Rachel vérifie, sur un feuillet, combien d'épis de maïs lui seront permis ce soir. C'est connu, quand on est à la diète, on pense toujours à manger. Dans son frigo, la tentation est placée bien en vue. D'où provient ce gout tenace pour le sucre ? De bien loin... Elle choisira un mini carré de fudge, juste un, à glisser à sa bouche. Elle le déguste en fermant les yeux. Est-elle sympathique, mais imparfaite ? Oh que oui !

— Salut m'man. Qu'est-ce que tu manges ? demande Renaud, joyeux.

Que peut-elle répondre, la bouche pleine et les joues rouges ? Rien. Elle se retourne pour l'accueillir en souriant, attrape un verre d'eau, boit une gorgée pour diluer l'odeur reconnaissable du chocolat.

— Es-tu en train de tricher, là ?

Silence et malaise.

En bon fils, Renaud va faire diversion et pointer la grosse enveloppe jaune dont il connaît le contenu depuis ce matin. Toutoune se réfugie dans les bras de son maître. Les cartes postales de collection sont étalées sur la table. Prenant la chienne à témoin, ils vont lire les indications de Délia, inscrites à l'arrière.



Lavaltrie. Dans l'impasse de l'Espérance, Marijo chante, apaisée, car Renaud lui a envoyé un texto lui proposant d'oublier leur différend d'hier. « Effaçons cet incident, je m'excuse d'avoir dramatisé pour une telle niaiserie. Alors, à quelle heure arriveras-tu cet après-midi ? »

Elle enroule sa blonde chevelure dans une serviette moelleuse, duveteuse, luxueuse même, comme les aime Renaud. Avec lui qui veut constamment tout améliorer, son niveau de vie a monté d'un cran. Au Domaine-des-Deux-Lacs, chez lui, il faut voir la salle de bain toute en céramique. Dans l'appartement de Marijo, il a changé tous les électroménagers et il espère prochainement acheter l'ensemble sofa et fauteuil aperçu dans un dépliant publicitaire. Avec lui, pas de tergiversation : pour l'infestation de fourmis, l'exterminateur professionnel a réglé le problème sans tarder. Dispensément, mais définitivement.

Ce matin, rien ne la presse pour se préparer. Depuis qu'elle travaille un court vingt heures par semaine à la coop avec Vickie, son temps lui appartient. Quatre journées de cinq heures et trois jours de congé pour le weekend, n'est-ce pas là l'horaire rêvé ? Sa vie est-elle donc parfaite ? Oh que non !

Pour déchiffrer les indications sur une bouteille de vernis à ongles, elle ajuste ses lunettes. Une question se pointe : « Est-ce que j'aime ma vie ? » Délicatement, une couche est appliquée sur l'index puis le pouce. « Oui, j'aime ma vie, car je n'ai eu aucun épisode dépressif depuis que je suis moins à la course. D'après Renaud, tout le monde peut chuter, car nous sommes tous parfaitement imparfaits ».

La main droite est secouée afin d'en accélérer le séchage. Juste à côté de sa cafetière, sa bouteille de comprimés, à prendre quotidiennement, lui rappelle sa fragilité. C'est le

désagrément majeur de sa vie : la chimie de son cerveau nécessite un coup de pouce. Avec Renaud qui se montre si optimiste, elle arrive à l'accepter.

Le mini pinceau replonge dans le vernis rouge au moment même où son téléphone sonne. C'est Michel-Yvan, un ex-collègue, vendeur-représentant comme elle l'était il y a plus d'un an. Il a été d'un grand soutien l'année où elle a dû s'absenter du travail ; il était le seul à lui téléphoner. Il sait toujours s'oublier pour s'intéresser à elle :

— Tu aimes toujours tes fonctions à la Joujouthèque ?

— Oui, ça, c'est vraiment facile. Par contre, je m'occupe surtout de la coop d'échange de services maintenant. C'est bien en marche, nous avons plus de cent membres.

— De quoi t'occupes-tu principalement ?

— De tout, je suis la seule employée, je vérifie les inscriptions, je gère la liste des offres de services qui se trouve sur Internet. On l'imprime aussi, car certains membres viennent consulter sur place.

— C'est quoi les services les plus demandés ?

— Des réparations mineures dans les maisons, du gardiennage pour jeunes enfants et de l'aide à l'entretien ménager pour les aînés.

— Je ne peux pas m'inscrire, si j'ai bien compris, parce que c'est juste des échanges entre des gens du même quartier.

— Tout à fait. Mais si tu trouves des gens intéressés dans ton secteur, on peut les aider à mettre une coop sur pied.

Il lui apprend avoir rencontré une femme « vraiment bien » qui, petit bémol, habite Mont-Laurier et travaille le weekend, tout le contraire de lui. Il soupire, montrant son incertitude face à cette relation à distance. Après, il évoque leur dernière rencontre au marché public du samedi à L'Épiphanie, sa belle-mère Rachel lui avait vendu une

tesse d'ail fraîchement récoltée. « Le meilleur ail que j'ai cuisiné de toute ma vie ! »

Enfin, d'une voix plus neutre, il demande :

— Alors, tu es toujours en amour avec ton optométriste ?

— Oui, on s'entend très bien.

En reposant le combiné, un profond soupir s'échappe, car sa dispute d'hier avec Renaud revient la hanter, lui rappelant qu'ils s'entendent bien, oui, mais que Marijo provoque souvent la bisbille, bien involontairement. Hier soir, elle a perdu le deuxième jeu de clés d'auto de Renaud qui l'a longuement cherché. Partout dans la maison. Dehors. Dans l'auto, sous le siège, dans le coffre. Sur le trottoir, dans le gazon. Rien ! À la fin, il boudait, créant un malaise. Marijo sentait poindre les reproches :

— Laisse faire Renaud, je vais aller coucher à Lavaltrie. Ça va te reposer de moi !

Ce qui le punissait aussi, car il adore les vendredis soirs à se retrouver en amoureux pour le début du weekend. Exit le petit souper aux chandelles ! Elle est partie sans l'embrasser ! Mais pourquoi était-elle fâchée ? Il l'entoure d'affection et ferait tout pour elle. Alors, est-il parfait et irréprochable ? Non, en grosses lettres. En fait, elle n'ose le formuler par crainte d'ébranler ses certitudes, mais pour ses goûts personnels, cette vie bien planifiée manque un peu de *challenge*. Elle a toujours adoré l'ivresse de l'imprévu. Heureusement, les nombreux voyages effectués avec lui viennent combler ce besoin latent.

Un mémo officie sur son frigo, « Ail, Michel-Yvan ». Un prénom qui pourrait attiser la jalousie, latente elle aussi, de son amoureux.



Avec chaleur et soleil ardent, ce classique après-midi estival récompense les surnommées « cousines » Brind'Amour qui passent en revue le potager de Rachel.

« Autrefois, ma chère, tu aurais été une excellente cultivatrice ! », s'exclame Véronique devant l'immense potager de sa sœur dont l'entretien et la récolte sont partagés avec sa fille Mathilde. Les trois cinquantenaires marchent entre les plants de tomates, tâtant les fruits mûrs, lisant les étiquettes des variétés.

— Ponderosa ! Cette tomate rose me fait envie et j'ai le droit d'en apporter une chez moi, dit Véronique en détachant le fruit.

— Tu manges son profit, dit Vickie, du sourire dans la voix et aussi impressionnée par la dimension du potager qui alimente, chaque samedi, le marché public du village.

— Je vous ai préparé, à chacune, un panier à ramener chez vous.

— Avec une tresse d'ail ?

— Évidemment !

Elles se dirigent vers l'avant pour voir le nouveau pommetier décoratif, planté au printemps. Depuis peu, quelques feuilles se dessèchent, ce qui inquiète Rachel. Véronique cueille une feuille brune qui s'effrite sous ses doigts.

— Tu pourrais le retourner à la pépinière, c'est garanti, je crois.

— Je vais donner une chance à mon *malus profusion*. Cette semaine, je l'ai arrosé abondamment.

— Ben non, laisse-le avoir soif, ça renforcit les racines qui vont se multiplier pour descendre plus creux dans la terre.

Vickie s'y intéresse aussi et se demande s'il ne faudrait pas couper les deux branchettes qui semblent mortes « pour

vivifier le reste du malus ». Enfin, elles rient ensemble, car les végétaux ne philosophent pas et souffrir ne les rend pas nécessairement plus forts.

— Va-t-il survivre ou dépérir ? Ce malus, comme le mal de vivre, est difficile à soigner. Faisons confiance à ses forces intérieures ! cabotine Vickie, celle qui connaît bien le sujet de la résilience.

Sur la terrasse, Mathilde, Renaud et Marijo les attendent, ils ont préparé les cocktails et sorti les bières. Craignant l'ardeur du soleil, tous se réfugient sous les grands parasols. On interroge Mathilde sur l'absence de ses quatre rejetons ; ils sont partis pour la journée avec leur père, Pierre-Paul, laissant du temps libre à leur mère, venue en bicyclette puisqu'elle habite à moins d'un kilomètre d'ici. Au fil du bavardage, on apprend que la coop de solidarité de Vickie va recevoir, de la ville, le prix « Excellence du service à la communauté ».

Ils trinquent à ce succès. Une bulle rose de bonheur se forme autour d'eux et les confine dans cet espace où rien ne les atteint. Pour l'instant.

— Pour le prix d'excellence, dit Vickie, lors du gala de remise, j'irai cueillir le trophée avec Marijo, parce c'est elle qui a concrètement tout mis sur pied. Je suis tellement fière du résultat.

— C'était ton Grand Rêve depuis toujours, dit Véronique.

— Oui, mon grand rêve que je préparais, dans ma tête, pendant les temps morts à mon dépanneur. Et maintenant, ça marche. Marijo et moi, on a fait un petit calcul cette semaine : combien y a-t-il eu d'échanges de services depuis le début de nos activités ? Plus de deux milles. Évidemment, certains échanges reviennent d'une semaine à l'autre, mais on a tout de même plus de quarante sortes de services pouvant être échangés. Et on crée des amitiés !

— Deux milles ! Quels sont vos échanges les plus frappants ? demande Mathilde, toujours réceptive aux économies parallèles.

— J'ai un homme qui fait le ménage, une fois par semaine, dans une salle de quilles. En échange, il demande à un autre de mes membres de l'accompagner deux heures en auto pour ses courses, son épicerie ou ses rendez-vous médicaux. Pour cette heure reçue, la propriétaire de la salle de quilles, qui possède aussi une buanderie, lave tous les tabliers des élèves d'une école d'art. J'ai une femme qui donne une heure de cours d'espagnol à une adolescente qui elle, en retour, l'aide à apprendre comment utiliser un ordinateur. Moi, je trouve cela fantastique, excusez mon envolée oratoire, mais je reste tellement emballée : imaginez, c'est de la solidarité, on crée un genre de système économique alternatif où les membres s'échangent du temps. Y a pas d'argent, pas de classe sociale. Une heure de ménage te donne un jeton. Ton heure de nettoyage a la même valeur qu'une heure de dépannage informatique. Et les membres peuvent choisir un service différent selon leur besoin du moment. Tout se passe sur Internet où se trouve notre liste des services offerts.

— On fonctionne aussi par téléphone, ajoute Marijo. Évidemment, la première fois, le nouvel abonné vient chercher ses six jetons de départ moyennant le cout d'inscription.

— C'est un système fantastique qui rapproche les gens d'un quartier. L'entraide, c'est très important pour moi. Quand je tenais mon dépanneur avec François, le babillard était un lien entre mes clients.

— Moi, commence Véronique, avec mon bénévolat à la Maison des grands-parents, je donne du temps, mais en fait, je reçois bien plus. C'est excellent pour mon moral.

Rachel se rappelle avoir lu récemment dans le journal une phrase qui l'avait marquée. Elle fouille sa mémoire, ça lui revient :

— Le partage sauvera le monde.

Voilà une phrase pour le babillard de Vickie ; elle se promet de punaiser cette vérité indiscutable au babillard d'entrée de la coop.

— Est-ce que Marijo te laissera surcharger son babillard ? Il faudrait lui demander, dit joyeusement Véronique.

— Mais oui, répond la principale intéressée, parce que le babillard, selon ma collègue, a un rôle informatif et un rôle phi-lo-so-phi-que. Comme la coop pour ainsi dire !

Son approbation rejoint l'enthousiasme général. Ils trinquent encore à l'humanité capable de tout.

Le calme revenu, Marijo observe celles que la famille appelle « les trois cousines » ; elle admire leur nature optimiste. Ces femmes d'âge mûr partagent une conviction profonde : elles croient pouvoir infléchir leur destin. Peut-être butent-elles parfois, mais elles se relèvent, cherchant comment atteindre autrement leur objectif. Ces femmes fortes se prennent en main et Marijo se sent privilégiée de les côtoyer. Sa vessie capricieuse l'oblige à quitter le groupe. Dans le couloir menant à la salle de bain, un mur des célébrités lui procure un pincement au cœur : une vingtaine de photos des quatre enfants de Mathilde et UNE SEULE photo de Marijo et Renaud qui lui, présente aussi sa photo de doctorant en optométrie. À son retour sur la terrasse, elle extrait de son sac à main, les photos de leur dernier voyage en Europe, songeant à ce privilège d'un couple sans enfants, celui de voyager au gré de leur fantaisie. Inattentive aux propos du moment, elle songe à sa précieuse liberté qui lui serait retirée, aux tête-à-tête d'amoureux raréfiés, aux cernes sous les yeux des mères

manquant de sommeil. Aurait-elle la force d'affronter tout cela ? Certes, leur couple est encore jeune, mais Marijo dépasse tout de même la mi-trentaine.

Les éclats de rire des cousines interrompent ses réflexions.

— Mais qu'est-ce que tu as reçu de notre cousine de Lowell, Mass ?

Rachel étale la vingtaine de cartes postales. Quel bel ajout pour sa collection ! Depuis longtemps, ces images du début du vingtième siècle la passionnent. Une époque où les grandes cités américaines prenaient leur essor. Trains surélevés au-dessus des villes, stades, grands parcs, gratte-ciels. Et que dire des costumes d'époque ? Grandes robes vaporeuses, grands chapeaux avec plumes et fleurs, ombrelles blanches que les femmes tiennent nonchalamment, moustaches bien taillées des hommes et leur canotier ocre avec un ruban noir. Cette fois-ci, Délia lui a déniché des reproductions mettant en scène des enfants.

Autour de la table, tous s'émerveillent. Gamin en culotte courte avec des bas aux genoux tenant un chiot tout mignon. Un autre enfant avec une grosse frange coupée droite pédale sur un tricycle. Jumelles souriantes, assises sur un canapé de l'époque, leurs bottines ravissantes lacées de rubans.

— Cette fois, Délia s'est surpassée, commente Vickie.

— Il faut avouer qu'une demande accompagnait son cadeau.

— Ah bon ?

Qu'en est-il ? Adélia a un fils d'une vingtaine d'années, c'est son plus jeune, qui souhaiterait perfectionner son français ; il le comprend, mais le parle très peu. Avec son cours en administration, il veut faire du commerce plus tard. Elle demande si les cousines pourraient l'accueillir

quelque temps, chacune leur tour. Le garçon est prêt à travailler aux champs, aux récoltes, aux foin, les patates, les fraises, peu importe.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

Vickie répond aussitôt :

— S'il veut travailler, les parents de Vincent, à Saint-Jacques, ont toujours besoin d'aide sur leur ferme. Ce serait pour combien de temps ?

— Je dois lui téléphoner pour tout organiser. Moi, je vais l'envoyer au club de golf avec Omer-Jules.

Quant à Véronique, Minou a un cousin maraicher, ça pourrait s'arranger. Dans Lanaudière, le cousinage est très fort. Tu trouveras toujours un cousin qui a un cousin qui va t'aider.

— Au fait, comment s'appelle-t-il ?

— Nicolas, prononcez à l'anglaise en étirant le s.

— Comme Nicolas Cage, l'acteur.

— J'ai hâte de lui voir la binette, à ce petit *boy* américain.

Finalement, Marijo a rangé ses photos de voyage, sentant le moment mal choisi.

Vers la fin de l'après-midi, un vent frais se lève, le groupe décide de manger à l'intérieur. Renaud fera cuire grillades et maïs sur le barbecue, décrète-t-on. Déjà l'odeur unique du maïs doré à point envahit le patio. Mathilde lui tient compagnie ; elle effectue quelques allers-retours entre la terrasse et le frigo, on entend alors les rires des cousines.

— Elles sont belles ensemble, je trouve, affirme Renaud. Elles sont inspirantes, pleines de vie.

— Notre mère a toujours été proche de sa sœur Véronique. Des fois, on dirait qu'un lien secret les unit.

— Tu as raison, elles partagent quelque chose, y a un mystère.

Mathilde lui passe les steaks. Pendant l'attente, elle parcourt l'hebdo local. À la une, « Un projet d'importance dans le rang de l'Achigan ».

— Quoi ? La rumeur disait vrai ! s'écrie Mathilde en tenant fermement les pages qui sont soulevées par le vent.

— Dans notre rang, je n'en ai pas entendu parler ?

— C'est notre voisin. Il vendrait tout, sa terre, sa maison, ses bâtiments.

Mathilde est ahurie, car le journaliste prétend que les tractations entourant cette vente de terres agricoles se poursuivent. Ce journaliste est pigiste. Selon ce collaborateur temporaire du journal, ce serait les propriétaires du marché aux puces du village voisin. Les promoteurs voient grand : un vaste stationnement, des kiosques intérieurs avec une cantine.

— Ici même, tu t'en rends compte ? Juste entre ma maison et celle de notre mère.

— En face de chez nous, ça me dépasse.

— Il faut faire quelque chose. Il faut empêcher ça !

Pouf ! La bulle rose est anéantie. La nouvelle les a tous ébouriffés comme un vent d'hiver sifflant soufflant sur les blanches terres agricoles.

Chapitre 2

À Lavaltrie, rue Terrasse Gravel, la petite maison blanche de Marie-Douce et Alex bénéficie maintenant de bons soins. Le paysagiste de profession s'affaire à tondre sa pelouse ; il pousse énergiquement la machine en bénissant son voisin d'en face, Bastien, le fils de la cousine Véronique. Pourquoi le bénit-il ? Hier soir, la tondeuse d'Alex a rendu l'âme et son voisin lui a donné la sienne. « Prends-la, je n'ai plus le temps de tondre. J'ai engagé des professionnels qui utilisent leurs tracteurs à gazon. » L'expert-comptable lui a alors expliqué l'important contrat obtenu récemment : il se donne un an pour prendre son envol. En contournant un aménagement de plantes vivaces, il songe : « Si son affaire marche, c'est sûr qu'il sera millionnaire et rien ne va plus l'achaler. » Achaler : voilà un des mots hérités de sa grand-mère Bergeron, une Acadienne qui l'a transmis à sa propre fille. Une origine lointaine, mais qui transparait parfois dans leur langage.

À la cuisine, Marie-Douce a rempli l'évier d'eau à ras bord. Elle peste intérieurement contre l'invraisemblable quantité de bettes à carde à nettoyer et souhaite en finir vite parce qu'après leur tâche respective, le couple s'est promis une randonnée à bicyclette.

Plus tard donc, Émilio est placé dans le siège-bébé,

derrière le vélo de son père et fait rire sa mère, car il répète : « Allez papa ! Allez ! Allez ! », comme elle lui a enseigné. Ils se dirigent vers les nouveaux jardins communautaires, un projet piloté par Alex avec l'aide de la municipalité. Sa douce prie secrètement pour que la production de bettes à carde soit ralentie dans leur mini-jardin personnel. Pendant qu'il arrose les différents plants, elle désherbe le carré de sa sœur Marijo, carré en piteux état, celui d'un abandonné.

Maintenant, ils ont le luxe de flâner sur un banc ; une brise du soir monte du fleuve vers eux pendant qu'Émilio aligne, au bout du banc, des cailloux de différentes grosseurs. Le petit est touchant, ne ménageant aucunement ses pas pour dénicher ses précieux trésors. Ils se tiennent la main, s'embrassent, car ils s'en doutent, les préliminaires amoureux créent une bulle d'intimité bien avant l'heure du coucher, mais ces doux préludes peuvent hélas être interrompus par la sonnerie d'un téléphone portable.

— Tu as apporté ton cellulaire ? s'indigne-t-elle.

— J'attends un appel important. Excuse-moi, je dois répondre.

C'est plutôt Renaud, content de joindre son beau-frère pro-environnement, afin de lui soumettre LE problème de l'heure dans la paroisse de L'Épiphanie. Renaud ignorait, par contre, que le propriétaire de la terre convoitée, Sam Bergeron, était l'oncle d'Alex, le frère de sa mère. Il faut entendre les exclamations d'Alex, étonné, stupéfait, abasourdi. « Mon oncle Sam vendrait sa terre ? » Alex est debout, il gesticule.

— Oui, il faut réagir. Laisse-moi du temps, je vais me renseigner.

Le cocon d'intimité est brisé. Alex entreprendra une vaste consultation téléphonique. D'abord ses parents,

agriculteurs ici même à Lavaltrie qui ignorent tout de l'histoire, mais sa mère suggère de parler au fils de Sam, celui qui s'implique dans le fonctionnement de la ferme. « Ton cousin s'appelle Junior, je te le rappelle, » l'informe-t-elle. Ensuite, Alex joint un ami, conseiller municipal, qui lui explique les règles de la Commission de protection du territoire agricole. Jusqu'à minuit passé, il consultera sur le web un document explicatif.



Chez elle, Rachel essuie les assiettes utilisées ce midi. Une grande plage de solitude l'attend, car O.J. poursuit sa huitième journée sans congé au club de golf. Pour lui, le beau temps signifie de longues journées de travail ; c'est l'été et il lui rappelle toujours qu'il sera inactif en hiver. Au téléphone, Véronique approuve son exaspération, puisqu'elle-même doit composer avec les cinq jours consécutifs de son travailleur de nuit. Radio et sandwich sont aussi ses compagnons du midi.

— Tu as donc appelé Délia ? Alors, avec son fils Nicolasss (elle allonge les s pour se moquer avec) : comment ça va marcher ?

C'est toute une histoire, avance Rachel, il faudra improviser. Elle va à sa terrasse extérieure, son sans-fil à l'oreille, afin de profiter des rayons du soleil ; puis, étire ses jambes, chausse ses verres fumés pour protéger ses yeux (son opto l'exige...) et poursuit ses explications en observant sa rivière chérie. Ainsi, Délia ignore quand son fils partira, occupé à réparer, avec un ami, un *shack* qui éventuellement leur servira de chalet. Il arrivera probablement en *bus* à Montréal, à moins qu'un ami ne vienne le reconduire. Si possible, Délia aimerait qu'il reste six

semaines, donc deux semaines chez chacune d'elles. Il a vingt-et-un ans et serait assez imprévisible, Délia apprécierait beaucoup de le savoir occupé ici.

— Il paraît qu'il est très débrouillard.

— Quelles autres nouvelles de Lowell ?

— Son mari a obtenu la semaine de quatre jours, quelquefois même trois jours. C'est comme une semi-retraite. Chanceuse, ce n'est pas notre cas. Ils pensent à venir dans Lanaudière, peut-être l'an prochain. À part ça, elle a visité le site web de mes toiles et les trouve très belles.

— Internet va te faire connaître. Renaud a été bien gentil de te monter ce site.

— Figure-toi qu'une de ses amies du *Culture Club* est tombée en amour avec mes toiles inspirées de l'automne.

— L'automne, en Amérique du Nord, est unique, original, c'est plein de couleurs vives. Moi, j'aime bien tes toiles sur le thème des jardins de courges et citrouilles.

Le reportage du journal ? Mathilde prépare une contrattaque, une pétition va circuler. Par ailleurs, les terres zonées agricoles ne peuvent être vendues n'importe comment. C'est leur vie, c'est leur rang, ils vont protester pour bloquer le projet. Oui, la guerre est déclarée.

— La guerre est déclarée, répète Véronique. C'est exagéré peut-être ? Rachel, je vais te dire le fond de ma pensée : rien ne fera exploser votre environnement actuel. Moi, j'accepte que toute vie soit pleine d'imprévus. Tout change tout le temps, c'est ça vivre sur cette planète. Bien sûr, la majorité d'entre nous préfèrent le statuquo, c'est moins dérangeant, pas besoin de s'adapter. Avant le branlebas de combat, posez-vous la question, avez-vous peur du changement ?

Rachel, déstabilisée, se tait. Peut-être que Véronique n'a effectivement pas peur du changement... parce qu'elle a peur de s'ennuyer, voilà sa réflexion.

Véronique prend sa voix conciliante :

— Cela étant dit, je vais tout de même me battre aux côtés de vous. Je voulais juste faire entendre un autre son de cloche.

Rachel avoue respecter la sagesse de Véronique, mais ce jugement-là est plus philosophique que concret. Un commerce bâti dans un secteur rural, c'est inacceptable. Il est normal de vouloir conserver un lieu de vie tranquille qui respecte les valeurs de Mathilde et Pierre-Paul.

— Changement de sujet. Les trois fofolles vont-elles déjeuner au Petit Resto, vendredi prochain ?

— Oui et j'avertis Vickie.



Le bureau de la coop de services est dans le même édifice que l'achalandée Joujouthèque qui, elle, ferme ses portes une demi-heure avant. Marijo profite de ce calme revenu pour boucler les derniers détails, fermant même la sonnerie du téléphone.

Un texto de Renaud lui annonce qu'il vient souper au 101 impasse de l'Espérance. Il arrêtera à l'épicerie pour acheter un pâté au poulet, qu'en dit-elle ? Marijo appuie son dos à la chaise de bureau, ferme les yeux en inspirant. « J'ai eu une bonne journée. » Avec les cinq inscriptions aujourd'hui, la coop de services va pouvoir offrir de nouveaux services : un membre possède une laveuse à tapis commerciale, un autre membre retraité offre des réparations d'auto mineures. Ce dernier comblera une demande qui était restée lettre morte jusqu'à maintenant. Avant de partir, elle vérifie la liste des services en ligne, car plusieurs membres visitent le site en soirée.

À sa clinique, Renaud signe un dernier formulaire avant de saluer la réceptionniste. La réponse de Marijo l'a

enchanté : « Super mon chéri ! Au marché, choisis selon tes goûts, ça ira pour moi. À tantôt. »

En empruntant la route 31 sud vers Lavaltrie, elle écoute distraitement la radio, baisse le volume même, préoccupée par les dernières formalités de son divorce avec Guillaume. Son ex, qui s'est découvert une vocation d'artiste sur le tard, réside au Yucatan, ce qui complique le processus. « Il y a longtemps que je n'ai visité son site Web professionnel, il faudrait voir s'il y a de nouvelles photos de ses voyages avec Adam. »

En empruntant la route 138 vers Lavaltrie, Renaud admire le calme du fleuve Saint-Laurent, à sa droite, tentant de définir sa teinte : bleu ardoise, gris-bleu ou vert grisâtre ? Sa radio distille une chanson d'amour, il hausse le volume activant déjà sa rêverie. La première année d'un amour est enflammée, dit-on, c'est la passion et Renaud n'y échappe pas. S'il ferme les yeux, la silhouette de Marijo apparaît... toute nue. Un vrai gars !

En arrêtant chez le nettoyeur, un nouveau présentoir de bijoux attire son attention, Marijo craque pour un bracelet, une vraie fille ! Au moment de payer, elle cherche son portemonnaie, fouille profondément dans son sac à main jusqu'à découvrir une déchirure au fond. Un trou dans la doublure où son index entre et sent du métal : les clés de l'auto de Renaud ! Elle va maintenant pouvoir laver sa réputation ; après tout, elle a son orgueil. Vivement qu'arrive l'impasse de l'Espérance.

Devant le frigo des pâtés surgelés du supermarché, Renaud est déçu, ne trouvant pas sa marque favorite de pâté au poulet, détestant royalement les autres marques. Il hésite, un pâté au saumon, alors ? Il ne va pas la texter pour cela, il faut trancher, il doit s'occuper du souper, choisit alors un accompagnement qui rehaussera la présentation ;

après tout, il a son orgueil. Rendu à la caisse, cherchant un billet dans son portemonnaie, il aperçoit une vieille carte à jouer trouvée par terre l'autre été : c'est un roi de cœur qui n'oublie jamais de lui décocher une œillade quand il sort de sa cachette. « Renaud, tu es le roi de cœur ! » C'est un rappel de sa chance d'être aimé de cette jolie blonde, lui l'ex-gros garçon, elle, la féminité incarnée. Vivement l'impasse pour l'embrasser fougueusement.

Arrivée dix minutes avant lui, elle gare son auto devant la maison de ses voisins, les Prévost. Madame la salue en étendant quelques linges à vaisselle et débarbouillettes. « C'est inouï, pense Marijo, les sexagénaires font vraiment de minuscules brassées de lavage. »

— Ton évier fonctionne toujours bien maintenant, Marijo ?

— Oui et remerciez encore votre mari de son aide. Je vais faire attention, à l'avenir, il y avait un gros bouchon de cheveux !

Oui, Renaud sera fougueux dans sa tête, mais s'assombriera, une fois rendu dans l'impasse, à la vue d'une lettre ouverte estampillée au Mexique, en provenance donc du passé de Marijo, ce passé qui rend toujours sa compagne absente et contrariée. Les clés retrouvées sont remises à Renaud, soulagé plus que reconnaissant envers elle, déçue, qui n'a pas de quoi s'enorgueillir en fin de compte. Le souper est aussi fade que les asperges surcuites aux herbes de Provence qui côtoient mollement le pâté au saumon. Tentant de meubler le silence, Renaud lui rappelle qu'il a pris congé samedi matin, pour profiter d'une journée entière, juste tous les deux : a-t-elle pensé à une activité particulière ? Elle chipote dans son assiette, sans enthousiasme, sa réponse n'est pas claire, il faut voir la météo, on improvisera le moment venu.

Renaud feuillète à nouveau l’hebdo local, relisant l’article consacré au déconcertant projet épiphanien. Après, dans les pages centrales, un encart publicitaire en couleur de la boutique équestre gérée par Léonie, la voisine de Marijo, au 102. Plusieurs photos démontrent la marchandise avec des marques renommées offertes en exclusivité. Léonie Hétu et son fiancé Luc Caron sont présentés comme de dynamiques propriétaires.

Marijo s’approche, intéressée. Léonie est une bonne amie maintenant, car elles furent complices durant leur célibat respectif et prolongé, devenant alors des voisines de cœur, comme des frères de sang.

Plus tard, elle cuisine une compote de pommes tandis que lui s’occupe au salon. Un appel téléphonique lui fait baisser le ton, Marijo n’en entend que des bribes, il termine en chuchotant : « Je vais voir avec elle. »

Ses deux bras derrière la tête, comme des anses de tasse, il ferme les yeux. Comment lui annoncer ? Mathilde lui a demandé, pour samedi, de s’occuper de Jonathan et Joël qui ont dix et huit ans. Les garçons adorent leur oncle et se sont rappelé sa promesse de les amener visiter une vraie ferme. Avant, Renaud possédait un poney dans sa cour, mais une fois l’hiver installé, il l’a vendu, n’ayant pas d’écurie convenable. Renaud pense à la ferme expérimentale du Ministère de l’Agriculture, à Ottawa. Marijo voudra-t-elle se joindre à eux ?

Une question survient, propagée par l’appétissant fumet de pommes cuites :

— Est-ce que t’aimes la cannelle dans la compote ?

— Mets-en un petit peu.

Elle s’étonne alors de son réflexe à toujours jouer de prudence.



Chaque vendredi matin d'été, l'impasse s'anime joyeusement et ça commence par monsieur Prévost qui lave impérativement son auto. Il place son lecteur de disques compacts à proximité, choisit des musiques rythmées « pour se donner du pep », dit-il. Racoleur un brin, il espère la visite des filles du triplex d'en face qui viendront le saluer. Au deuxième étage du logement, Marijo et Léonie, toutes deux en congé ce matin-là, laissent ouvertes leur porte d'appartement afin de bavarder sur le palier commun. Marijo en profite souvent pour passer l'aspirateur ; l'autre en profite PARFOIS pour nettoyer.

Sur le lavabo de l'oublieuse du ménage, quelque chose l'attend qui fait battre son cœur...

Pour s'occuper l'esprit, elle va à la chambre de son fils Marco, ramasse les vêtements à laver, déloge son chat Tigrou allongé sur le lit. Marco a dix ans et dé-tes-te le désordre, sa chambre en témoigne. Le patchwork de photos sur le mur émeut toujours Léonie. La photographie, c'est le passe-temps de sa mère Marguerite, retrouvée après une trentaine d'années d'éclipse. Toute une histoire ! Depuis l'été dernier, la vie de Léonie a changé du tout au tout et les clichés le racontent. À gauche, les photos d'une journée autour de la piscine de son frère Antony qui habitent au fond de l'impasse avec Elza, l'amour de sa vie. L'amour, c'est LE sujet révélé par les photos. Léonie et Marguerite, extra souriantes, se tiennent par le cou. Marguerite embrasse son petit-fils habillé en cowboy. Antony et Elza, collés-collés. D'autres photos, lors de l'ouverture de la boutique équestre, sise au

cœur de Lavaltrie. Ce projet s'est réalisé par l'entremise de son fiancé Luc Caron, le propriétaire du garage, qui a avancé le financement et offert son nom en garantie. Luc...

Elle s'adresse à son chat : « Comment j'ai fait pour gagner son cœur si facilement ? » Selon sa mère, c'est probablement le gout de se caser, la quarantaine est souvent un moment de réflexion pour les hommes. C'est plus que ça, pense Léonie, car côté caractère, ils sont complémentaires ; d'autre part, il serait gênant d'expliquer à sa maman leur grande *complicité* sexuelle. Le seul gros hic ? Léonie refuse de quitter son loyer pour sa maison à lui, située dans un rang lavaltrois, loin du petit centre-ville où résident ses essentiels : l'école de Marco, son frère, sa boutique équestre, la Maison de la famille, sa tante Solange et Peter. Et bientôt sa mère qui prendra sa retraite. Mais, pour l'instant, quelque chose l'attend dans sa salle de bain : une réponse. Tergiversation, elle rince quelques tasses et assiettes. « Et si je téléphonais à ma mère ? »

Mais non, elle y va en prenant Tigrou dans ses bras, il faut affronter la vérité : alors, ce sera un + ou bien un - ? Enfin, la réponse est là, Léonie laisse choir Tigrou, place ses mains sur son cœur, incrédule.

C'est Marijo qui viendra faire diversion, l'hebdo local à la main.

— Félicitations, Madame Léonie Hétu ! Comment va la grande vedette du journal ?

— Salut ça va, et toi ?

— Ça va. Je suis contente pour toi. Une publicité au centre du journal donne beaucoup de visibilité. Est-ce que ton affaire marche aussi rondement que prévu ?

Comme d'habitude, elles prennent place sur le sofa éreinté et toujours décoré d'une multitude de poils de chat qui, inévitablement, colleront au bermuda foncé de Marijo.

Léonie, toujours la plus bavarde des deux, lui raconte leur visite d'un festival western où ils ont rencontré plusieurs fournisseurs. Et plusieurs clients aussi fortunés qu'occupés qui commandent par Internet. Léonie est une brunette assez grande dont la taille fine est mise en valeur par le relief remarquable de sa poitrine. Sa frange brune, épaisse et longue depuis peu, cache passablement ses yeux. Peu intéressée par la mode et le maquillage, elle porte sa vieille robe de chambre et ses pantoufles roses. Autrefois de nature décontractée, la responsabilité d'une boutique et probablement l'âge ont presque neutralisé sa nonchalance, sauf pour le ménage !

Quelles nouvelles de sa mère ? Elle a diminué ses heures de travail au monastère de la métropole, s'absentant le vendredi pour venir à Lavaltrie. Ce matin-là, elle fait toujours l'ouverture de la boutique, donnant congé à Léonie. Le samedi, elles travaillent ensemble, c'est la plus grosse journée.

— Et avec Luc Caron ?

— Le match parfait, je te dis ! On est juste assez occupé pour avoir toujours hâte de se revoir. Mais pas tous les soirs ! Je pense qu'on a besoin de s'ennuyer de l'autre. Et puis, Marco vieillit, Luc s'habitue à la compagnie d'un enfant. Dernièrement, ils sont allés à la pêche. Monsieur Prévost les a accompagnés avec sa chaloupe Verchère et son équipement.

Dehors justement, une musique cubaine avec les rythmes typiques d'une salsa les fait sourire.

— Je le trouve tellement gentil, monsieur Prévost, dit Marijo.

— Des fois, je me dis qu'il veille sur nous. Peut-être qu'il a un grand nez, comme on dit, et qu'il nous surveille un peu trop, mais...

— Tu sais que c'est un cousin de ma grand-mère Dodo ?

Rien d'étonnant, admet Léonie, car par ici, les familles nombreuses ont engendré un cousinage exceptionnel. Des cousins qui s'entrecroisent incessamment. Qui se visitent. Qui s'aident, connaissant un cousin qui a un cousin qui peut t'aider. Une chaîne invisible qui les relie tous.

Sur une tablette, Léonie lui montre le trophée reçu de la Chambre de commerce. Juste à côté, qu'y a-t-il ? Le fameux bibelot en verre soufflé en provenance du Yucatan, donc de l'atelier de l'ex-conjoint de Marijo, Guillaume. Cet objet d'art, en forme de chat en attente d'attaquer, lui avait permis de retrouver son ex, parti sans laisser d'adresse. Résumé du cas : le désir de se faire oublier, la culpabilité ou la honte de changer de vie... et d'orientation sexuelle !

— J'ai reçu les derniers papiers qu'il a signés pour notre divorce à l'amiable. Il me reste à payer ma part pour recevoir les documents officiels. Ça fait trois jours que je regarde l'enveloppe, on dirait que j'ai peur de ce geste définitif !

— Sais-tu quoi ? Quelquefois, on dirait qu'il y a une grande main qui vient nous bousculer dans notre petite vie tranquille. Moi par exemple, je vais te faire une confidence.

C'est une nouvelle aux images tantôt roses, tantôt bleues, avec des odeurs doucereuses de petit lait et des minis bouches entrouvertes qui bavent des filets de bonheur.

Chapitre 3

Les trois brins d'amour ont commandé leur petit déjeuner. Situé au centre de L'Épiphanie, le Petit Resto les accueille souvent, car elles aiment multiplier les occasions de se rencontrer. L'enjoué trio agite en isochronie leur sachet de sucre au-dessus de leur café. Rachel a choisi les sachets roses d'édulcorants pour éviter les calories, car une désagréable surprise l'attendait ce matin : l'aiguille de sa balance tendait vers le gain de poids pour un troisième mois consécutif. Le mot embonpoint occupe actuellement son esprit. Pourtant, elle détient encore une nouvelle qui va réjouir ses compagnes ; adepte des effets de surprise, il faut attendre l'arrivée des assiettes avant les révélations.

Véronique, un peu inattentive, ressasse l'aveu de sa chère Vickie, aveu reçu durant le trajet en automobile. Vincent, son conjoint, ne veut pas imposer à ses parents âgés cette visite d'un quelconque cousin américain. Ceux-ci préfèrent attendre « pour voir à qui l'on a affaire » et souhaitent que Nicolas commence avec O.J. au club de golf. Tout cela est tracassant, car Véronique n'a osé révéler à Vickie qu'Omer-Jules hésite aussi à le prendre sous son aile ; un patrouilleur est fort occupé à faire respecter les règlements, surveiller les allées, les joueurs, sans oublier les *caddies*. Quant à Minou, songe Véronique, il n'a pas eu de retour d'appel de son cousin maraicher.

— Quoi de neuf à la Joujouthèque ? demande Rachel.

— Mes activités pour l'automne sont planifiées. J'aurai plusieurs ateliers éducatifs, dont un sur l'éveil à la lecture. Le Cégep a confirmé sa participation avec ses élèves de la technique d'éducation spécialisée. On a déjà réservé les clowns pour la fête de Noël. Mais tout ça est prenant, on dirait que j'ai moins d'énergie.

— C'est normal, tu n'as plus l'énergie de tes vingt ans, dit Véronique.

Elles échangent ensuite sur l'âge « qui fait ses ravages », dixit Rachel qui aura soixante ans dans deux ans. Véronique dans trois ans. Elles le constatent ensemble : toutes les cinquantenaires ressentent une baisse d'énergie qui les oblige à ralentir, mais qui laisse aussi un effet bénéfique, celui de ressentir l'urgence de vivre.

— Ralentir, commence Rachel, ça veut dire choisir ses priorités. Jusqu'à maintenant, j'ai privilégié ma famille, mes amis. Est-ce que c'est tout ce que je laisse derrière moi, une famille unie ? Est-ce que j'aurais pu faire plus ? Faire plus pour moi personnellement ? J'aime ma vie, mais finalement, je pourrais me trouver plutôt insignifiante.

— Moi, avec Minou qui travaille de nuit, est-ce que j'ai pu me réaliser totalement ? Comme Rachel, j'avoue avoir placé le bonheur de ma famille au cœur de mon projet de vie. Et je ne regrette rien. Mais quelquefois, je me trouve insignifiante aussi...

Vickie se fait l'avocate du diable :

— Toi Rachel, tu as quant même ta peinture qui te permet de t'exprimer. Créer, c'est valorisant. Et toi Véronique, ton bénévolat te permet d'élargir ton cercle de pouvoir. Aider, ça donne un sens à nos journées. D'après moi, vous n'avez aucune raison de vous sentir insignifiantes. Vous savez, l'urgence de vivre mentionnée tantôt,

moi j'aime ça, parce qu'on reste proche de la passion, du feu intérieur qui donne beaucoup d'allant à notre vie. J'aime me sentir pleine d'allant ; alors, je déteste avoir moins d'énergie, mais je vais l'accepter parce que ça semble inévitable. Ce qui compte, c'est de vivre avec passion. La passion nous unit et être une belle fofolle, pour moi, c'est toute une fierté !

Elle fouille dans son sac à main :

— D'ailleurs Rachel, je te remets le livre du moine bouddhiste qui fait le plaidoyer du bonheur. Vous l'avez lu comme moi ? C'est dans l'accumulation de petits gestes qu'on trouve un sens à notre vie. Pas dans les réalisations flamboyantes.

Ces réflexions existentielles resteront en suspens, car les assiettes sont servies. Véronique s'exclame :

— Rachel ! Tu fais pitié avec ton œuf tout nu !

— Laissez faire la pitié, j'ai toute une nouvelle à vous annoncer.

Elle poivre abondamment son œuf et leur sourit. Les deux autres disent, en chœur : « Allez ! »

— Ça fait écho à Vickie qui valorisait mes activités de peinture.

Il s'agit de la cousine Adélia et une de ses amies qui adore les toiles de Rachel. Cette femme influente a contacté un propriétaire de galerie, à Lowell, qui a vu les peintures via son site Internet.

— Ils veulent monter une exposition avec ma série sur les quatre saisons !

— C'est vrai ?

Elles sont debout à embrasser Rachel, toutes fières et réjouies. Dans les prochains mois donc, la galerie va la contacter pour régler les détails : transport des toiles, assurances et contrat d'entente.

— Et il y aura un vernissage, poursuit Rachel.

— Un vernissage, mais tu devras te rendre sur place, non ?

— Ouais, c'est ça, il faudrait me rendre sur place, dit placidement Rachel.

— Tu DOIS te rendre sur place ! affirme Véronique.

Quel est donc le problème ? Le vernissage serait prévu entre le mois d'octobre et janvier, la galerie n'a pas encore complété son programme d'activité pour l'automne. Omer-Jules ne l'accompagnera pas, impossible de quitter ses fonctions, son patron compte sur lui, car il s'absentera exceptionnellement trois mois en Grèce. Rachel ne souhaite pas conduire ce trajet toute seule. Y aller en autocar ? Ou en train, alors ? Ce serait la solution, mais elle hésite.

Vickie, plus pragmatique, lance une question tout en cherchant sur son téléphone intelligent :

— En fait, c'est combien de kilomètres pour se rendre à Lowell en auto ?

La consultation sur Internet a spécifié six-cents kilomètres, franchissables en six heures approximativement. Un silence. La serveuse rapporte les assiettes vides, leur verse un deuxième café. Les sachets sont secoués, petite musique des grains de sucre en saccade.

— J'ai toujours rêvé de visiter Délia, la cousine des États.

— J'ai toujours rêvé de visiter Lowell, Mass., comme on disait.

Elles se sourient : « On y va ensemble, toutes les trois ! »

C'est décidé, rien ne va les arrêter. L'étincèle a enflammé les esprits. Passion quand tu nous tiens, dit-on... Les trois cousines de Délia s'offriront une escapade en Nouvelle-Angleterre.



Samedi matin. La rivière de l'Achigan roule des flots tranquilles, car durant l'été, son niveau est plus bas. Un groupe de canoteurs remonte son cours vers Saint-Roch-de-l'Achigan. Sinuant légèrement, la rivière s'écoule derrière la maison de Mathilde et Pierre-Paul où règne un énergique brouhaha. Les six membres de la famille s'activent. Dans les chambres en haut, les filles se préparent pour leur cours de danse au centre communautaire. Après, elles iront chez leur grand-mère. Mathilde prépare les lunchs pour les garçons qui partent avec l'oncle Renaud. Elle emballe les sandwiches, ajoute des pommes, ferme les sacs. En matinée, le couple ainsi libéré ira vendre ses fruits et légumes au marché public.

Au Domaine-Des-Deux-Lacs se trouve la résidence de Renaud. Marijo est là, un peu perplexe à l'idée de cette aventure avec les jeunes neveux.

Une heure plus tard, ils ont parcouru la moitié du chemin, ils s'arrêtent au bureau touristique de Montebello : comme c'est « l'heure de la collation », dicit Renaud, les trois gars mangent une crème glacée molle (et hyper calorifique, pense Marijo). Mais peu importe les calories, le plaisir fou qui anime Renaud est palpable, il rit de bon cœur à toutes les facéties de Joël et Jonathan.



Les étals sont presque vides au kiosque de fruits et légumes. Au début, l'affluence est grande, il faut servir et converser amicalement avec les clients réguliers. Certains s'informent : vont-ils organiser une Fête des récoltes cette année ?

— Oui, répond Mathilde, ce sera le weekend de l'Action de grâce. Comme l'an dernier, il y aura des jeux pour enfants, la petite ferme et le kiosque de la MRC qui contribue au financement de l'évènement.

Le calme revenu, voilà du temps pour discuter sans être interrompu.

Pierre-Paul fait valoir son point de vue sur le sujet qui préoccupe intensément Mathilde :

— Les marchés aux puces, penses-y, c'est de l'économie parallèle ; du recyclage aussi qui freine la surconsommation. On a acheté beaucoup d'articles usagés dans les ventes de garage, les bicyclettes des enfants, par exemple.

— Mais pourquoi veulent-ils en ouvrir un par ici ?

— C'est l'esprit d'entreprise, ils aiment surement partir de nouveaux projets. Pour faire plus d'argent aussi !

— Ce journaliste est un collaborateur temporaire, le promoteur lui a peut-être conté des pipes ? Au fait, pourquoi monsieur Bergeron décide-t-il, tout d'un coup, de vendre sa terre ? Son garçon ne devait-il pas tout reprendre ?

— Tiens, poser la question à Junior, ce serait une bonne idée. On n'a pas le même âge, mais je lui parle souvent quand il travaille aux champs.

— Tire-lui les vers du nez. Pourquoi se débarrasser d'une si belle terre à cultiver ? Pour un coup d'argent ? Ça me dépasse.

— Calme-toi, Mathilde.

Plus énervée que calmée, elle poursuit :

— Comme tu es conseiller municipal, c'est ton devoir de protéger tes citoyens. Tu vas t'informer des lois sur le zonage agricole, mais avant tout, va voir Junior.

— J'irai un de ces soirs. Pour l'instant, pensons à profiter de notre journée ensemble sans les enfants. Tu attends Renaud pour quelle heure ?

Les aventuriers visiteurs de ferme vont bien. La journée s'est passée dans la bonne humeur. Tous se sont émerveillés des animaux et les garçons ont suivi toutes les « consignes » de leur oncle. Au retour, ils dorment à l'arrière de l'auto.

— J'ai découvert un vrai clown aujourd'hui, chuchote Marijo.

— Tu le sais bien, j'adore les enfants. Et c'est depuis toujours : mon deuxième choix à l'université, c'était psychoéducateur. D'ailleurs, à ma clinique, c'est moi qui fais tous les examens des enfants.

Il cherche sa main, car cette phrase importante à prononcer, il la retourne dans sa tête depuis un bon moment :

— Jusqu'à maintenant, j'avais placé ce rêve en attente. Avec toi...

Il s'interrompt, gêné, et termine en murmurant : « Je veux absolument être père, tu comprends ? »

Elle hoche la tête, serre sa main, mais se tait. Il est déçu, son visage l'exprime ; elle aussi, car ses yeux s'embuent, une grosse larme glisse sous ses lunettes et le long de sa joue. C'est difficile, pour elle, de justifier ses craintes... Un grand silence envahit l'habitable, un silence qui dure longtemps. Jusqu'au réveil d'un des neveux, jusqu'à l'oubli - temporaire - de ce désaccord entre eux.

Au retour, Renaud et Marijo acceptent de partager un verre de mousseux en compagnie de Mathilde et Pierre-Paul. La terrasse arrière reçoit l'ombrage de fin de journée, leur offrant aussi un agréable moment à discuter et une vue lénifiante de la rivière aux reflets verdâtres. Il sera bien sûr question du projet d'exposition de Rachel et du voyage avec ses deux complices.



Jour de semaine. En été, il est rare qu'Omer-Jules vienne luncher à la maison. Il se lève, rince sa tasse à café, pressé de retourner au club de golf. À ses pieds, Toutoune fait la belle, geignant pour obtenir un biscuit, il déteste ce « niaisage » et lui en jette un rapidement. Il est venu une courte demi-heure, parce qu'il trouvait Rachel particulièrement anxieuse ce matin. La galerie d'art américaine lui a demandé de créer, si possible, trois toiles supplémentaires dont deux axées sur l'hiver, pour que sa série sur les saisons soit plus complète. Il place assiettes, tasses et verres dans le lave-vaisselle, l'enjoignant à retourner à son atelier. Elle l'embrasse, il reçoit une vague de chaleur.

Sur le côté du frigo, un petit cœur en velours sur lequel Rachel a brodé une phrase : « Chaque jour, cultive la joie. » O.J. se rappelle avoir promis de suivre la prescription, une fois l'œuvre placée sur leur premier frigo, il y a longtemps... Il hausse le ton pour démontrer de la joie justement :

— Allez, ma rêveuse, plonge-toi dans tes photos de l'hiver dernier.

Elle y est déjà, debout devant le mur où elles sont épinglées. Elle interroge O.J. de loin :

— Qu'est-ce qui serait mieux ? Un lièvre dans un paysage de neige ? J'ai commencé une scène dans le sous-bois Chez Ti-Jean, mais... regarde ici, ce serait beau une carriole à l'ancienne, non ?

— Ce sont toutes de bonnes idées, ma chère. Fais-toi confiance. Tiens, fais donc ta méditation-visualisation avant de t'y remettre.

Il passe à la salle de bain, se recoiffe devant le miroir.

« O.J., tu connais ta chance au moins ? Oui, je sais tout ça. » Il ferme la sonnerie du téléphone. Marchant vers l'atelier, sa Rachel lui apparaît de dos. Elle est presque aussi grande que lui, et bien en chair comme on sait ; c'est une silhouette qui plaît à O.J., un homme à la stature imposante. Son discours intérieur est bien masculin : « J'aime sa *shape*, la douceur de peau, le moelleux de... » Le voilà rendu près de sa chérie. Pour la surprendre, il tape sur son épaule, elle fait demi-tour, il en profite pour la prendre dans ses bras et l'embrasser. Suite à cet élan de tendresse, le sourire de Rachel vaut, pour lui, tout l'or du monde. Il caresse ses cheveux qu'il a toujours trouvés soyeux sous ses gros doigts rugueux. Il l'embrasse encore sur le nez avant de partir. De son auto, il la salue en passant sous la fenêtre de son atelier.

Elle agite aussi la main et pense : « Sans lui, je mangerais du beurre de *peanut*. » Avec l'autre, son premier amour, le gentil cordonnier aux yeux pers, il aurait fallu poursuivre le travail de *waitress*. Avec O.J., ce fut le choix d'éduquer ses enfants en étant à la maison, la liberté de son temps, le loisir d'aller marcher au beau milieu de l'après-midi, le bonheur d'un atelier de peinture aménagé à son goût. Pour sa créativité, elle a fait le bon choix (guidée par sa peur de vivoter peut-être ?) Par contre, O.J. est pratiquement absent de mars à novembre. Pourquoi poursuit-il ce travail très accaparant ? Il faut dire qu'Omer-Jules a un fort intérêt pour l'argent. Évidemment, se dit-elle, la sécurité ainsi assurée devrait pulvériser mes critiques.

Et si cette exposition américaine lui permettait de vendre plusieurs toiles ? Ce serait toute une fierté de contribuer aux finances du couple et O.J. l'admirerait davantage. « Dans toute mon existence, je n'ai jamais gagné beaucoup d'argent », songe-t-elle en soupirant.

Il faut chasser ces tristes pensées, le bonheur de peindre l'attend. Sur un mur de l'atelier, peinte à main levée, une phrase qui l'interpelle toujours : « L'enthousiasme fait la différence ». C'est en résumé l'enseignement retenu de son premier professeur de peinture, il y bien vingt ans de cela. Chaque cours, il enjoignait ses élèves à ne peindre « que pour leur bon plaisir ». Pas de stress, pas d'ambition démesurée, pas de comparaison avec les grands artistes, juste du plaisir.

C'est le temps de sa visualisation. Après trois longues inspirations, les yeux fermés, bien assise et les pieds touchant le sol, elle entame son exercice activateur de créativité. Revêtant une robe de lumière, elle monte les marches vers sa propre pyramide de cristal. Y pénètre, revoit le décor lumineux créé depuis longtemps, respire d'aise, s'assoit à la table au milieu. Tout est cristal et transparent, c'est son lieu de zénitude. Aujourd'hui, elle prend des jumelles et choisit d'explorer la fenêtre où l'hiver persiste dehors. Vois un sentier bien entretenu au milieu d'un sous-bois de sapins. Que le blanc des flocons et le vert des conifères, mais de tous les dégradés du vert jusqu'au vert foncé, presque noir. Au loin, un animal bouge. Une grande inspiration lui permet d'enregistrer ce paysage évocateur. Après des remerciements, elle quitte sa pyramide et son habit de lumière, puis ouvre les yeux. Tout va, sa toile inachevée l'attend.

Ça avance rondement, les couleurs s'étalent, se superposent ou sont estompées. Une heure passe pendant laquelle la chienne dort, réfugiée dans sa boîte en carton, serrant entre ses pattes sa doudou, comme un enfant. Le téléphone, sonnerie fermée, a enregistré un message de sa fille.

C'est terminé. Le tableau lui plait. Dans le récipient

rempli d'eau, le dernier pinceau est rincé. Le répondeur clignote, elle l'écoute :

Salut m'man, j'ai trois points à te parler. D'abord, j'ai ramassé une bonne quantité de pommes blanches avant que le vent ne les fasse tomber. Quand tu iras marcher, arrête en passant, je t'en donnerai un gros sac que tu rapporteras dans le charriot des enfants. Deuxièmement, ce matin, je suis allée à l'hôtel de ville pour récupérer les lunettes usagées : cette première collecte va impressionner Renaud et j'adore impressionner ton chouhou ! Pour la troisième nouvelle, surprise !, je te l'annoncerai en personne. Ciao, petite maman, à tantôt !

C'est l'heure de sa marche quotidienne. D'attaque, Rachel se sourit à elle-même. Passant devant un miroir, elle voit inconsciemment, sans s'y arrêter, son visage souriant. Se sourire à soi-même, dans la solitude de son foyer, n'est-il pas le reflet d'une joie profonde ?

Avant de partir, elle se dirige vers sa cuisine pour ce petit creux à l'estomac. Sa collation : six biscuits secs. Souvent, elle sourit juste à imaginer le rassemblement, dans une pièce, de tous les biscuits secs mangés depuis des années. Un monticule, plus même, une chambre pleine de biscuits Social Thé ! Disons six biscuits multipliés par trois-cents jours, multipliés par trente ans. Cinquante-quatre-mille biscuits ! Toutoune veut aussi son biscuit, mais il y a LA manière, un *niaisage* qu'Omer-Jules déteste. Donc, Rachel tient le biscuit haut dans les airs, Toutoune danse sur ses pattes arrière, elle tournoie une ou deux fois jusqu'à voir le biscuit s'approcher de sa gueule et le happer. Il faut enfin applaudir et dire : « Bravo ! »

Après, la conciliante Rachel chausse ses espadrilles.

— Alors Toutoune-la-joyeuse, tu viens dehors avec moi ?

Excitée, la chienne va de la porte arrière à Rachel et l'inverse, prête à partir. Ses jappements sont dirigés vers un des crochets portant les vestes et parapluies. Rachel sourit, cette chienne est une bénédiction pour meubler sa solitude.

Pour respecter les rituels qu'affectionne la chienne, Rachel se dirige sous le grand saule (Toutoune va obligatoirement *l'arroser* en passant) pour observer les couleurs de SA rivière : ce sont des verts changeant selon la lumière du jour, ce qui la fascine. Devant sa résidence, son pommetier décoratif la désespère, car une branche maîtresse a perdu ses feuilles. « Misère, mon malus est mal en point », songe-t-elle.

En passant devant la ferme des Bergeron, son pas ralentit ; rien ne bouge et c'est plutôt suspect. Comment peut-on changer un espace zoné terre agricole en un espace commercial, en pleine campagne ? Tout ça lui échappe. Elle accélère son rythme en consultant sa montre à cardiofréquencemètre afin d'afficher 125 pulsations par minute.

La troisième nouvelle de Mathilde ? Sa pétition va prendre forme : la secrétaire du député dit qu'il accepte toujours de présenter les pétitions à l'Assemblée nationale.

— Mais avant de me lancer, Pierre-Paul va rencontrer Junior, ils se connaissent assez pour prendre une bière ensemble de temps à autre.

— Penses-tu qu'il peut le raisonner ?

— L'idée, c'est plutôt de connaître le fond de l'histoire.

Au retour, le charriot d'enfant déborde : un sac de pommes, une pleine boîte rose fluo (cette couleur étonne Rachel) de lunettes usagées à remettre à Renaud, ce soir, quand il viendra reprendre sa Toutoune qui, pour le

moment, a pris place dans le véhicule improvisé. Il faut voir sa joie qui s'exprime par l'agitation de sa queue.

Après dix-huit heures, Rachel s'entretient avec Adélia lui annonçant l'emballant projet de ses trois cousines.

— Mais on ne veut pas te déranger, Délia, c'est déjà décidé, nous prendrons un hôtel pour trois-quatre jours.

— Il faut rester plus longtemps, on a tellement à se raconter ! Dans le vieux quartier de Lowell, y a de beaux musées sur les *factory*, on va jouer aux touristes ensemble.

— C'est bon, j'en parle à Vickie et Véronique pour voir si elles peuvent s'absenter une semaine. Autrement, qu'est-ce qui arrive avec ton Nicolas ?

— Il a vendu sa moto et attend cet argent-là pour payer son voyage. *But sometime*, il part sans m'avertir.

Un soupir accompagne cette remarque, Adélia décrit son petit dernier comme un garçon très indépendant.

— Tu m'enverras une photo de lui, dit Rachel, pour que je le reconnaisse à son arrivée.

— Est-ce que la galerie Exit t'a contactée ? Combien de toiles pourras-tu exposer ?

— Ils prennent tout, et même, ils en veulent plus. J'en ai peint deux autres cette semaine.

— My God ! J'ai tellement hâte d'assister à ton vernissage. En plus, vous y serez toutes les trois ! Ça fait *long time* que je vous espère. Votre visite, c'est un très grand bonheur pour moi.

De l'autre côté de la rue, un peu en biais, Junior n'a pas écouté la télévision ce soir-là, ni ses disques compacts de musique traditionnelle. Dans la paisible ferme du rang Achigan, le téléphone a sonné. Son cousin Alex de Lavaltrie s'étonne de cette idée de quitter l'agriculture. Junior reste évasif, invoquant l'âge de son père Sam et le

prix du maïs grain qui fluctue. Il a conclu l'appel ainsi : leur décision n'est pas arrêtée, ils sont en réflexion. Mensonges et cachoteries, car Junior ignore tout ce qui se trame ici. Il y pense en sortant pour jeter aux poubelles les épis de maïs dégarnis. En soulevant le couvercle, il se souvient qu'autrefois ces « cotons de blé d'Inde » étaient destinés aux cochons qui s'en régalaient. « Il n'y a plus de porcs sur ma ferme depuis belle lurette, ma luron ma lurette, mon cher cousin, vivre d'agriculture n'est plus du folklore, c'est du *business*. » Mais la chanson folklorique, il l'a tatouée sur le cœur, par sa mère originaire de Saint-Côme, la capitale québécoise de la chanson traditionnelle ; elle l'a bercé de ces chants durant toute son enfance.

Célibataire depuis un moment, le jeune homme déteste sortir seul dans les bars. Solitaire, il a désappris le bavardage, surtout celui pour séduire la gent féminine. De taille moyenne, il est musclé en agriculteur : biceps, épaules et pectoraux sont proéminents. Ses cheveux sont châtain clair, il les laisse assez longs sous sa casquette John Deer. Son visage d'ange fait craquer les filles (il l'ignore), car ses yeux aux grands cils et son visage anguleux lui dessinent une tête de bon garçon. Il va flatter Tarzan, un Labrador noir avec des yeux en feu qui savent effrayer les plus malins. Quand Junior est là, son gros chien est laissé en liberté autour des bâtiments de ferme, il gronde et jappe devant l'inconnu.

Pierre-Paul, qu'il surnomme P.P., se pointe avant qu'il ne retourne en dedans. Son voisin flatte Tarzan en guise de bonjour. Ils vont à la balançoire si accueillante sous le grand érable, mais qui craque bruyamment.

Avant de s'asseoir, Junior va chercher deux « petites frettes » dans le vieux frigo du garage. Le silence faisant partie de la discussion, ils boivent à même le goulot, avec

les criquets donnant la sérénade dans les champs aux alentours. Tarzan est couché au pied de la balançoire. Pierre-Paul, fin renard, choisit une approche de circons - tance :

— Tu entends le criccrac des criquets ? J'ai toujours aimé les entendre, le soir sur mon perron, quand le soleil va se coucher. S'il fait beau, ça me fait veiller vraiment tard. C'est tranquille ici et le soir, on peut se reposer. Toi aussi, tu aimes la place, non ?

La spontanéité n'étant pas le propre de ce solitaire, Junior murit sa réponse. Le silence relatif des lieux (criquets et balançoires se répondent) se prolonge. Sa conversation avec son cousin Alex revient en mémoire.

— Je sais où tu veux m'amener, espèce de vieux bouc. Vous croyez tous que j'abandonne mon père pis la ferme, mais vous vous trompez.

— Oui, mais abandonner vos terres à des commerçants !

— On n'a rien signé encore.

— Ton père, lui, qu'est-ce qu'il en pense ?

— Depuis la mort de la mère, il n'a plus le moral ni d'énergie, c'est moi qui fais toute la besogne. Il fréquente sérieusement une femme du village, ça fait qu'il veut partir au plus sacrant.

La balançoire craque dans un va-et-vient constant ; Pierre-Paul, surpris de cette réponse, boit une gorgée de bière. Plus direct, il dit :

— Donc, des gens sérieux sont venus vous rencontrer ?

Personne n'est venu, mais Junior n'en souffle mot. Par contre, il avoue ne pas souhaiter vivre ici tout seul.

— Tu ne garderais même pas la maison ?

Junior invente cette réponse qui est une bravade :

— On vend tout, P.P., pour changer de vie. J'aimerais travailler ailleurs qu'au bout de ma galerie. J'ai un cousin

qui nous a repéré un condo en Floride, je le partagerais en alternance avec mon père et sa nouvelle blonde. J'aurais enfin des vacances.

— Si vos terres sont dézonées agricoles, tu y penses ? C'est inquiétant pour le voisinage.

— Nous on part, v'la le bon vent, v'la le joli vent !

Autrement dit, fin de la discussion. En fait, Junior fanfaronne, car il reste en dehors des négociations entre son père et... des hommes qui téléphonent fréquemment. Le journal local ne l'a même pas renseigné, il ne le lit pas, il le place directement dans le bac de recyclage ! P.P. lui a appris le contenu de l'article. Cette histoire de marché aux puces lui est inconnue, mais il le cache à Pierre-Paul, craignant de passer pour un « vrai niais ». Ils finissent leur bière au son rassurant des criquets.

Plus tard, Pierre-Paul joint Renaud qui joint Alex qui ne joint pas Junior, sinon une boucle parfaite se dessinerait, ce qui n'est pas le propre des scénarios tarabiscotés qui désorganisent nos destinées.

Chapitre 4

Quelquefois, il nous faut quelques rimes comme des mots voyageurs pour traverser le jour...

Ce jeudi matin, Pas de baratin

Au CLSC de Lavaltrie, bureau 221, un mémo est scotché sur la porte pour les patients de la psychologue :

Veuillez noter :

Jeannie sera absente du 3 au 23 octobre

Sofie prendra la relève pour toute urgence

Merci de votre compréhension

La Direction

Comme sa prochaine patiente est prévue dans quinze minutes, sœur Jeannie a donc le temps de joindre la directrice de sa congrégation pour bien comprendre sa mission en Côte d'Ivoire. Attentive, elle griffonne des notes, tout est clair, son mandat correspond parfaitement à ses qualifications, ce qui attise sa hâte de partir. Ce gout profond pour l'aide humanitaire est son plus grand trait de caractère. Être psychologue reste certes valorisant, mais s'investir auprès des pays défavorisés, c'est encore mieux.

Rachel attend dans le corridor, c'est sa troisième rencontre avec l'amie psychologue de Marijo. Le pont de confiance est bien tendu entre elles, Rachel se confie donc aisément. Sur ses genoux, le cahier de questions-réponses à partager avec Jeannie, une thérapeute persuadée que chaque patient doit participer à la résolution de ses dilemmes intérieurs.

Dès son entrée dans le bureau, une boîte rose fluo attire son attention, une boîte reconnue aussitôt, mais Jeannie commence la consultation en pointant le cahier :

— Vous avez fait vos devoirs, comme on dit. Qu'avez-vous observé ?

Rachel a eu le temps d'y penser lors du trajet en auto entre L'Épiphanie et Lavaltrie, sa réponse est prête :

— Omer-Jules n'est pas très présent à la maison, en raison de son travail bien particulier. Je mange souvent seule.

Plusieurs questions sont soulevées. Pourquoi s'imposer une autre diète ? Ce désir renvoie-t-il à une décevante image de soi ? La cinquantaine est un moment pour faire le point sur sa vie, explique Jeannie. Et puis, tout ce temps consacré à peaufiner son art, n'est-ce pas une autre façon de s'affirmer ? Envisage-t-elle de devenir plus qu'une peintre amatrice ? Rachel lui annonce alors l'exposition en terre américaine.

Impressionnée, la spécialiste la félicite évidemment. Enfin, des pistes de réflexion sont suggérées jusqu'à leur prochaine rencontre. À l'heure des bilans, souhaite-t-elle le statu quo dans sa vie ? Si oui, craint-elle alors le changement ?

La consultation arrive à terme et comme tous les patients, la curiosité de Rachel l'amène aux vacances de Jeannie et cette boîte de lunettes qui a transité de Mathilde

à Rachel à Renaud à Marijo à Jeannie. Elle est destinée à de jeunes Africains ! Mais comment cela s'explique-t-il ?

— Un concours de circonstances. Ma communauté a une mission dans un village ivoirien où nous dirigeons une école et un dispensaire. Depuis quelques années, je parraine un garçon et je m'étais promis de lui rendre visite un jour. L'occasion s'est présentée, car je vais donner une formation aux deux intervenantes du dispensaire.

— Quel genre de formation ?

— L'accompagnement des parents lors de deuil d'enfant. Personne n'a idée, ici, combien la mortalité infantile est importante là-bas.

— Dans ce cas, je vous admire de consacrer vos vacances à un projet humanitaire.

— Rien ne me fait plus plaisir, je combine mon gout de voyager et mon besoin d'aider mon prochain. C'est comme ça que je vis ma spiritualité.

La boîte de lunettes rose fluo ? On court-circuite le réseau habituel de livraison. Avec Jeannie, les lunettes arriveront directement à destination.

Une fois Rachel partie, Jeannie note la spontanéité et le bon sens de sa cliente. Quelques rencontres ont suffi pour redonner confiance à la quinquagénaire qui, au fond, n'a certes pas un IMC parfait, mais une bonne compréhension des notions de santé globale. Évidemment, Rachel doit surveiller sa glycémie, car dépasser les limites de glucose sanguin la conduira à la prise permanente de médicaments. La psychologue se réjouit, par contre, car cette personne ouverte, imparfaite et dynamique est la belle-mère idéale pour son amie Marijo. Mais sa joie s'atténue à la réflexion suivante : depuis la nuit des temps, les femmes ont besoin de réconfort sous forme de paroles. Omer-Jules, comme les autres, l'ignore même après trente

ans de mariage. La psychologue construit, dans sa tête, des phrases pour aborder le sujet : « Ne me prends pas pour acquis. Qu'aimes-tu en moi ? J'aime encore les compliments. Dis-moi que tu es fière de moi. »

Être fier de l'autre... Selon Jeannie, avec le respect et de l'admiration, un couple peut voguer longtemps ensemble.



**Ce jeudi soir,
Viens donc t'asseoir !**

À Lavaltrie, depuis l'ouverture du café *El Zocalo*, les jeudis soirs sont les plus occupés. Pourquoi ? Le weekend approche et on sent le besoin de sortir du traintrain ? Ou alors, le frigo est vide ?

Le concept est inspiré des cafés de village créés en Estrie. Les associées Denise et Solange ont retapé une propriété du centre-ville : en briques rouges, à deux étages, avec une galerie agrandie qui en fait le tour, servant aussi de terrasse. Avec une vue sur le fleuve Saint-Laurent. Exactement l'image souhaitée par Solange, la tante de Léonie. L'inspiration mexicaine du café-bistro est venue d'un voyage à Mexico où *El Zocalo* est une célèbre place de rassemblement dans la capitale.

Dix-sept heures. Une alléchante odeur de quiche gratinée flotte dans l'air. Solange officie aux fourneaux ce soir-là. Denise dépose deux bières sur une table.

— Voilà mes jolies, dit Denise, en s'adressant à Léonie et Marijo, les voisines et amies.

Dehors, quelques yachts quittent la marina à proximité. La fenêtre est ouverte sur ce paysage splendide. Le soleil descend à peine, les ombres s'allongent un peu, un vent léger fait battre des ailes les *napkins* en papier sur les tables de la terrasse. Il faut goûter autant sa bière artisanale que ce panorama d'été, décrètent-elles avec raison.

Accompagnant sa mère, le jeune Marco s'occupe à sa tablette électronique. Il profite de la connexion sans fil, une demande désormais incontournable des clients. Denise s'adresse à Marijo :

— On a encore amassé une vingtaine de paires de lunettes usagées. Je te donnerai le sac quand tu partiras.

— Encore de l'ouvrage pour mon *chum* !

— Comment ça ?

— Il doit les examiner une par une pour déterminer la force des verres et l'inscrire dessus. Mais comme c'est pour les bonnes œuvres, il ne rechigne pas trop.

Quatre nouveaux clients arrivent, Denise va les accueillir.

Léonie lui dit :

— Tous les jeudis, tu viens manger ici, je l'ai remarqué.

— Le jeudi, commence Marijo, j'ai fini ma semaine, mais Renaud, lui, c'est son soir attitré de consultation. Avec votre décor pimpant et la musique mexicaine, ça me met de bonne humeur. Tu sais, moi, la vie en solitaire, ça me déprime complètement.

— Moi, ce soir-là, j'engage une étudiante. Enfermée depuis quatre jours dans la boutique, j'ai besoin d'air. Quand c'est impossible, je trouve le temps long jusqu'à huit heures.

— Tu pourrais fermer le temps de venir manger.

— Avec Luc qui me surveille du garage à côté ? Oublie

ça ! Selon lui, lorsqu'un client cogne son nez sur un commerce fermé, mais censé être ouvert, ça laisse une mauvaise impression.

La trompette des mariachis retentit au-dessus des filles. Marijo s'approche pour demander si Léonie a annoncé SA grande nouvelle à Luc. Avant de répondre par la négative, Léonie fait tourner sa bague de fiançailles, cette promesse d'un engagement, et chuchote alors :

— Quand ça t'arrivera, tu verras que l'on garde le secret longtemps, de peur d'une fausse alerte qui décevrait beaucoup de monde.

Mais qui ouvre à l'instant la porte du bistro ? Marguerite, la mère de Léonie ! Que son fils Antony est allé chercher dans le nord de la métropole. Il l'a vite déposée ici, car il est livreur pour une pizzeria et travaille en fin de journée.

Léonie lui ouvre les bras, elles s'embrassent. Marijo aussi. Marco reçoit une caresse qui ébouriffe ses cheveux.

— Maman ! As-tu terminé plus tôt au monastère ?

— J'ai commencé une heure avant, ce matin. Et j'avais apporté ma valise, donc pas besoin de passer à mon appartement.

La sexagénaire porte un jeans et une veste du même tissu. De taille moyenne, ses cheveux blancs sont mi-longs. Ses yeux noirs sont exactement les mêmes que Léonie. Le bistro lavaltois lui plait, car il appartient à Solange qui est son ex-belle-sœur. De temps à autre, elle donne un coup de main à la cuisine, le samedi soir par exemple. Depuis les retrouvailles avec ses enfants, la pieuse remercie le Seigneur chaque jour. Ayant habité plusieurs années au couvent des sœurs qui l'engagent toujours, elle est imprégnée de cette solidité issue d'une foi imperturbable. La terre peut bien s'écrouler, elle sera la même au fond de son cœur et se sait

protégée par Lui. Pour Marguerite, la prière est un refuge de méditation où se retrouver soi-même.

Habituée des lieux autant que Léonie, elle salue Denise, refuse de lui donner sa commande et passe à la cuisine pour se tailler une pointe de quiche. Les fajitas destinées aux filles sont prêtes, Solange ajoute la crème sure et la salsa tout en souhaitant la bienvenue à Marguerite.

En revenant avec les assiettes, Marguerite remarque une affiche sur le grand babillard : une promotion pour un voyage organisé à la basilique de Beaupré. Depuis peu, le gout de voir du pays l'habite. Après ses trente années recluses dans un monastère, le désir de voyager doit être normal. C'est le chef de la mafia lui-même qui avait programmé sa « disparition ». Son mari entretenait des liens particuliers avec cette organisation puissante. Un holdup raté les a obligés à ce subterfuge. Par chance, son ex a plaidé pour elle ; sinon, Marguerite aurait été exécutée.

Léonie la rejoint :

— Allez, donne-moi les fajitas avant que ça refroidisse.

— Excuse-moi, c'est cette publicité pour Sainte-Anne de Beaupré qui a captivé mon attention.

Marijo attaque son sandwich et se tait. Elle connaît l'organisatrice du voyage, c'est Betty Lefebvre, la mère d'Adam, celui qui vit avec son ex au Yucatan. Par contre, Marijo aime beaucoup Marguerite qui est à la fois douce en parole et pleine d'énergie. D'ailleurs, elle l'entend s'enthousiasmer pour demain et samedi, car elle s'occupera de la boutique équestre avec sa fille. Un riche client viendra chercher ses vêtements d'équitation déjà commandés, une séance d'essayage est prévue. Léonie espère qu'il aura une compagne à qui suggérer quelques atours de circonstance.

— Un nouveau chapeau de cowboy !

— Non, des bottes cavalières, la grosse tendance pour l'automne.

Quelqu'un s'approche derrière et place ses mains sur les yeux de Marijo.

— Devine qui est là ?

— Jeannie ! Je reconnais ta voix entre toutes !

La psychologue est venue porter une affiche pour sa prochaine conférence sur la dépression postpartum. L'odeur de la quiche est irrésistible, elle va donc manger en compagnie de son amie. À la table, on lui présente Marguerite qui reconnaît immédiatement la petite croix sur la blouse de Jeannie. Cette dernière téléphone au couvent pour les avertir de son arrivée retardée.

Une longue conversation s'ensuit où chacune explique son insolite destin. Évidemment, sœur Jeannie connaît le monastère où Marguerite gagne sa croute, comme elle dit en rigolant. Pendant que les voisines-amies desservent et rapportent un pichet de tisane, Marguerite et Jeannie se sont découvert une parenté dans Lanaudière : une grand-tante commune, la tante Françoise de Saint-Sulpice.

— Et ses enfants, Huguette, Gilles et Ti-Paul ?

— Je les connais très bien !

Sans conteste, elles sont l'exemple concret de l'expression « avoir entre elles beaucoup d'atomes crochus ». Le plus étonnant ? Elles s'appelleront par leur prénom tout en se vouvoyant, un genre de respect particulier : l'une pour le statut de religieuse, l'autre pour l'âge et la sagesse. À la fin, Jeannie décrit son prochain voyage en Afrique. Elle parraine un jeune ivoirien. Marguerite aussi, mais une fille ! Qui rêve de la rencontrer en personne et de visiter ce coin d'Afrique. Lorsqu'elles ont sorti la photo de leur protégé réciproque, Léonie est sortie sur la terrasse pour calmer ses battements cardiaques et interroger le fleuve sur

la pertinence de cette nouvelle peur qui l'assaille. Au moment de se quitter, les nouvelles amies s'échangent leur numéro de téléphone. Jeannie aimerait bien avoir une compagne de voyage et promet de lui donner des nouvelles très bientôt.

Quelques jours plus tard, quand Léonie croisera Marijo sur le palier, elle lui avouera :

— Je ne veux pas que ma mère parte en Afrique !

— Pourquoi ? T'as peur de quoi au juste ?

— J'ai peur de TOUT. Qu'elle soit attaquée par un lion ou une bête enragée. Égarée dans la jungle. Malade d'une piqure de bibittes ou d'une eau pleine de bactéries. TOUTES les maladies ! La malaria, la mouche tsétsé. J'ai peur de la perdre encore, il ne faut pas qu'elle s'éloigne d'ici.

— Mais d'un autre côté...

— Je n'ose pas lui dire ça, elle qui a retrouvé sa liberté. C'était son rêve de voir la vie des sœurs missionnaires. Sans oublier sa filleule qu'elle parraine depuis longtemps. Si elle part, je vais être inquiète sans bon sang, ça va être l'enfer !



Le jeudi suivant, la fête à Michel-Yvan ?

Michel-Yvan tranche le pain belge sur le comptoir-cuisine de son appartement. La table est mise, il attend Marijo, invitée à souper puisqu'elle vient lui porter deux tresses d'ail. Le jeudi soir, elle lui a confié être libre, Renaud étant à la clinique. Les ex-collègues partagent un petit secret : ils ont été longtemps amants occasionnels.

Tout cela est du passé, se dit-il, Marijo semble bien installée avec son optométriste.

Assis au salon, ils sirotent les cocktails. Ils bavardent, mais Michel-Yvan peine à rester concentré. Depuis son arrivée, il a le souffle court, mais doit le cacher. Plus femme qu'avant, ses cheveux blonds retombent sur ses épaules, elle a enlevé ses chaussures et porte une jupe rose boutonnée à l'avant ainsi qu'une chemisette aussi boutonnée à l'avant. Ce soutien-gorge noir lui est connu et il le sait assorti à une petite culotte. Il va à la salle de bain pour asperger d'eau froide son visage et apaiser le feu de ses joues.

— Il me semble qu'il fait chaud dans ton appartement, lui dit-elle à travers la porte. As-tu encore ton ventilateur de table ?

Il sort pour lui signifier qu'il se trouve dans sa chambre. Et c'est exactement là, près du grand lit, qu'ils se frôlent dans la pénombre de la chambre où marche le ventilateur, où les stores sont clos, où l'ambiance est chargée de leurs souvenirs d'amants fougueux. Elle est figée devant lui, il embrasse délicatement son cou. D'une main, il caresse sa joue, elle ferme les yeux. Il mordille ses lèvres, tactique pour voir si elle va l'arrêter.

Mais non, elle aime encore ses caresses à lui. Et puis, il y a l'ivresse de l'imprévu du moment... Il déboutonne le chemisier, lentement. Puis la couche en travers du lit. Elle se sent rajeunir, ses seins durcissent sous les caresses de sa langue aux lèvres charnues. Il défait, un à un, les boutons de cette jupe rose à faire damner le diable. Jupe qu'il laisse sous elle. Il fait glisser le petit slip en dentelle et lui dit : « Attends encore ». Elle tremble un peu, il flatte son entrecuisses en se déshabillant rapidement.

Après, elle va jouir fort pour honorer les amants bien assortis qu'ils resteront toujours.

Lorsqu'elle se rhabillera, cette jubilation de ses sens aura laissé sur sa jupe un cercle mouillé de plusieurs centimètres. Un « rond » humide qui trahit un plaisir intense. Qui les fera rire. Qui sèchera pendant qu'ils mangeront les côtelettes de veau à la sauce bien poivrée. Michel-Yvan la prendra plusieurs fois dans ses bras, plein de tendresse, il viendra encore respirer dans son cou, il donnerait tout pour gagner son cœur.

Au retour, elle se reproche son impulsivité, un penchant difficile à réprimer. Pour atténuer son malaise, une chanson de Jacques Brel lui revient, car « il faut bien que le corps exulte ». Certes, les paroles de chanson peuvent momentanément donner bonne conscience, sans toutefois pulvériser sa pointe d'amertume. « Plus jamais !, se promet-elle. J'aime Renaud, il me rend heureuse, alors agis en conséquence, ma chère ! »

Durant la nuit, l'insomnie accompagne sa déception. Pour chasser sa culpabilité, elle décide qu'il faudra signer, dès demain matin, le chèque qui va clore ses procédures de divorce, affirmant ainsi le sérieux de son engagement avec Renaud. Ce cher compagnon dont elle perçoit le souffle rassurant ; un gars si correct, tellement prévenant et si amoureux fou qu'elle n'oserait douter de la pureté de ses sentiments.

Son sommeil est agité, car les diabolins accusateurs giguent dans sa tête et lui rappellent qu'autrefois, chez les gens mariés, les infidélités étaient appelées « des coups de canifs dans le contrat ».

Chapitre 5

Quatre vélos d'enfant et un d'adulte s'adossent à la remise du jardin chez grand-maman. En été, Mathilde et ses enfants sont levés tôt. Ils sont donc d'attaque, dès huit heures, pour pédaler le petit kilomètre les séparant de cet endroit chéri. À la tête du peloton, il y a les filles communément appelées les Mimis, leurs prénoms étant Mia et Miléna, elles ont six et douze ans. Les Jojos sont tout le portrait de leur père et s'appellent Joël et Jonathan, huit et dix ans. Pourquoi aiment-ils aller chez leurs grands-parents ? À cause du grand terrain, la cabane dans les arbres, les vieilles brouettes et plein de surprises dans le hangar. Sans oublier Toutoune qui en connaît long sur la joie de vivre.

En passant devant la maison de Junior et Sam Bergeron, Mathilde a un pincement au cœur. Ce projet insensé heurte ses valeurs profondes : vivre dans le calme et en accord avec la nature, cultiver un jardin, éviter la consommation effrénée, jouer dehors. « Non, mais, rage-t-elle, c'est un droit légitime de vivre selon ses propres choix. » Comme Pierre-Paul est conseiller municipal, il lui semblait facile d'intervenir. Pas vraiment... Le maire, laconique, lui a répondu : « Tout sera discuté au prochain conseil, dans trois jours. »

Habiter un territoire agricole, c'est vivre bien autrement qu'en banlieue ou en ville, pense-t-elle en attachant les plants de tomates aux longs piquets. Elle pince les gourmands, enlève les tiges jaunies, lance le tout dans une brouette que ses fils iront vider derrière le garage.

Jeter un œil dans la cour la rassure, les Mimis s'amusent sous le grand saule à fabriquer des bracelets. Les Jojos ? Sur leur vélo respectif dans l'entrée d'auto. Ils ont installé un morceau de carton sur un monticule de terre et s'inventent des épreuves sportives sur la pente ainsi formée. C'est précisément ce qu'elle veut pour ses enfants durant leurs vacances d'été : non pas mille activités organisées, mais du temps libre pour inventer des jeux, flâner, s'ennuyer même. Dans son journal de ce matin, une psychothérapeute affirmait « que la vie des enfants a besoin de flou » et Mathilde est d'accord.

Donc ils s'amusent. Tous savent que grand-maman dort encore ; elle viendra les saluer, son café à la main, sur le patio arrière.

Jonathan s'approche de sa mère en pointant la rivière :

— La chaloupe est pleine d'eau, on pourrait s'en occuper, la nettoyer. Comme ça, elle va être prête pour une promenade. Avec notre père comme d'habitude.

— Justement, attendez Pierre-Paul. J'aime pas trop l'idée de vous voir patauger dans la boue, au bord de l'eau. Va donc décharger la brouette derrière le garage, il y a peut-être votre petit rongeur adoré.

De quoi s'agit-il ? Depuis peu, un gentil rat musqué vient grignoter les bouts de plantes jetés. Les enfants l'ont amadoué avec des trognons de pomme. Les épis de maïs dégarnis font aussi son bonheur. Toutefois, ce matin, l'ami à la longue queue écailleuse n'est pas au rendez-vous.

Lorsque Renaud arrive, tous s'arrêtent. Toutoune sort de l'auto et court vers les enfants.

— Comment va le chouchou de sa maman ? demande Mathilde toujours prête à le taquiner.

En pointant le jardin, elle lui demande s'il veut des radis pour son lunch et des feuilles de laitue.

— Oui pour les radis. Pour la laitue, je dirais à ma picosseuse de sœur d'en placer dans le frigo de notre mère, je les récupérerai ce soir.

Ils abordent LE sujet préoccupant : le maire, lui apprend-elle, ne leur est pas systématiquement solidaire. Pierre-Paul ronge son frein en attendant la séance du conseil. Du reste, ces investisseurs peuvent-ils avoir comploté avec le maire ? C'est possible, avancent-ils.

— Pas moyen d'en savoir plus. Le collaborateur qui a écrit l'article est en vacances.

— Quand c'est zoné agricole, c'est très règlementé. La loi est claire. Ici au Québec, on n'ouvre pas un bar n'importe où !

— Un bar ! Tu me donnes la chair de poule !

Que dit Junior rencontré par Pierre-Paul ? Il semble déterminé à se débarrasser de sa terre, il refuse de l'opérer tout seul.

— J'y pense, commence Mathilde, on devrait tous se rencontrer et préparer nos questions pour le Conseil municipal. Faisons ça demain soir. Venez chez nous, on fera des hamburgers.

— Pis des frites que j'achèterai en passant au Petit Resto !

— Pis des frites, ça fera plaisir à tout le monde.

Les enfants s'écrient alors « Bonjour, grand-maman ! » Mathilde et Renaud se dirigent vers leur mère pour lui annoncer la tenue de cette réunion.



À Joliette, durant l'été, la Joujouthèque ferme pour trois semaines, ce qui occasionne un surplus de travail ; Véronique est donc venue aider. Pour l'instant, elle dresse l'inventaire des livres-jeux et constate l'absence d'une dizaine, prêtés depuis deux mois, ce qui contrevient au règlement. D'autres bénévoles lavent les jouets, une précaution pour éviter la propagation des microbes. Quelqu'un assemble un casse-tête d'enfant pour vérifier s'il manque des pièces. Véronique prépare du café, estimant venue l'heure de la pause. Marijo rejoint les deux cousines. Il est question de l'exposition de Rachel, vue comme une chance inespérée avec la possibilité de vendre, à fort prix, une partie de ses toiles.

— Et Nicolasss, quelqu'un en a entendu parler ? demande Véronique.

— D'après Rachel, Adélia ignore elle-même la date de son départ.

Véronique dit :

— Ces temps-ci, Rachel et Mathilde sont davantage préoccupées par la vente de la ferme du voisin, j'en sais quelque chose.

La dernière réunion du conseil de ville a été décevante. Aux questions des résidents du rang de l'Achigan, on répondait qu'aucune loi n'avait été enfreinte jusqu'à maintenant. On a conclu le débat ainsi : « Ici, chacun est maître de sa destinée. Mêlez-vous de vos ognons. »

— Mêlez-vous de vos ognons ! Ça manque de compassion.

— Bref, rien n'est réglé.

La pause achève. Une abonnée de la coop réclame Marijo.

— Au fait, termine Véronique, quand nous mangerons tantôt, je vais vous parler de mon nouveau cours.

— Celui sur le langage non verbal ?

— C'est bien ça-a-a ! chantonne-t-elle en allongeant la dernière syllabe.

Marijo accueille Carryline, une abonnée de la Coop bien dépitée. Inscrite depuis deux mois, elle a déjà utilisé ses six jetons offerts qui représentaient six heures de service à recevoir. Pour en obtenir d'autres, il faut donc, à son tour, rendre des services. Lors de son inscription, elle proposait des cours de guitare dont personne n'a voulu ! Impasse... Marijo cherche d'autres services à rendre. Sait-elle laver des vitres, les parquets ? Une abonnée aurait ce besoin. Si elle possède une auto, quelqu'un demande un transport pour l'hôpital tôt le matin. Déçue, la jeune femme qui rêvait d'enseigner son art se voit donc contrainte aux travaux domestiques, elle qui déteste le ménage !

— Ces petits sacrifices renfloueront votre magot de jetons et vous permettront de bénéficier des services. De quoi auriez-vous besoin ?

— J'ai vu qu'un membre répare les autos. Je voudrais faire examiner la mienne avant de l'envoyer au garage.

— Bonne idée. Et si la réparation s'avère facile, notre abonné va peut-être le faire pour vous. Car, une heure de temps de ce spécialiste équivaut à une heure de ménage de votre part.

Carryline soupire, se lève, Marijo tente d'atténuer sa déception :

— Je vais placer un rappel sur notre babillard virtuel. En recevant leur infolettre, tous nos membres verront votre formidable cours de guitare. Il suffirait d'un seul client régulier pour accumuler rapidement des jetons. Soyez rassurée, je m'occupe de rédiger ce mémo immédiatement.

Un appel téléphonique oblige Marijo à partir, car une personne à mobilité réduite désire s'inscrire. Marijo se rendra à son domicile pour remplir sa fiche. Mais avant, un petit coup d'œil à ses courriels personnels. En voici un de Guillaume : « Bien reçu le paiement. Merci. Je t'embrasse. » Elle se lève et sort rapidement. Besoin de changer d'air.

À la Joujouthèque, deux jeunes mamans transportent plusieurs articles à donner : poussette, humidificateur, une caisse de jeux, des costumes. On les remercie. Les voilà reparties aussi vite qu'arrivées.

Vickie examine le tout. Après inspection et lavage, certains articles seront offerts en prêt aux membres, d'autres seront vendus. En apercevant la boîte bleue, elle reconnaît le fameux jeu de société, déjà en trois exemplaires sur ses rayons. Un jeu, semblable au bingo, recherché par Rachel, aussitôt appelée. C'est pour jouer avec ses petits-enfants lors des jours pluvieux.

— Viens manger avec nous, Rachel. Véronique est ici. Fais ton lunch et saute dans ton *char* comme les Romains ! Tu rapporteras le jeu. J'ai aussi reçu des déguisements. Il fait beau, ça te fera une pause pour voir du paysage et peut-être t'inspirer.

— Bonne idée ! Par contre, pour l'inspiration, ça ne marche pas : aujourd'hui, je complète une scène d'hiver.

Les trois cousines sont réunies. Vickie a apporté son portable dans la salle des employés. La galerie de Lowell est située dans un quartier historique. Un parc national a été créé, apprennent-elles, sur l'histoire des industries du textile qui ont attiré les Canadiens français comme l'oncle Octave.

Chacune entame son sandwich. Véronique, la plus mince, a placé au milieu de la table un sac de chips appelées

des *chipettes* pour déculpabiliser les deux autres. Lorsque Vickie et Rachel font les yeux ronds et haussent les sourcils, Véronique détecte leur désapprobation et dit en riant :

— Oh la la, votre langage corporel vient de me renseigner, vous n'êtes pas en accord avec ma proposition.

— Ah oui ! Tes cours de synergologie, ça m'intéresse, dit Rachel qui attrape une *chipette* dans le sac, avec un clin d'œil souriant.

Véronique n'a suivi que deux cours, mais avec les vidéos montrées par l'animatrice, certaines mimiques sont universelles et faciles à observer. Selon l'experte en devenir, c'est le visage qui révèle davantage l'état émotionnel. Il y a eu aussi une présentation sur les mains jointes, ouvertes, placées hautes pour se montrer confiant, les poignées de main, les mains derrière le dos ou sur la hanche. À quoi cela va-t-il lui servir ?

— Comme hier, à l'épicerie. Quand j'ai dit à mon jeune emballer ne pas avoir de monnaie pour son pourboire. Il a vite dit : « Bonne journée » sans sourire en regardant ailleurs. Tout son corps disait : « C'est terminé avec elle, on passe à un autre appel ». D'ailleurs, quand je lui ai dit « Merci », il ne m'a pas répondu, il s'éloignait déjà.

— On sait cela, disons instinctivement. Avec ton cours, tu vas devenir rapide et experte à décoder les gens.

Alors, Marijo entre dans la pièce, leur sourit largement, mais remarque le sac de croustilles éventré. Inconsciemment, elle fronce les sourcils, ce que notent les trois femmes. Comme elle a déjà mangé, Marijo est invitée à partager un café.

Véronique poursuit :

— Avec les jeunes enfants, c'est fascinant, ils n'ont pas de filtre. Exemple, mon petit-fils que je gardais hier. Le

souper prévu, c'était du jambon avec des petits pois. Ce qui ne faisait pas son affaire, car il avait remarqué une boîte vide de croquettes de poulet dans les poubelles. C'était tellement flagrant : ses bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, la bouche à l'horizontale, Sydney refusait de s'asseoir à la table.

— Qu'as-tu fait pour dénouer l'impasse, comme disent les pys ?

— J'ai réagi comme une grand-mère qui fait cent concessions à l'heure. J'adore mon ti-pou, yé tellement touchant. Son petit visage rond, ses grands yeux bruns avec des prunelles qui sautillent, il joint ses mains sous son menton pis il sourit de tout son cœur. Yé craquant.

— On a compris Véronique. Qu'as-tu fait finalement ?

— On a commencé par le dessert, ça nous a mis de bonne humeur. Après, j'ai expliqué que la boîte vide indiquait qu'il n'y avait plus de croquettes dans la maison. Sydney a mangé le jambon et quelques petits pois. Après, Minou lui a préparé une grosse tranche de pain.

— Pas de *chipettes* avec lui ? demande Vickie, la main tendue vers le sac de plaisirs hyper salés, calorifiques et sans fibre.

— Ben non. Avec lui, je donne le bon exemple.

— Et avec nous ?

— Avec vous, je lâche mon fou !

Marijo demande pourquoi Véronique appelle son conjoint Minou.

— Ça remonte à longtemps. Moi, il m'a fallu longtemps pour être enceinte ; alors, j'avais une chatte que j'aimais beaucoup et pour rire, Rogatien a commencé à m'appeler Minette et moi, Minou. Quand Bastien est arrivé, Minette a été oublié, mais moi j'ai gardé Minou parce que l'autre prénom...

Au fond, Véronique aimait bien être une Minette surtout dans l'intimité, mais le Minou ne la voit plus comme telle. Dommage, pense-t-elle.

Le café infuse goutte à goutte dans le pichet, répandant l'odeur d'un plaisir acceptable, si on omet le sucre évidemment. À son tour, Rachel raconte une anecdote avec Miléna qui avait trois ans. Il est question d'une couronne de princesse portée toute une semaine, ne l'enlevant qu'au coucher. Toutes les mimiques de Rachel expriment son attachement pour ses petits-enfants. Elle les nomme un à un : Miléna l'ainée, Jonathan et Joël, la petite dernière, Mia. Son visage est souriant, ses mains bougent, ses yeux brillent au fil des souvenirs. Marijo n'a pas besoin de cours de synergologie, car même la voix de sa belle-mère traduit cet amour tangible envers ses petits êtres.

Vickie écrase une larme, émue par l'éloquence de ses cousines sur le sujet. Quand François est mort, elle a cru longtemps qu'il manquait un morceau à sa famille, explique-t-elle. Maintenant, elle sait que le nid était resté en place ; le noyau familial bâti n'était pas détruit. Vincent est venu s'ajouter et elle attend patiemment la venue de ses petits-enfants.

Marijo, gagnée par la tristesse de sa collègue, écrase aussi une larme, mais elle ne pourrait en dire la cause précise.

— Cui-cui-cui, notre histoire est finie ! conclut Véronique qui souhaite chasser l'ambiance morose.



Repentigny. Certains jours, Renaud se sent fatigué, il cogne des clous et sa mini-sieste du midi devient inévitable. La clinique occupe un grand rez-de-chaussée, un choix

bien réfléchi avec ses associés. Ainsi, chacun dispose d'un bureau fermé où se réfugier lors des plus longues journées de rendez-vous. Il referme son sac à lunch, appuie sa tête au dossier, ferme les yeux. Malheureusement, sa machine à penser reste branchée, car plusieurs préoccupations surgissent. « Cette histoire d'ail avec ce Michel-Yvan est louche, non ? Et pourquoi tarde-t-elle à régler son divorce avec son ex, un vrai lâche qui a brisé sa vie ? J'aimerais voir clair dans son passé et après l'enterrer pour l'oublier. »

Pourtant, son propre passé recèle quelques coins obscurs qu'il lui cache. Il prétexte sa fragilité émotive pour éviter de la bouleverser.

Il s'est souvent demandé ce qu'aurait été sa vie s'il avait suivi Jacquie en Alberta ? Durant leurs études, cette fille a joué le même rôle que Michel-Yvan, celui d'amie-amante. Pour ce couple, Jacquie et Michel-Yvan sont leurs squelettes dans le placard. Désormais, la question d'une vie albertaine est réglée, car Jac lui a téléphoné hier, ils ont lunché ensemble. Il a appris sa séparation, son retour au Québec avec son fils de dix-sept mois. Déjà engagée dans une clinique montréalaise, elle espérait revoir Renaud qui lui a évidemment avoué être en couple. Après, ils ont regardé toutes les photos de son fils, un irrésistible bambin avec sa casquette Batman.

La sieste est terminée, il se lève d'un bond, chassons ces pincements au cœur inutiles. Il n'a pas suivi Jac, il a choisi Marijo et choisir, c'est renoncer à autre chose. N'est-il pas totalement heureux avec Marijo ? Qu'il est bête ! Une journée si importante pour sa tendre moitié, car c'est ce soir qu'a lieu le gala Excellence. Marijo va recevoir un trophée. Une si belle réalisation pour celle qui s'est longtemps cherchée. D'ailleurs, il va immédiatement lui commander une gerbe de fleurs.

Ce même jour, en fin d'après-midi, Vickie traverse la rue Richard pour rejoindre le parc Lajoie. Ce refuge de verdure, avec ses grands arbres matures, est situé en face de son domicile. Tout l'or du monde ne pourrait acheter ce paysage unique, croit-elle. Les parcs, dans toutes les villes du monde, sont des lieux indispensables de relaxation, de fraîcheur en été et de rencontres. Vickie va retrouver Vincent qui habite rue Saint-Louis, ils sont attendus pour dix-huit heures au souper du gala. Ce bonheur de retrouver son amoureux en fin de journée enchante Vickie, autrefois habituée à travailler constamment avec François. L'heure de l'apéro s'avère une nouvelle expérience où chacun raconte sa journée ; quelquefois, l'un d'eux apporte une surprise à l'autre. Vincent qui est libraire la comble de nouveautés littéraires.

Portée par la joie anticipée de cette soirée de reconnaissance, ses pensées fleurissent en bouquet joyeux. Avec les organisateurs du gala, elle a préparé une surprise pour Marijo qui déploie toute son inventivité pour le fonctionnement parfait du Service d'échange local. Un nom d'organisme a été enregistré et il sera inscrit sur le trophée.

En quittant le parc, un merle lui chante un air enjoué en la fixant de son œil noir, perché sur une branche. Depuis la mort de François, ces oiseaux l'accompagnent dans les moments importants. Traverser ce deuil a représenté une cruelle épreuve, il fallait accepter la disparition définitive de son grand amour. Un soutien impalpable semble lui être apporté de là-haut. Certaines personnes sentent des anges gardiens autour d'eux ; Vickie est entourée d'oiseaux qui semblent lui siffloter : « Salut, je t'ai vue. Je t'accompagne en pensée dans tes activités. Tout va bien. Reste confiante, cette vie est fabuleuse ! »



Le mot de bienvenue du gala est prononcé par le directeur du journal local, un bonhomme aussi souriant qu'omniprésent dans Lanaudière ; une journaliste prénommée Allie et un photographe l'accompagnent. Son discours *jovialiste* se perd dans un indistinct murmure.

— Chaque année, inévitablement, il remet un des trophées, confie Vincent dans l'oreille de Vickie.

— Ce qui lui assure une photo de lui-même dans le journal.

— Il le mérite. Après tout, il s'investit dans plusieurs organismes.

À leur table, huit chaises et sept convives : trois couples et Véronique l'esseulée qui s'entretient avec Marijo et Renaud. Alex et Marie-Douce complètent la tablée. La chaise libre à côté de Véronique rappelle que « Minou travaille encore de nuit ».

Cette chaise libre permet, par contre, à plusieurs invités de s'asseoir quelques minutes pour bavarder avec eux. Plusieurs membres de la coop sont très impliqués dans Joliette. Un tel est bénévole au CHRDL, un autre préside l'Âge d'Or. D'anciens clients du dépanneur viennent saluer Vickie, heureux d'apprendre sa nouvelle occupation.

C'est Denis Lambert, l'incontournable bénévole joliettain, qui a présenté le trophée de la coop :

— Le prix « Excellence du service à la communauté » est remis au premier Service d'échange local créé à Joliette. L'investigatrice de ce SEL est Vickie Brind'Amour qui désire souligner le travail de son bras droit, j'ai nommé Madame Marijo Ducharme, la coordonnatrice de la coop, nouvellement baptisée « Les amis du SEL ». Fait à noter,

Madame Ducharme porte fort bien son nom, termine Denis d'une voix chantante. Le trophée en main, Marijo et Vickie remercient l'assemblée. Une photo immortalisera l'instant.

La chaise vide deviendra providentielle, permettant à Allie, la journaliste, de parler longuement avec la tablée des sept, un groupe de fins causeurs. Elle croit connaître la sœur de Renaud, une compagne de laboratoire au Cégep.

— Je suis déjà allée chez vous, à L'Épiphanie, pour un travail d'équipe. Je me rappelle que ta mère peignait des tableaux superbes.

— C'est toujours le cas ! l'informe Renaud, et elle va tenir une importante exposition dans une galerie aux États-Unis.

— Es-tu sérieux ?

Affectée aux actualités culturelles, la reporter aimerait rencontrer Rachel pour un article sur cette artiste-peintre inconnue de la région, mais qui rayonnera en terre américaine. Mathilde est-elle encore pro-environnement ?

— Toujours ! Elle conteste actuellement un projet de dézonage dans son secteur.

Le journal a effectivement couvert la nouvelle, reconnaît Allie. Alex lui propose spontanément de rencontrer les opposants au projet, car il est opportun, pour un journal, de faire entendre toutes les voix, non ? Marie-Douce explique que certaines municipalités ne pensent qu'au côté financier d'un projet proposé, une vision à court terme.

Alex enchaîne :

— Il faut éviter le dézonage excessif autour de la grande métropole. Le démantèlement d'une seule terre agricole, c'est une perte énorme pour l'économie à long terme. Je le répète, il faut penser à long terme.

— Pas de nourriture sans agriculture, lance Renaud.

Attentive, la journaliste hoche la tête, c'est un signe d'approbation aussitôt reconnu par Véronique. Dans son téléphone intelligent, elle inscrit leur coordonnée. Après, le directeur de l'information arrive, tout sourire, distribuant multiples poignées de main ; il vient chercher SA journaliste pour lui présenter... Les mots se perdent dans le brouhaha de la soirée qui commence à être bien arrosée.

Quelques jours plus tard, sur sa terrasse ensoleillée, Rachel répond aux questions d'Allie. Le photographe est déjà parti : après avoir ébloui la peintre de son flash, il a réalisé quelques clichés de ses toiles.

— La galerie américaine a aimé le thème des quatre saisons, explique Rachel.

Allie prétend qu'une telle exposition va tout changer.

— Votre travail d'artiste va être reconnu, Madame Brind'Amour. À partir de là, vous allez vendre des toiles. Préparez-vous !

Après l'entrevue, la journaliste s'attarde au paysage verdoyant qu'offre la cour avec le saule pleureur et l'Achigan, soulignant la chance de bénéficier d'un aussi bel environnement.

— En effet, c'est beau, relaxant et surtout calme. Mais une menace plane sur le rang de l'Achigan. Et je crois que vous savez laquelle...

Oui, mais c'est un autre journaliste qui suit le dossier, explique-t-elle. Allie s'occupe davantage des pages culturelles. « Je ne vous promets rien ». Pressée, la jeune femme ramasse ses affaires, marche vers son véhicule, accompagnée de Rachel et Toutoune.

Au même moment, une vieille auto pénètre dans la cour, un jeune soldat en sort, aussi souriant qu'extra chevelu. C'est un grand brun, d'une vingtaine d'années avec un visage bronzé qui fait ressortir ses yeux. Son

uniforme intrigue : le pantalon et la veste sont bariolés-camouflage-de-guerre. Il sourit de toutes ses dents pendant que Toutoune jappe incessamment. La journaliste murmure qu'il s'agit d'un soldat américain.

— Ma tante Rachel, I think ? demande-t-il en ouvrant les bras pour l'embrasser chaleureusement. C'est moi, Nicolas !

Impressionnée, la journaliste se laisse embrasser, confessant après coup ne pas être la fille de Rachel, puis monte dans son auto. Qui refuse de démarrer. Nicolas explique à Rachel qu'il a « fait du pouce » et sort son baluchon du tacot. Excitée par l'habit inhabituel, Toutoune veut mordiller les mollets du militaire qui se montre indisposé de cette attaque ; il sursaute à chaque assaut de la bête. La petite auto ne fonctionne toujours pas, ce qui désespère Allie, déjà en retard.

Aussitôt, Nicolas propose d'aller la reconduire au journal, probablement pour se soustraire à Toutoune-la-furieuse.

Une fois Allie et Nicolas partis dans la vieille auto, Rachel examine le baluchon à ses pieds : « S'il a fait du pouce, d'où provient son auto ? » Une autre question, plus brûlante se présente : « Qu'est-ce qu'on va faire de lui maintenant ? » En réalité, ce grand gaillard l'a surprise, car tous attendaient un jeunot, tout blondinet et totalement gêné.

Pendant le trajet, Allie joint son père qui remorquera son véhicule dans son propre garage. Quelle chance d'avoir un père garagiste !

— Alors cher G.I., que fais-tu dans Lanaudière ?

La curieuse de nature en apprendra des choses. Il n'est pas soldat. Quand on voyage sur le pouce, l'habit de militaire fait davantage arrêter les automobilistes. Son auto ?

Il l'a gagné en travaillant dans un *Liquor Store* de Burlington. Il vient donc perfectionner son français : justement, accepterait-elle de sortir quelques soirs avec lui « pour l'aider dans la conversation ? »

Une heure plus tard, de retour dans le rang, Nicolas ne reste pas en place, car il monte dans la remorqueuse du père d'Allie qui a déjà chargé l'auto de sa fille.

— *Don't worry* ma tante, je pratique mon français. Je reviendrai sur le pouce.

Deuxième partie

SOUS L'OMBRELLE MULTICOLORE

En voir de toutes les couleurs

Chapitre 6

Les vacances d'été sont essentielles pour décrocher de tout, profiter de sa cour, de sa piscine ou partir explorer ce vaste monde. Juillet reste toujours le mois préféré de Vickie.

À Joliette, Vincent raccroche juste après avoir noté les heures d'ouverture d'un centre généalogique près de Québec. Vickie veut y compléter ses recherches sur la famille Brind'Amour. Premier arrêt d'une escapade dans leur autocaravane, ils prendront ce soir un emplacement de camping à Sainte-Anne-de-Beaupré. Le lendemain, la magnifique Baie-Saint-Paul sera leur prochaine étape.

À Lavaltrie, l'organisatrice de voyage coche le nom des passagers qui montent dans l'autocar nolisé pour le voyage à Beaupré. Stationné au bistro lavaltois, l'autocar se remplit rapidement. Marguerite et Jeannie ont choisi des sièges au milieu. Parcourant la feuille de route, Marguerite s'enthousiasme à l'idée de pique-niquer au parc des chutes Montmorency. Un dépliant détaille le plan du site de la majestueuse basilique. L'heure de la messe est repérée par les deux nouvelles amies.

À L'Épiphanie, il n'est pas encore neuf heures et la quincaillerie a déjà accueilli beaucoup de clients. Certains profitent de ce temps de relâche pour amorcer des

rénovations : dans le stationnement, un camion est chargé de bois de construction. C'est Sam Bergeron, le père de Junior, avec sa nouvelle copine, qui va agrandir le patio de madame. À l'intérieur, Renaud et Marijo examinent les cannes à pêche, une activité qui pourrait compléter leur escapade à vélo sur la Côte-de-Beaupré. Ils veulent essayer la piste cyclable du secteur et croient pouvoir pêcher dans la région. Marijo a trouvé un nouveau cuissard, car avec Renaud, pas question de pédaler « pépère », il faut partir d'un point A jusqu'à B, puis revenir au point de départ. Pas question de romance d'aujourd'hui à la Fugain. Ils ne se cacheront pas dans un grand champ de blé, se laissant porter par le courant-ant-ant. Marijo ne sait plus trop ce qu'est un jour de chance sur l'autoroute des vacances...

Par contre, elle sait l'importance d'être sereine et l'arrivée de son certificat officiel de divorce, cette semaine, constitue un point marquant dans son existence. La voilà libérée de son ex, elle veut marquer le coup et a préparé une surprise pour Renaud au cours de ce voyage en amoureux.

Au détour d'une allée, le couple rencontre Pierre-Paul qui doit acheter une deuxième glacière et possiblement une canne à pêche pour Nicolas.

— Comment le trouves-tu, ce cher Nicolasss ? demande Renaud en étirant le s à la fin, tout comme Véronique.

— Tout un phénomène. Depuis trois semaines, il s'est montré énergique, dégourdi même, il a toujours plein d'idées. Avec Mathilde, il a repeint mon cabanon, une belle *job*. Il a vendu ma vieille tondeuse. Il aime le commerce, c'est évident. Sur Internet, il a déniché des filets pour les framboisiers de ta mère pour les protéger des oiseaux voraces.

Tiens !, Junior surgit derrière eux et s'immisce dans la conversation :

— Moi je l'aime bien Nic !

— Ah oui ! Et pourquoi donc ?

Junior et Nicolas étant célibataires et libres, ils se voient souvent, car l'américain habite à proximité. En fait, Nicolas amuse le fermier solitaire : hier, ils ont trouvé par Facebook un gars de Repentigny pour échanger la vieille auto de Nic contre une motocyclette d'occasion. Et ça s'est fait en une soirée ! Par contre, confie Junior, il faut attacher Tarzan qui le terrorise littéralement.

— Chacun ses peurs. D'après lui, je suis célibataire parce que j'ai peur des filles !

Renaud et Marijo s'excusent, ils doivent partir, la région de Québec les attend. Ils paient rapidement leur achat.

Pierre-Paul et son voisin poursuivent la conversation en attendant à la caisse. Junior découvre tout un monde avec le jeune américain. Les réseaux sociaux l'impressionnent particulièrement.

— Avec sa photo de militaire en vacances, toutes filles lui parlent sur Internet. Après, il les rencontre dans les bars de la région.

Rendus au stationnement, les deux amis discutent encore adossés à leur véhicule. Junior, lui, pense-t-il à une compagne pour embellir sa vie ? Il y a des sites de rencontre pour agriculteurs, l'amour serait dans le pré.

— Toi P.P., tu pourrais me trouver une fille à marier, oh gué ?

— Ben oui. Avec une femme à tes côtés, tu garderais peut-être la ferme.

— Peut-être bien, mon ami, peut-être bien.

Junior repart content. Ça chante dans sa tête pour une gentille fille, gentils coquelicots mesdames, gentils coquelicots nouveaux.



Revenu chez sa copine, le téléphone de monsieur Bergeron sonne dans sa poche de chemise. Le menuisier improvisé place son crayon sur l'oreille avant de répondre. Paryse en profite pour empiler les planches déjà sciées, car elle a bien l'intention de participer à l'agrandissement de sa terrasse.

— Alors, avez-vous pensé à notre offre ?

Sam s'éloigne pour discuter en toute discrétion. Pour les questions d'argent, il reste craintif, un héritage de ses descendants acadiens. Depuis plus de deux-cents ans, la méfiance s'est enracinée en eux, c'est un réflexe de survie. Le verbomoteur présente de nouveaux arguments.

— Si on poursuit la culture sur le reste des terres, le projet est accepté. Avec ma nouvelle offre, vous n'êtes pas perdant, Monsieur Bergeron.

Sam écoute en observant sa nouvelle amoureuse qui, avec ses yeux rieurs et ses taches de rousseur, lui donne envie d'accepter tout l'argent proposé et de le dilapider, marilondondé, avec elle en folie pure. Néanmoins, sa raison l'emporte :

— Je dois discuter avec mon fils, il aimerait garder la maison.

Habile finauderie, car Sam a plutôt l'intention de murir tout seul sa décision.

— Prenez le temps d'y penser. Mais jusqu'à maintenant, comment trouvez-vous ma proposition ? Votre fils est encore jeune, sa part d'argent va lui donner un coup de pouce pour un nouveau départ plutôt que de vivoter comme cultivateur.

L'utilisation perspicace du mot cultivateur, plutôt périmé, laisse entrevoir une vie aussi démodée que le mot

lui-même. L'acheteur est habile. Mais la prudence acadienne veille :

— Comme vous avez dit, on va y penser comme il faut. On se reparle prochainement.



La journée s'achève en douceur à Sainte-Anne-de-Beaupré. Sur ce terrain de camping minimal, en face de la basilique, Vickie et Vincent bénéficient d'un bel emplacement pour leur véhicule récréatif. Ils ont déplié leur chaise et regardent le Saint-Laurent, à marée basse pour l'instant. Tantôt, leurs recherches sur les pionniers Brind'Amour en Nouvelle-France se sont avérées fort complexes, car plusieurs arrivants portaient ce nom de famille. Peu importe, Vickie se réjouit maintenant du paysage unique de l'Île d'Orléans qui se découpe devant elle.

— Entre la côte et l'île, c'est un chenal, dit Vickie pour elle-même.

— Et les bateaux de commerce ne passent jamais ici, par manque de profondeur, ajoute Vincent. Ils contournent l'île par le côté sud. Dans un chenal joliment nommé, le chenal des Grands Voiliers.

— Tu as raison, c'est assez poétique.

Une longue marche est projetée, après le repas, jusqu'aux vestiges du quai, par la rue du sanctuaire. Ce quai accueillait autrefois les bateaux à vapeur qui amenaient les pèlerins.

— Quand j'étais jeune, commence Vincent, mon père et moi aimions pêcher sur ce quai. Mon père savait qu'à la marée montante, les dorés revenaient nager plus près de la rive. Chaque fois, on pêchait quelques poissons, c'était pour s'amuser et j'en garde un bon souvenir.

Un peu plus loin, sur cette même rue principale. La chambre d'hôtel est réservée, les vélos rangés, Renaud et Marijo veulent explorer les alentours de la basilique qui se dresse, immense et majestueuse, au centre de la localité. La marée monte, Renaud souhaite aussi taquiner le poisson au vieux quai, un souvenir de pêche en famille qui remonte à bien longtemps.

À sept heures pile, le carillon des neuf cloches de la basilique peut en témoigner, les deux couples se croisent au quai des souvenirs heureux. Après les exclamations de surprise et les embrassades chaleureuses, les hommes décident que la nouvelle canne à pêche de Renaud doit faire ses preuves. L'heure suivante, Marijo et Vickie, assises sur le plaid usé, écoutent le clapotement des vagues de la marée montante sans trop bavarder, car l'amitié véritable ne redoute pas les silences. Deux dorés mordent à l'hameçon et sont remis à l'eau.

Quand les ombres annoncent la nuit et qu'un vent frais surgit, Vincent invite les jeunes amoureux à participer à l'autre inévitable tradition : le feu de camp au camping. Lors de l'arrêt au dépanneur, les quatre scouts improvisés retrouvent – le hasard amuse parfois – Marguerite et Jeannie. Elles se joindront à ce bivouac amical autour d'un bien nommé feu de joie.

Tout est en place pour vivre la coutume du feu feu joli feu, ton ardeur nous réjouit. Les visages sont bien réchauffés et surchauffés, mais les dos sont refroidis par les vents riverains. Satisfaits, les six amis peuvent sentir la présence du grand fleuve sans le voir, juste l'écouter par le clapotis des vagues. Encerclant le légendaire feu de camp, ils s'amuse de leurs images transformées par les flammes vives. Par exemple, la longue frange brune de Renaud fait un grand ombrage à son œil droit. Marijo a enroulé un

long foulard noir à son cou ; cette couleur foncée et ses lunettes qui renvoient l'éclat du feu font ressortir sa blonde couette de cheveux. Le grand front de Vincent reluit devant cet éclairage flamboyant. Son sourire quasi permanent, Vickie le remarque, est mis en valeur, elle apprécie beaucoup son nouvel amoureux. Elle prend sa main, la serre. L'ainée du groupe, Marguerite, aime présenter son visage pour sentir la chaleur radiante : conséquemment, ses joues et son nez rougissent rapidement. Sa chevelure souple et claire se soulève sous le vent. Inspirée par ces effets particuliers, Marguerite en profite pour prendre plusieurs photos qui seront des portraits très originaux de chacun d'eux.

Les saucisses et les guimauves brûlées et brûlantes vont accompagner les bières. Vincent a distribué les verres et porte un toast :

— Buons à cet heureux hasard qui nous réunit. C'est un soir d'été qui permet de profiter du beau temps.

— À l'amitié ! approuve Vickie.

Ils tinent leur verre. La conversation s'alimente d'elle-même. Marguerite raconte ses préparatifs de voyage. Vincent commente :

— Pour un premier voyage, l'Afrique va vous dépayser assurément.

— Avec Jeannie, je suis bien entourée. Juste pour obtenir un passeport, c'est toute une affaire, sans oublier tous les vaccins à recevoir. Je n'aime pas trop les piqures, mais je ne veux courir aucun risque. D'autant plus que... ma fille attend du nouveau, je l'ai appris hier. Je vais donc être grand-mère pour une deuxième fois !

C'est une nouvelle qui sème systématiquement la joie autour d'elle, constate Marijo qui force un peu son sourire.

— Évidemment, on rêve toutes les deux d'une petite

filles, dit Marguerite en retirant du feu une guimauve qui dégouline sur sa branchette.

— Et cet heureux évènement est attendu pour quand ? demande Jeannie.

— Au début de l'année prochaine.

Le cellulaire de Renaud les interrompt ; c'est sa mère, assez déconcertée, qui veut l'informer des événements survenus aujourd'hui. Deux arpenteurs ont mesuré le terrain des Bergeron et planté des piquets.

— Ils poursuivent leur démarche pendant que nous piétons dans nos interventions pour les bloquer. Renaud, il faut y voir, sinon...

— C'est vrai, m'man, les envahisseurs vont nous envahir, rigole Renaud qui regarde les autres et ajoute qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— Il faudrait mobiliser plus de monde, ajoute Rachel sans relever le cabotinage de son fils qui redevient sérieux :

— Tu as raison, si plus de monde protestait, ça nous aiderait à sensibiliser les gens. Mais n'oublie pas que nous aurons un reportage dans le journal éventuellement.

L'appel terminé, les voilà relancés sur l'épée de Damoclès au-dessus d'eux. Vincent décapsule une bière et dit :

— Vous devriez poser des d'affiches partout dans la région : les restos, dépanneurs, épiceries. De belles affiches en couleur.

— Ma sœur Marie-Douce, avance Marijo, c'est sa spécialité. On pourrait se cotiser pour payer l'impression.

Ils approuvent l'idée. Vickie risque une remarque : ne serait-il pas pertinent de parler aux principaux responsables du projet ?

— Tant que vous ne les aurez pas rencontrés, vous ne ferez que des hypothèses sur leurs intentions. Dans Lanaudière, il existe un groupe d'investisseurs qui rachètent les

terres ; ils en sont propriétaires, mais les font cultiver par des agriculteurs.

— Vous avez raison, conclut Renaud. Dès demain, j'appelle Alex pour ces trois points, le reportage du journal, l'affiche et la possibilité de contacter les investisseurs.

Tous l'approuvent, unis dans la chaleur de l'amitié et... du feu. Et s'il téléphonait tout de suite à son beau-frère ?

Alex a justement beaucoup à lui apprendre. Primo, comme le pigiste est toujours en vacances, Allie va faire l'entrevue, bientôt, semble-t-il. Secundo, il a parlé à un agent de la MRC qui veut les aider. Comment s'appelle cet agent ?

— Gilles Dudoré, un gars de Saint-Sulpice.

Pendant que Renaud termine sa conversation téléphonique, on chuchote autour de lui. « Gilles Dudoré, c'est sûrement le fils de ma grand-tante Françoise de Saint-Sulpice », dit Jeannie à Marguerite qui rétorque :

— NOTRE grand-tante Françoise. Je me souviens, Gilles a toujours été agent de quelque chose dans les gouvernements.

— Vous avez un cousin en commun ? s'étonne Vincent.

— Ma tante Françoise a toujours été proche de ma famille. Gilles, c'est un cousin éloigné, mais un cousin pareil. On ne sait jamais, ça peut servir...

Au bout du fil, Alex aime l'idée d'en connaître plus. Est-ce que ce sont des spéculateurs assoiffés d'argent ou bien sont-ils capables d'écouter les gens de la région ? Pour le moment, le feu de joie s'éteint, inutile de souffler sur les braises, il faut aller au lit. Marijo est d'accord, préférant se coucher assez tôt, car il y a la surprise pour Renaud...



Au matin, Renaud profite des puissants rayons du soleil qui filtrent à travers la fenêtre de leur chambre d'hôtel. Sa carte de la piste cyclable est étalée sur le lit. Marijo s'est réfugiée dans la salle de bain pour discuter, à voix basse, avec quelqu'un... La conversation se termine ainsi :

— Vers dix heures, à la salle à manger. À tantôt !

Elle le retrouve, étudiant le parcours suggéré par l'office du tourisme. Une bougie allumée à la main, elle le déstabilise complètement en chantant doucement : « Bonne fête à nous deux. C'est notre fête aujourd'hui. »

Une carte de souhaits lui est offerte.

À toi Renaud,

Mon amour pour toi grandit sans cesse à te côtoyer. J'apprécie tes qualités, comme ton extrême gentillesse envers moi et les autres, tu es serviable et prévenant. Tu as les deux pieds sur terre, ce qui m'aide, moi, car je ressens maintenant une grande stabilité dans ma vie. Depuis un an, tu sais me rendre heureuse. Je t'aime, de ta Marijo.

Ému par ce message, il souffle la bougie et l'embrasse, elle reste blottie dans ses bras. Elle évoque leur première rencontre où l'optométriste l'avait dépanné pour ses lentilles brisées ; sa gentillesse l'avait conquise, il l'avait reconduite à son travail pour lui éviter un deuxième taxi. La bouleversante carte à la main, il commence à la caresser pour faire suite à cette déclaration enflammée. Ils s'aiment avec passion, scellant ainsi ce nouveau pacte entre eux. Avec un petit « rond mouillé » sur les draps ? Peut-être bien !

Lorsqu'ils arrivent à la salle à manger de l'hôtel, une faim de loup les tenaille. Une surprise supplémentaire attend Renaud : ses trois grands amis, ex-étudiants en optométrie, sont là. Il place la main sur son cœur, content de revoir ces compagnons d'études.

— Ça fait tellement longtemps. Merci, Marijo.

Les trois gars présentent leur famille. Deux d'entre eux ont déjà un enfant, c'est pourquoi deux chaises hautes sont maintenant mobilisées. Renaud étreint bien fort Marcus, son plus grand ami, il a été son compagnon de stage, une longue nuit de confidences les unit à jamais...

Ce sera un déjeuner où fusent les rires. S'étant côtoyé pendant cinq ans, il leur reste des liens indestructibles, ceux de jeunes hommes ayant partagé le même parcours du combattant. Sans surprise, Renaud s'intéressera à chacun des enfants, s'informant de leur trait de caractère, leur santé ou leur progression physique. Ce jour-là, Marijo repoussera davantage ses fragilités, devenant celle qui sait créer de la joie autour d'elle.



Non loin de là, dans une auberge achalandée de pèlerins, Jeannie et Marguerite apprécient le silence de la bibliothèque. La psychologue prépare son atelier. Comment aider les parents endeuillés ? Elle doit créer des outils pour les faire parler et réfléchir. C'est cela que la psychologue doit transmettre aux deux intervenantes de la mission africaine. Il faudra accompagner les parents dans leur peine qui va diminuer lentement, chaque parent ira à son propre rythme et ce sera difficile.

Pour cette religieuse moderne, aider les autres et appréhender leurs diverses difficultés, c'est se dépasser

chaque fois. Sans conteste, c'est de là, très profondément en elle, que germe et croît sa joie de vivre.

À la table d'à côté, Marguerite écrit à sa filleule africaine, une jeune étudiante dans la vingtaine, pour la prévenir de sa venue en Côte d'Ivoire. Si possible, ajoute-t-elle, les prochaines communications se feront par courriel. Avec l'ordinateur de Léonie, son adresse courriel a été créée ; elle a même suivi, sur Internet, le tracé des rues d'Abidjan. Le lagon qui borde la ville possède un charme certain pour cette recluse des trente dernières années.



Vickie et Vincent marchent vers le bureau touristique de Charlevoix. Durant toute la matinée, leur véhicule récréatif a monté et descendu d'impressionnantes côtes. Vickie garde cette vieille peur que les freins lâchent, une anxiété sournoise qui doit remonter à l'enfance. Après s'être informés, ils vont profiter de la vue panoramique du balcon qui ceinture la bâtisse. Toute la baie Saint-Paul apparaît au loin dans une splendeur réjouissante.

Il y a un grand banc. Pendant qu'il va l'attendre là, elle passe à la salle de bain pour confirmer ses doutes : croyant ses menstruations terminées à jamais, voilà qu'ils réapparaissent après quelques mois d'absence. Bravo pour les retrouvailles en amoureux ! La voilà bien déçue.

À son retour, Vincent, qui a un peu caché son exaspération cette avant-midi, va oser lui dire ce qu'il a retenu en conduisant :

— Vickie, je trouve que c'est vraiment énervant de t'entendre réagir de même quand le VR monte ou descend des côtes. Qu'est-ce que tu pensais ? C'est ça Charlevoix, c'est un pays montagneux !

Elle regarde au loin avant de répondre. Une bouffée de chaleur (elles sont toujours inopportunes) monte à son visage. Que c'est désagréable, tous ces symptômes de la préménopause ! Elle enlève sa veste pour se rafraîchir, c'est bien inutile. Elle soupire, il faut bien lui répondre :

— Ah oui, je t'énervé quand tu conduis ? Ça me fait plaisir de le savoir !

— Franchement, ça m'a beaucoup dérangé. Je t'en parle parce qu'on a encore beaucoup de voyages à faire ensemble. Je n'aime pas ça du tout.

Ce sont des reproches ? Personne n'aime les réprimandes. Vickie n'a aucun d'argument pour lui répondre. Sinon ceci : lorsqu'elle a peur, il est bien difficile de réprimer ses cris, mais elle ne dit rien.

La coupable involontaire l'ignore encore, mais il est possible qu'elle soit plus émotive en raison de ses fluctuations hormonales. Vincent, qui est plus jeune qu'elle, ne connaît rien aux changements féminins de la cinquantaine. Néanmoins, il a noté qu'elle est plus susceptible depuis l'hiver dernier, mais il ne fait pas le lien.

Au loin, un grand rapace vole au-dessus de la baie. Intrigué, Vincent sort ses jumelles. Il ne sait pas si Vickie boude, mais lui n'a rien d'autre à ajouter. Ce sera une discussion sans conclusion.

Ils iront ensuite au célèbre Pub du centre-ville, car Vincent souhaite essayer une de leur bière en fut. Pour s'y rendre, en quittant le bureau touristique, il y aura une longue côte bien pentue, l'avertit-il.

Les yeux fermés, mais le cœur battant, Vickie a manqué le panorama du haut de la côte. Tant pis.

La brasserie artisanale est mal climatisée, Vickie a vraiment chaud, mais se tait. À côté d'eux, un couple mange, l'homme ne cesse de tout critiquer à voix haute. Vickie

soupire faiblement. Comment va-t-elle lui apprendre que les rapprochements intimes sont à oublier ce soir et les autres aussi ? Elle est distraite. Voilà ce qui la préoccupe pendant que son chéri, fin gourmet, commente son assiette de côtes levées. Vincent s'arrête :

— À quoi penses-tu au lieu de m'écouter ?

— J'aime pas les chialeux, murmure-t-elle du tac au tac, en tournant ses yeux vers le détestable client.

À bon entendeur, salut ! Cette nouvelle promptitude de sa compagne le déstabilise, Vincent replonge dans son assiette sans commenter.

Le ronchonneur indomptable tape encore sur les nerfs de Vickie qui songe : « Si j'étais sa conjointe, je lui dirais d'arrêter. Très sèchement, pour le surprendre. Mais peut-être que ça déclencherait une chicane ». Ce qui la ramène à son passé, elle dit :

— Est-ce que je t'ai déjà raconté mes cours de « *Mariage encounter* » ? En français, renouement conjugal. François et moi, avec madame Jolicoeur et son mari, on avait suivi toute une session à la salle paroissiale. Il y avait eu un cours pour apprendre à se disputer sans grimper dans les rideaux.

À son tour, Vincent est distrait : il s'est aperçu qu'il a oublié les jumelles au bureau touristique. Que faire ?

— Téléphone-leur et demande qu'ils les mettent de côté. Tu passeras les prendre demain matin.

Vincent va sur la terrasse extérieure pour téléphoner. À son retour, son air débobiné veut dire que les jumelles n'étaient plus sur le balcon. Il se sent coupable de cet oubli, car c'était un cadeau de Vickie. Elle aurait le gout de lui dire : « Tu vois, personne n'est parfait. » Dans ce souper où chacun passe du coq à l'âne, Vincent lui demande alors que voulait dire Marijo en parlant d'une surprise, l'autre soir.

— C'était pour Renaud. J'aurais aimé voir sa tête ce matin. Marijo a contacté ses amis d'études pour un brunch. C'était aussi pour souligner leur premier anniversaire de couple, il va recevoir une carte remplie de mots d'amour. C'est tellement romantique.

La mimique de Vickie est fort expressive.

— Et nous, Vickie, est-ce que c'est romantique notre histoire ?

— Pour notre âge, c'est pas pire.

— Tu parles d'une réponse ! rétorque-t-il.

Que penser de ce « pas pire » ? Il se sent recalé encore une fois. Son visage inquiet l'interpelle :

— Ben oui, Vincent, sois rassuré, nous sommes romantiques. Quand c'est le temps ! Surtout toi avec tes belles cartes comme des déclarations d'amour.

Le climatiseur du Pub s'est arrêté brusquement. Aussitôt, Vickie doit s'éventer avec sa serviette de papier, mais ce n'est pas le temps de se plaindre puisqu'elle déteste les chialeux.

Après une dernière chope houblonnée, Vincent se sent amoureux et propose d'aller « se coucher » en esquissant un clin d'œil. Il fait chaud, ses joues sont rouges, elle pense à ses règles revenues.

Aujourd'hui, ils ne sont vraisemblablement pas sur la même longueur d'onde.

Chapitre 7

L'animateur radio est catégorique, une chaleur accablante affectera le sud de la province aujourd'hui. Rachel a rendez-vous avec Jeannie ce matin et vu la météo, sa marche d'entraînement est déjà à l'horaire. Nicolas termine sa quatrième *rôtie*. Omer-Jules est partie à cinq heures, car en été, plusieurs golfeurs aiment jouer dès six heures. Le jeune américain devait le rejoindre, mais le *marshal* lui a téléphoné pour annuler, prétextant un imprévu. En vérité, Omer-Jules hésite, car ce marginal-échevelé-extraverti parcourant son club de golf pourrait déplaire à son supérieur immédiat.

En ramassant ses affaires, Nicolas demande :

— Que veut dire quelqu'un qui est dur de compréhension ?

Rachel rit spontanément, car ce jeune homme l'amuse à tout coup. Après ses explications sur la lenteur d'esprit, elle s'informe :

— Que vas-tu faire aujourd'hui ?

— Je vais au parc du barrage, tout près d'ici. Pour voir partir le groupe de canots qui vont *canoter* sur la rivière et qui passent devant votre maison. *What's*, je veux dire quel est le nom du *next* village ?

— Saint-Roch-de-l'Achigan. La rivière passe par là, mais le circuit canotable ne s'y rend pas.

Si possible, elle lui demande d'installer Skype sur son ordinateur. Ce serait pour communiquer avec Adélia. Il lui promet d'y voir *soon*.

Renaud est venu déposer Toutoune, il lui annonce l'entrevue avec la journaliste aujourd'hui même. Mathilde et Alex y seront. Sa mère viendra-t-elle rencontrer Allie ?

— J'ai un rendez-vous à Lavaltrie, téléphone-moi, je verrai si c'est possible. Mais toi, à la clinique ?

— J'ai fait déplacer quelques patients pour alléger mon horaire.

Il la salue rapidement, pressé de repartir.

Dès que Rachel lace ses espadrilles, Toutoune s'excite et jappe. Nicolas craint de la voir sauter sur ses genoux, comme hier. Il déteste ses dents pointues aperçues dans sa gueule. Ses jappements l'effraient, y voyant de l'agressivité.

Avant d'entreprendre sa marche, Rachel passe au potager. La porte claque, Nicolas vient la rejoindre. Dans l'entrée asphaltée, il croise un couple de tourterelles :

— Comment s'appellent, en français, ces oiseaux *so cute* ?

Les tourterelles sont très fidèles l'une à l'autre, explique Rachel, ils sont le symbole des jeunes amoureux :

— On dit, comment vont les tourtereaux ?

Le jeune homme répète les mots, puis démarre sa moto en direction du village ; le vrombissement se poursuit jusqu'à l'autre côté de la rive. Elle s'attarde au potager, inspecte ses concombres, espérant voir passer le groupe de canoteurs, d'habitude vers neuf heures dix. Sur ses plants de tomates poussent de nombreux gourmands qu'il faut enlever ; elle se sourit en disant « échetonner ses tomates ». Le mot échetonner pourrait surprendre Nicolas, mais c'est elle qui est surprise...

— Allo, ma tante Rachel !

Ça vient de la rivière où Toutoune dirige ses jappements. C'est son impayable Nicolas qui l'interpelle, assis en avant d'un long canot, et payayant avec un sourire *fendu jusqu'aux oreilles* :

— C'est des visiteurs du New Jersey ! On m'a demandé pour faire le guide bilingue, lui crie-t-il en la montrant aux visiteurs. *It is my home. This is my aunt Rachel.*

Le groupe, très enthousiaste, salue cette digne riveraine et son chien. Ils sourient tous, confiants en cette promenade originale sur une rivière sinueuse et enchantresse et qu'on s'efforce de préserver comme leur explique l'animateur en chef.

Rachel sait que son neveu va revenir au comble du bonheur ; souvent, il réussit à négocier un petit salaire et sa fierté augmente alors, car il adore l'argent, c'est flagrant. Hier, il a vendu du maïs en épi dans le kiosque des Boisvert, non loin d'ici. Madame Boisvert a téléphoné, se montrant satisfaite de cet *american boy*, le qualifiant d'excellent faiseur de *bargain*.



À Lavaltrie, Alex et Marie-Douce sont satisfaits du travail accompli ce matin. L'affiche des protestataires détaille leurs principaux arguments sans oublier, en encadré, l'invitation à signer la pétition en ligne. Lui s'est entretenu avec le fonctionnaire Dudoré à qui il a transmis les salutations de ses petites cousines, Jeannie et Marguerite. Pour le paysagiste, tout ce qui concerne la ruralité l'interpelle, car ses parents sont agriculteurs. Motivé comme jamais, Alex téléphone à son cousin Junior.

L'agriculteur répond aussitôt. Pour terminer avant les grandes chaleurs du midi, il travaille au champ depuis les

premières lueurs du jour. Dans la cabine de son tracteur, il continue de conduire tout en conversant avec Alex qui trouve le fond sonore vraiment désagréable. Le Lavaltois s'informe de l'avancée des pourparlers avec les acheteurs. Junior n'est pas clair, il parle de terre, la terre, les terres, ça crachotent des mots confus, Alex n'y comprend rien, il y va alors d'une question claire :

— Finalement, allez-vous vendre, oui ou non ?

Ça coupe, ça revient. Alex lui demande alors d'arrêter son tracteur pour quelques minutes ; son cousin obtempère.

— Pis, en fin de compte, vendez-vous, oui ou non ?

— Je te l'ai dit, c'est mon père qui négocie. Tout lui appartient, ici. Ils parlent souvent au téléphone avec eux. Moi, je ne sais rien.

— Si tu ne t'informes pas, Junior, tu pourrais être le dindon de la farce.

— Le dindon de la FACE ! T'es pas mal impoli le cousin !

— Réveille-toi, on dirait que tu ne penses pas plus loin que le bout de ton gros nez. Sais-tu au moins le nom de ces investisseurs ?

— Non, mais je fais confiance à mon père. Il ne me laissera pas dans la rue, quant même !

— Peut-être bien, mais demande-lui donc des précisions. C'est quant même ton avenir qui se joue, tête de mule !

— Tête de pioche toi-même. J'ai mes idées pour mon avenir, mais je ne veux pas en parler à tout un chacun.

— À tout un chacun, tant que tu voudras. Je te le répète, vois à ton affaire.

— Laisse-moi donc tranquille, lâche Junior en coupant le téléphone.

Il redémarre le tracteur d'un geste volontaire : « T'apprendras qu'il ne faut pas trop me brusquer, mon cher cousin maturlutin. »

Alex fige, le téléphone à la main. Un appel inutile : le voilà Gros-Jean comme devant, telle est l'expression populaire. Déterminé, il marche de long en large, ferme les yeux pour réfléchir. Et s'il parlait à quelqu'un d'un ministère ? Il ouvre les yeux et s'adresse à sa propre image dans le miroir du vestibule :

— Chère tête de pioche, tu dois absolument savoir à qui t'as affaire !

Quand le calme revient en lui, une judicieuse idée émerge : le weekend prochain, il va se rendre sur place, à l'autre marché aux puces. Marie-Douce aimera s'y promener ; lui se renseignera discrètement.

Dans la même rue, maison d'en face, Véronique est assise par terre et s'amuse avec son petit-fils Sydney. Le gamin berce sa peluche de mouton.

— Grand-maman, chante-moi dix moutons.

Telle une Louise Dussault, Véronique s'exécute en plaçant ses mains devant elle, montrant d'abord dix doigts, puis neuf, huit jusqu'à un son petit doigt : « Dix moutons, 9 moineaux, 8 marmottes, 7 lapins, etc. ». Sydney adore cette comptine et Véronique adore chanter pour lui. C'est évidemment pour lui faire plaisir, mais elle croit aller plus loin : chanter avec mimiques et émotions, c'est parler le langage du cœur, c'est partager le patrimoine culturel des chansons d'ici.

Sur la table basse, le garçonnet place ensuite ses figurines d'animaux. D'un côté, ceux de la ferme ; de l'autre, ceux de la jungle.

Véronique s'attendrit sur son ti-pou qui organise méthodiquement la ménagerie. Sydney a les cheveux bruns,

un visage rond, des yeux foncés qui s'agrandissent sous l'émotion. Véronique s'amuse beaucoup de l'entendre nommer chacune des espèces.

— Ici la poule, la grosse vache, le cochon, la moufette.

— La moufette, tu la places avec ceux de la ferme ?

Il fait oui de la tête.

— Ça va être une grande bataille, grand-maman. Il faut que tous les animaux soient là. Maintenant, les méchants de l'autre côté.

— Ceux de la jungle sont les méchants ? Pourquoi ?

— Ils sont bien plus féroces ! Regarde leurs gueules avec de grandes dents.

Sa petite main potelée cherche dans la boîte, il continue de les aligner :

— Le rhinocéros toujours fâché, l'éléphant géant, le lion.

— Le lion rugissant, ajoute Véronique.

— Oui, le lion rugissant. Après, la girafe, l'orignal.

— L'orignal, avec ceux de la jungle ?

— Ben oui, avec son panache, yé trop gros pour vivre dans une étable.

— C'est vrai, excuse-moi, que je suis bête !

— Mais non, grand-maman, tu n'es pas une bête, tu es un humain.

Sydney soliloque, il est dans son monde imaginaire. La mamie attendrie le laisse entamer la bagarre pendant qu'elle feuillète un magazine. Une entrevue touche Véronique : selon un célèbre pédiatre, certains enfants du primaire réussissent mal à l'école parce qu'ils sont peu encadrés par leurs parents. Manquant de temps, ces derniers s'en remettent aux professeurs, surchargés eux aussi, pour superviser le travail de leur progéniture.

« C'est tellement important les enfants. Moi, j'étais totalement désespérée quand les tests ont révélé la possible

stérilité de Minou... Heureusement, ma sœur a été très compréhensive, elle a tout organisé pour que je tombe enceinte. Du premier coup, quelle chance ! Tout ça reste notre secret bien gardé. Je n'oublierai jamais la première fois où j'ai vu la binette de mon petit Bastien, c'était comme un coup de foudre de mère ! J'en serai éternellement reconnaissante à Rachel et O.J. évidemment... »

En effet, cet enfant tant espéré a rempli de joie sa maison. Il a bousculé son horaire et plusieurs bibelots, il a grandi vite, a eu beaucoup d'amis, puis une blonde avec qui bâtir une nouvelle vie. Depuis, Véronique ressent une réelle solitude dans la grande maison. Son conjoint dort toute la journée dans leur chambre avec des stores baissés et collés aux cadrages par du ruban-cache pour bloquer la lumière du jour. « Il faudrait réunir la famille prochaine - ment pour un après-midi autour de la piscine, ici même. » Elle se promet d'en parler à son fils.

L'hebdo local traîne sur un fauteuil, son feuilletage l'amène à la page des nouvelles culturelles où un article l'attend.



Sur la rue Notre-Dame lavaltoise, les clients arrivent tôt pour luncher en semaine, le café *El Zocalo* peut en témoigner. Rachel, incommodée par la chaleur, a préféré manger ici, après son rendez-vous. Dans le journal, elle trouve SON article d'une demi-page : « Rachel Brind'Amour, une peintre lanaudoise aux États-Unis ». La photographie de son visage atteint des proportions démesurées, cela lui déplait, celle de la peinture est trop petite. Par contre, les trois paragraphes sont élogieux. Allie parle d'un grand talent, d'une maîtrise incroyable des nuanciers propres aux

saisons. L'URL de son site web est là, invitant les lecteurs à le visiter.

Non, mais, quelle publicité ! Admettons que je vende une de mes grandes toiles, celle à 600 \$, ou même deux, alors je vais commencer à contribuer à nos finances, Omer-Jules va être content. Ce serait bon pour mon égo : je ne serai plus totalement à sa charge !

La serveuse la salue, c'est Solange qui ouvre son carnet de commandes.

— Aujourd'hui, nous vous proposons les burritos, dit-elle machinalement avant de reconnaître l'artiste-peintre du journal.

— Félicitations pour votre exposition aux États-Unis ! Vous devez être bien talentueuse.

— Je vous remercie du compliment.

— Je connais bien votre fils Renaud qui vient manger ici avec Marijo.

— Vous en savez des choses sur moi !

— C'est votre fils qui a de la jasette. Il parle souvent de sa famille de L'Épiphanie et je vous assure qu'il aime beaucoup sa maman.

Rachel est touchée de l'entendre dire par une pure étrangère.

Trêve de bavardages, Solange repart après avoir inscrit sa commande, car d'autres clients ont envahi les tables.

Son cellulaire carillonne, c'est Véronique.

— Tu es à Lavaltrie, toi aussi ! s'exclame Véronique.

Ni un ni deux, Sydney ne va pas boudier devant son lunch ce midi. Les frites du café-bistro vont le régaler incontestablement.

Aussitôt arrivée, Véronique la félicite pour l'article du tabloïde local.

— Tu imagines ? Tout le monde lit ce journal distribué à toutes les portes. Tu sors de l'ombre Rachel !

— Tu as peut-être raison. Je viens tout juste de recevoir un appel d'une collectionneuse de tableaux montrant le patrimoine. Tu te rappelles la toile de la croix de chemin avec des marguerites à ses pieds ? Elle l'a vue sur mon site et a l'air intéressée.

Motivées par cette nouvelle réjouissante, leur appétit est au rendez-vous. Sydney a charmé ces grands-mamans aux cœurs tendres en commandant « des frites au ketchup, s'il vous plait. »

— Au fait, est-ce que la galerie américaine t'a fixé une date pour ton exposition ?

— Non, mais j'aimerais les mois d'octobre ou novembre plutôt qu'en hiver. À cause des tempêtes de neige en Nouvelle-Angleterre.

— Oui, parce que personne ne souhaite conduire dans la poudrerie, qui est un mot bien québécois en passant.

Quand Sydney s'intéresse au coin pour enfants, elles se préparent un thé offert par la maison. Une fois la préparation infusée, leurs sachets de sucre secoués en chœur, voici l'heure des épanchements salutaires.

— Tu es allée au CLSC, je crois. Comment ça s'est passé ?

Cette fois-ci, la psychologue a abordé le sujet de la cinquantaine et ses questionnements.

Véronique jette un œil à Sydney, tout va. Rachel explique :

— Sœur Jeannie a raison, je ne sais plus ce que je veux. Des fois, j'aimerais tout arrêter, manger sans calculer, aimer mes rondeurs, juste vivre et avoir du plaisir. D'autres fois, je voudrais peindre plus, gagner de l'argent et montrer à O.J. que je suis une femme d'action.

— Écoute, moi je crois que...

La réflexion de Véronique restera en suspens, car la porte du bistro s'est ouverte sur Renaud et Mathilde,

étonnés de découvrir leur mère déjà sur place. Mathilde l'embrasse la première.

— Hé mommy ! Tu savais que la journaliste nous rencontrerait ici, dit-elle, heureuse d'avoir du renfort pour bien déployer leurs arguments.

— Ben non. J'attendais le téléphone de Renaud.

Cet oubli est vite pardonné, ils s'installent tous à la même table. Véronique doit les quitter, car elle a promis d'amener Sydney au parc.

Alex et Allie arrivent en même temps. Solange autorise Alex à installer l'affiche préparée auparavant. Tous en aiment le graphisme et surtout la phrase au centre : « Sauvons l'agriculture locale ».

Rachel remercie Allie pour son article ; les photographies du groupe sont prises ; maintenant, les quatre interviewés sont d'attaque. Allie n'a pas joint le pigiste qui a rédigé le premier article, elle avoue moins connaître le sujet. Mais eux, oui. Et ça déboule ! D'abord, avec la pétition en marche, ils vont bientôt connaître l'ampleur de l'opposition au projet. La journaliste savait-elle que le zonage agricole est géré par des lois ? Qu'il est interdit d'exploiter un commerce sur un terrain agricole ? Heureusement, l'enregistreuse est là, car ils sont intarissables. « La vie de famille c'est sacrée. On éduque nos *kids* dans une communauté selon nos valeurs ; moi, j'ai choisi la campagne pour la tranquillité des lieux » dit Mathilde. D'autre part, poursuit Renaud, si c'est un achat par des investisseurs agricoles, c'est désolant. Ces firmes rachètent les terres, les fermiers travaillent pour eux, n'étant plus propriétaires, mais devenant des travailleurs agricoles.

— C'est du métayage comme au Moyen-âge, dit Alex, et je ne crois pas que cela soit du progrès. Parfois, les terres achetées sont laissées à l'abandon, pendant si longtemps qu'il est facile de les dézoner.

Pour terminer, une révélation : une marche des opposants est prévue. Rendez-vous au rang de l'Achigan avec vos photo reporters.

— On veut faire la une ! lance Mathilde en toisant Allie, abasourdie.

Pendant ce temps, Junior recevra une visite inattendue. Un camion usagé entre dans sa cour, Nicolas le conduit.

— Tu as changé ta moto ! s'exclame Junior.

— Yes. Un pickup de *farmer* comme toi !

Nicolas, qui demande d'être appelé Nic, offre spontanément son aide. Une vingtaine de grosses balles de foin, enveloppées de plastique blanc, attendent à côté d'un grand charriot. Debout sur cette plateforme, le grand gaillard roule facilement les balles que Junior soulève avec son chargeur. Après, le dynamique copain reste assis en haut de la charge, la remorque est fixée au tracteur. Junior se rend chez son troisième voisin qui lui a acheté sa récolte.

La besogne terminée sous ce soleil de plomb, ils partagent une bière dans la balançoire des confidences. Petit inconvénient, le gros Labrador a repris ses jappements intempestifs, indisposant Nic. Le natif de Lowell décapsule sa bière et questionne :

— Ton *father* te laisse toutes les corvées ? Pourquoi ?

— Il organise sa nouvelle vie dans une autre maison au village. Avec sa nouvelle flamme.

— Sa flamme ?

— Sa nouvelle amoureuse, si tu veux.

Le sujet de la vente d'une partie du terrain est abordé ; Nic s'informe du montant offert par les acheteurs, c'est le bout intéressant du récit, car voilà le but de toute son existence, devenir riche. Junior l'ignore. Tel qu'il l'a appris de Pierre-Paul, ce seraient les proprios d'un marché aux

puces, mais rien n'est sûr. Devant l'insouciance de Junior, Nicolas se hérissé, puis propose un plan : le weekend prochain, il va se rendre à ce marché et louer une table pour vendre... on verra bien quoi ! Visage amusé, il déclare qu'il jouera à l'espion.

Junior approuve l'idée tout en appréciant secrètement l'audace du jeune homme. Toutefois, un tout autre sujet le préoccupe. Il immobilise la balançoire :

— Es-tu retourné sur le site où il y a plein de filles ?

— Tous les jours, mon ami. Tous les jours, il faut dire un petit coucou à tous pour montrer qu'on est là.

Toujours sur ton téléphone ? demande le néophyte de l'informatique. Nic sort son téléphone intelligent pour lui expliquer son fonctionnement. En cinq minutes, il persuade Junior que tous les jeunes hommes de sa génération possèdent cet appareil de communication. Accédant à Internet, il trouve un site de vente où, coïncidence (? !), une promotion « deux pour un » est en cours. Nic donne une bonne poussée pour repartir l'oscillation de la balançoire.

— Si tu achètes ça, tu pourrais écrire beaucoup de textos. À tout moment de la journée. *Good deal for you, man*. Fais-toi plaisir, mon ami, tu travailles fort sur cette ferme. *Listen*. Tu m'offres le deuxième appareil gratuit et moi, je m'occupe de *barguiner* les forfaits. *Look at this button* ! Je clique et on passe la commande.

— Aïe, c'est mon premier achat en ligne !

En ligne ? Comme le poisson au bout de la canne à pêche ? Pas le temps de réfléchir ni de s'informer du prix, car Nic l'inscrit d'abord à un réseau de rencontres. Nic se réjouit aussi, car son appareil actuel est quasi désuet et sa pile ne tient plus sa charge. Abasourdi, Junior assiste à l'ouverture de sa page personnelle ; ça va vite, ron-ron

petit patapon. « Tu dois visiter ton réseau tous les jours. Comme ça, les filles vont te remarquer. »

Lorsque le père Bergeron est de retour, Nic décide de partir. Ils se promettent un appel téléphonique pour reparler du « plan 007 ».

— Au fait, quand va-t-on recevoir notre bébelle ?

— Bébelle ?

— Notre iPhone, je veux dire. Quand ?

— Demain probablement, répond l'autre en enchaînant d'une voix basse : imagine comme ça va être pratique quand je serai là-bas... au marché...

— Ouais, chuchote Junior.

Le soir même, Nicolas lui apprendra le cout du forfait mensuel. « Un peu cher, mais indispensable pour contacter les filles, tape la galette les garçons, les filles avec », chantonne-t-il.

De retour chez Rachel et O.J., notre incurable marchandeur retrouve sa tante dans un émoi incroyable. Son visage rougi et sa voix surexcitée la trahissent : elle s'entretient avec Vickie. Rachel a vendu une grande toile. La collectionneuse est venue voir la toile de la croix de chemin. L'amateur d'art l'a beaucoup complimentée, ce qui enthousiasme Rachel malgré qu'elle doive repeindre une toile semblable pour l'exposition. Il y a aussi le courriel d'un homme intéressé à un autre tableau, une scène d'automne. Il faudra aussi le remplacer.

Pour rire, Vickie lui dit :

— Ah la célébrité, c'est de l'ouvrage. Fini la petite vie tranquille !

— Et ce n'est pas tout ! J'ai reçu un appel de la galerie Exit, en anglais, évidemment. Il parlait d'assurances, je crois. Je vais le rappeler ce soir, avec Nicolas à mes côtés. Conclusion, tout ça est très excitant !

— Excuse mon indiscrétion, as-tu vendu ta toile à un prix intéressant ?

— Six-cents dollars. Je ne pouvais refuser pareille offre. J'ai le chèque devant moi, j'ai tellement hâte de le montrer à Omer-Jules. Enfin, ma peinture est plus qu'un loisir de madame à la maison !

Cette journée riche d'intensité n'était pas terminée pour Rachel. Que lui voulait le galeriste ? Après le deuxième appel, Nicolas lui explique : il exige le défraiement de la moitié des frais associés à l'assurance-responsabilité et aux transports des toiles par une firme spécialisée. Le montant s'approche du chèque de sa dernière vente, la peintre encore amateur serre les dents, voyant son argent ainsi envolé.

Quant à Omer-Jules, impossible de le réjouir de cette vente, il a préféré jouer les rabat-joies, formulant une série de recommandations et questions. A-t-elle vérifié si le chèque de la collectionneuse est bon ? Comme la toile est déjà partie, a-t-elle au moins noté son adresse ? Pour l'exposition à Lowell, est-il normal d'exiger de tels frais pour expédier des toiles aux États ? Avant d'envoyer un chèque, ne faudrait-il pas avoir un contrat signé ou au moins une date fixée ? Et cette galerie, est-elle fiable, existe-t-elle depuis longtemps ? Il faut savoir jouer les artistes et simultanément avoir le sens des affaires, conclut-il.

— Et n'envoie aucun chèque avant d'avoir une entente écrite, t'as compris Rachel ?

Voyant le visage déçu de sa tante, Nicolas tente une remarque :

— Vous êtes *very suspicious*.

O.J. l'admet, mais il n'y peut rien, car il a été éduqué ainsi. Sans égard pour l'humeur chagrinée de Rachel, il veut aller direct au lit, prétextant la fatigue. Contrarié, il n'entend rien à ce nouveau besoin de reconnaissance ;

Rachel l'ébranle avec cette volonté d'exporter son talent. En repassant devant sa femme, il lance une question qui va tournoyer longtemps dans la salle de séjour :

— Tout va bien dans notre vie. D'où t'arrive ce besoin de faire du changement ?

Nicolas s'empresse d'installer Skype sur l'ordinateur de Rachel, pour lui faire plaisir et contrebalancer la mauvaise humeur d'O.J. Le fonctionnement du logiciel est testé en tentant de contacter Adélia qui ne répond pas.

Que répondre à la question qui voltige dans la maison comme une âme en peine ? Que le besoin de changement coule éternellement dans nos veines. Que tout change tout le temps. Rien n'est permanent dans ce monde. Les trajectoires de nos existences changent, le progrès modifie nos us et coutumes (que ferions-nous maintenant sans Internet ?) et nous-mêmes changeons en avançant sur le ruban de notre vie.

L'heure suivante, Rachel se glisse dans un bain chaud et moussant, histoire de relaxer et bercer son amour-propre égratigné. L'eau fait circuler l'énergie et allège les peines. Elle pense à Omer-Jules, son homme depuis trente ans et plus. Vivre à deux longtemps, c'est voyager main dans la main, en se rappelant incessamment que l'autre est différent de soi. Avancer ensemble, unis par le respect qui entretient l'amour. Tôt ou tard, son homme va respecter son nouveau besoin.

De toute évidence, le manque de soutien d'Omer-Jules la désole, mais ne la détruit pas, car au fond de son cœur, brule une petite flamme de passion, logée dans un creuset de joie de vivre indestructible. Inextinguible. Tôt ou tard, cette flamme nimbée d'espérance se ravivera et Rachel rêvera ses projets artistiques, transportée par l'enthousiasme qui est l'âme sœur de la joie de vivre.

Chapitre 8

Jouer la vie vaille que vaille.

« J'adore le vendredi », songe Marijo qui marche dans l'impasse de l'Espérance vers son appartement, revenant du dépanneur où elle a placé une affiche « Sauvons l'agriculture locale ». Les vacances de juillet se poursuivent. Journée légèrement venteuse, de vieux papiers tournoient devant Marijo, amusée. Renaud, lui, travaille.

Sans surprise, monsieur Prévost lave son auto. L'obligeant voisin écoute du reggae, faisant ainsi sourire la vacancière, car l'homme sait toujours susciter la bonne humeur chez ses voisins. D'ailleurs, il discute avec Léonie qui surcharge sa corde à linge, ses draps gonflent au vent. Marijo monte au deuxième en les saluant. Que ferions-nous sans ces petites habitudes qui nous ancrent les pieds au sol et nous rassurent ?

Sur la table basse du salon, deux paquets de photos attendent d'être insérés dans un album. Ce classement la ramène à leur voyage en Europe. Ce fut d'inoubliables journées à parcourir les routes de campagne ; ils étaient détendus, libres et... sans soucis d'argent. Il est question d'un séjour à Londres pour les Fêtes de fin d'année. Ce sentiment de liberté, la passionnée de voyage l'a

puissamment ressenti et, pour une fois depuis longtemps, elle sait avoir goûté au bonheur. Voilà les sources de son amour pour son roi de cœur qui lui promet mer et monde.

Se sentir si heureuse la rend craintive : on ne sait jamais, son bonheur pourrait glisser entre ses doigts comme du sable fin. « Au fond, je ne suis pas si exceptionnelle ! J'ai beaucoup de défauts ! » Pourtant, les dernières photos proclament le contraire, ce sont celles du brunch-surprise où le visage heureux de Renaud confirme la capacité de Marijo d'être aimable, admirable même, il faut donc rester confiante en l'avenir de son couple.

Elle va à sa cuisine. Sur son frigo, des phrases à lire et relire. Celle-ci l'inspire : « Rien ne surpasse l'instant présent », c'était la première phrase d'un roman lu récemment. Il faudra l'appliquer avec Renaud attendu en après-midi, se dit-elle. À côté, un vieux mémo de son bienaimé :

Parti à l'épicerie.

À tantôt, mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour,

Renaud x x x

Après un retour à l'album, cinq photos du même puits en pierres anciennes lui rappellent la joie de vivre de son compagnon ; cette aptitude se traduit, ici, par son émerveillement devant l'anodin. D'où lui vient cette disposition naturelle ? De ses parents sans doute, déduit Marijo qui, pour sa part, n'a pas eu un héritage joyeux aussi palpable.

Le portable de Renaud étant ouvert, elle fouine dans ses courriels ; dans ses plus récents, six messages consécutifs d'une certaine Jacquie dont chacun comporte un fichier joint, toujours une photo du fils de cette femme. « Un enfant qu'il a examiné à sa clinique, j'imagine ; il s'est pâmé comme d'habitude et la mère lui a envoyé ces photos. »

Son classement terminé, elle n'hésite pas une seconde à traverser le palier commun et entrer chez Léonie qui feuillète un catalogue de décoration.

— Salut, ça va ? demande l'autre sans attendre une réponse.

La page des lits de bébé la fait rêver d'une chambre rose avec un ciel de lit comme une princesse. Plus pragmatique, Marijo lui dit :

— Il te faudra une troisième chambre. Finalement, vas-tu déménager chez Luc ?

— Non, je refuse de m'enfermer dans son rang ennuyant à mort, dit-elle si promptement que sa frange épaisse danse devant ses yeux. Je me cherche un cinq et demi qui doit absolument être au rez-de-chaussée.

Tigrou saute sur ses genoux, Léonie le colle sur sa poitrine et caresse sa fourrure en poursuivant :

— Ma mère va me coudre les rideaux et le ciel de lit en dentelle blanche. Viens voir quelque chose...

Dans un coin de sa propre chambre, Léonie a installé une table à langer où s'accumulent déjà quelques articles : une couverture tricotée par sa mère, des chaussons minuscules, un cadre dans lequel figure un message au point de croix : « Béni soit ce jour qui m'accueille ».

— Ma mère est *full* spirituelle, ça nous donne un peu de sagesse. Imagine, ma fille se lève le matin et lis cette phrase. Pour moi, bénir sa journée d'avance, c'est une bonne idée. J'adore ma mère !

Marijo est d'accord, car Jeannie encourage tout le monde à exprimer sa gratitude. Dire merci engendrerait de bonnes vibrations.

Après, qu'aperçoit Marijo à côté des articles de bébé ? Un pyjama bleu, décoré d'autos de course. Les voisines se regardent, Léonie sourit :

— Moi, je rêve en rose, mais Luc rêve en bleu. Qui vivra verra !

— Qu'est-ce qu'il a dit en apprenant la nouvelle ?

— Il a pleuré. De joie ! Il était TRÈS surpris, mais très heureux aussi. On dirait qu'il avait renoncé à avoir une famille à lui.

Marijo s'apprête à partir, mais Léonie a un sursaut :

— Mais je perds la mémoire, je dois te donner les photos que ma mère a fait imprimer pour toi !

Ce sont celles prises autour du feu de camp, Marguerite a réussi d'excellents portraits. Marijo aime bien celle où Renaud a l'air d'un vrai scout avec sa saucisse au bout d'une branche. Vickie et Vincent ont collé leur tête, leur photo miroite l'orangé et le jaune. Marijo promet de les remettre à chacun.

— Au fait, est-ce que ta mère a acheté son billet pour la dangereuse savane africaine ?

— Non, pas encore. Par contre, elle commence lundi une série de piqures pour ses vaccins, ça me dit qu'elle tient à ce satané voyage.

De retour chez elle, son répondeur émet un bip monocorde. Le bébé de Léonie occupe son esprit : Luc acceptera-t-il de ne pas vivre sous le même toit que son enfant ? Pourra-t-il jouer concrètement son rôle de papa ? Passant devant l'ordi de son amoureux, les photos de cette Jackie soudain l'inquiètent. « J'espère que cette femme est une cliente ! »

L'appel enregistré provient de Marie-Douce qui commente pour Renaud l'article paru dans l'hebdo. Sa voix s'enthousiasme en annonçant le sous-titre du reportage : « Vivre en paix avec ses kids ». Il y a une photo du groupe. La journaliste a aussi mentionné la manifestation qui se tiendra la semaine prochaine. Le message de Marie-Douce

se termine ainsi : « Je suis bien fière de nous. Maintenant, il faut utiliser les réseaux sociaux pour réunir plein de monde dans le rang de l'Achigan. Utilisons nos contacts. J'attends ton appel. Et salut à toi, ma sœur ! »

Dès que Renaud quitte la clinique au volant de son auto, son cerveau choisit le mode « Je suis un amoureux attendu dans l'Espérance ». Proche de Saint-Sulpice, une énorme machine agricole lui barre la route ; ses doigts trépignent sur le volant. Une fraîche odeur de foin coupé s'imisce dans l'auto, il se calme. Ralentir fait réfléchir, c'est connu. À gauche, les champs de maïs se succèdent, plusieurs fermes semblent de grande taille. Il a une pensée pour la ténacité des producteurs agricoles. Le mastodonte bifurque à gauche. Dépassant une immortelle roulotte à patates mauve, il sourit, car il y mange parfois, en cachette, une « petite » poutine.

Son arrêt à l'épicerie lui permet d'ajouter quelque chose à son panier...

En tournant trop rapidement vers l'impasse, le joli bouquet pour sa chérie a failli chuter au fond de son auto. Il se gare du côté des Prévost. Monsieur ne manque pas de le saluer.

— *Quid novi* ?

Quoi de neuf ? L'utilisation du latin, dans l'esprit du voisin, c'est pour montrer que l'on partage une belle scolarité. Hélas, Renaud n'ayant pas étudié cette langue doit lui répondre en français. Un jour, pense-t-il, une recherche sur Internet viendra à sa rescousse.

Pointant les fleurs, le latinophile un brin *sentoux* lui dit :

— Excellente initiative, les femmes adorent ce genre d'attention.

La conversation débute en mode traditionnel, par la météo qui est venteuse aujourd'hui ; se poursuit en mode

masculin avec quelques considérations sur la luxueuse auto ; la fin moins conventionnelle pourrait surprendre :

— Renaud, veux-tu que je lave ton auto comme la dernière fois ?

Qui refuserait une pareille offre ? Pour Renaud, ce sera la fierté de voir son véhicule bien astiqué. Pour le retraité, c'est le privilège de laver et flatter, au chiffon doux, une belle sportive en échange d'une rétribution qui va payer sa prochaine sortie au resto avec madame.

Le bouquet à la main, il se dirige vers le 101. De vieux papiers tourbillonnent en ronde parfaite où se mêlent feuilles flétries, papiers déchiquetés et... une carte à jouer qui a perdu ses couleurs. C'est le valet de carreau qui voltige mollement. Renaud l'abat de son pied droit :

— Ah non, pas encore lui dans le paysage !

À Lavaltrie, par la légende de la chasse-galerie qui s'est déroulée ici, un peu de surnaturel subsiste toujours et Renaud l'a vite compris l'été dernier. Ces cartes à jouer sont porteuses de messages.

La boîte aux lettres déborde. Il vérifie les enveloppes. Tiens ! Voilà donc le valet de carreau ! Une lettre porte un timbre du Yucatan. « Qu'est-ce qu'il veut encore, son ex ? Son chèque ne suffit plus ? » Il tâte l'enveloppe et sent quelque chose de petit et dur... Toutes les fois où Guillaume fait sentir sa présence, Marijo se rembrunit et Renaud sent déjà que son bouquet sera discrédité par cette lettre imprévue. En fait, non, car il dépose le courrier sur la console de l'entrée (dissimulant la lettre redoutée sous une facture) et offre immédiatement ses fleurs ; ravie, Marijo lui saute au cou.

Le vase de fleurs est placé au centre de la table de la cuisine où ils prennent place.

— J'ai enfin complété l'album photo de nos vacances.

Ça m'a rappelé de beaux souvenirs. Si tu veux, j'aimerais qu'on le regarde ensemble.

— Mais oui, IL FAUT le regarder ensemble !

Comme elle lui parle du téléphone de Marie-Douce qui attend son appel, ils reportent cette activité.

Renaud entame une longue discussion avec Marie-Douce, Alex étant absent. L'itinéraire de la manifestation est tracé. Le départ se fera chez Mathilde et ils marcheront jusqu'à l'hôtel de ville. Il manque un portevoix. Un dernier détail : dimanche, le couple va infiltrer l'ennemi en visitant le marché aux puces actuellement en opération.

— Très bonne idée ! admet Renaud. Je vais en parler à Marijo.

Lui en parler et un peu l'organiser... Le grand sportif veut partir de leur maison du Domaine-des-Deux-Lacs et se rendre au marché aux puces à bicyclette, en passant par les jolis rangs de campagne. C'est une façon magnifiée de l'inviter à pédaler une bonne heure avant de s'adonner aux plaisirs du magasinage et une autre heure encore pour revenir. Cette fois-ci, Marijo ne se sent pas d'attaque, car elle aura ses menstruations, ce qui la rend moins énergique. Sans oublier les inconforts de cette condition sur un siège de vélo... qu'il est gênant de détailler à la gent masculine. Elle reste polie en ne refusant pas carrément, mais Renaud sent ses réticences. L'échange verbal transite par le bouquet entre eux. Marijo admire ainsi le velours des fleurs tout en discutant, elle est face au frigo où est collé le message sur l'instant présent à chérir.

— J'irai à vélo et madame se rendra en auto, lance-t-il. C'est tout, fin de la discussion !

Surprise par cette réplique rapide, elle dit très lentement :

— C'est plate comme idée.

— Tu en as une meilleure ?

— On pourrait faire autre chose que du vélo tout le temps !

— Toi, la vente des terres agricoles, ça t'indiffère pas mal, je crois. En fait, comme ça ne te touche pas personnellement, tu...

— Veux-tu insinuer que je ne suis intéressée qu'à mon petit moi ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Ils se taisent. S'ils poursuivent, ça va dégénérer. « Ce n'est pas gai, la pagaille », chanterait Morane.

Elle se lève et lui montre le bouquet puis le mémo et lance : « Évitions de gâcher le moment présent ».

Gênés par cette ridicule chicane, ils se regardent de biais. Marijo ne souhaite pas révéler son intimidante raison menstruelle ; Renaud ne souhaite pas non plus dévoiler son petit secret personnel : l'activité vélo en mode fréquence cardiaque athlétique est motivée par sa peur de redevenir « le gros garçon » d'autrefois. De quoi aurait-il l'air en surpoids à côté d'une Marijo à la silhouette gracile ? Il serait pitoyable, pense-t-il.

Maintenant, comment effacer une prise de bec inutile ? En passant à autre chose, en s'aérant, c'est une idée toute masculine... Renaud propose de sortir voir un film en soirée ; mais avant, ils iront au centre-ville de Joliette pour y marcher et acheter des sushis qu'ils mangeront au parc Lajoie, en face de la maison de Vickie. Ils pourraient même lui rendre visite. Marijo accepte spontanément :

— Prend ta douche, je me prépare et on part. J'adore les activités improvisées !

— Apportons l'album, on le feuillètera en mangeant au parc.

— Bonne idée !

En se savonnant sous la douche, Renaud oublie tous les présages défavorables, les valets annonciateurs et les lettres suspectes. Il est heureux de la tournure de la journée, heureux tout court, heureux dans le moment présent. Marijo se remaquille, ajoute du mascara pour enjoliver son regard, change ses lunettes pour ses lentilles, souhaitant ainsi gommer sa pointe d'amertume : « Allez, souris et oublie cette dispute ». Il faut jouer la vie vaille que vaille, dit la chanson.

Ils sortent bras dessus, bras dessous. L'auto étincèle autant que le sourire de monsieur Prévost.

Sur la table-console, l'enveloppe du Mexique va attendre son tour...

En fin de journée, l'impasse de l'Espérance reçoit l'ombre de ses grands érables. Dans leur balançoire, les Prévost savourent l'instant présent. Ils se bercent au tempo régulier de leur bonheur ; pour eux, ce charmant cul-de-sac est un paradis sans pareil. Ils ont le bonheur facile des gens simples. La radio, à faible volume, les accompagne depuis toujours : ils haussent le volume pour les actualités ou lorsque joue une musique qui leur met le cœur en joie. En voici justement une qui leur plait :

Aïe aïe aïe aïe aïe
Oh, ce n'est pas gai, la pagaille !
Yeah yeah yeah yeah
Aïe aïe aïe aïe aïe
Faut jouer la vie vaille que vaille !



Vendredi matin. Mathilde effectue une série d'appels téléphoniques pour recruter des participants qui accepteront

de brandir les pancartes avec des slogans revendicateurs. Quelques membres d'une association pro-environnement embarquent, ils apporteront leurs propres pancartes. Un courriel de rappel est envoyé à Allie, la journaliste qui a fréquenté le même Cégep que notre improvisée communicatrice. Comme ses enfants sont au camp de jour, elle peut calmement peaufiner la rédaction d'un discours rassembleur, exigeant plus de transparence dans ce dossier de dézonage agricole. L'article de l'hebdo l'inspirera. Elle joint sa mère :

— Pourrais-tu garder les enfants demain en après-midi, j'aimerais terminer mon allocution, j'irais courir quelques kilomètres, finir mes téléphones, arranger mes...

— Et prendre du temps pour relaxer ! coupe Rachel.

— Oui, c'est ça.

— Ils peuvent arriver avant midi. Je vais leur préparer un pâté au poulet comme ils aiment. Iras-tu vendre nos légumes au marché du village ?

— Pas cette semaine, lui répond-elle distraitemment, car le Tarzan de Junior, passe en courant devant sa maison.

Bizarrement, ce chien jappe plus que tout autre membre de sa race, reconnue généralement pour sa placidité. Pour l'heure, c'est Nicolas habillé en militaire de combat qui exacerbe l'irritation du labrador. Le vacancier est monté sur le capot de son pickup, son téléphone à l'oreille :

— *Please* mon ami, viens attacher ton *mad dog*, je veux te voir avant d'aller au marché aux pouces.

— Pas aux pou-ces, aux p-u-c-e-s, Nic. Aux puces, répète Junior.

Après sa visite, Nicolas est satisfait, car son ami a bien appris les fonctionnalités de son téléphone intelligent. Le nouvel adepte le laisse partir en mission ou en guerre mironton-mironton-mirontaine.

Dans la salle de séjour de Rachel, les jappements lointains lui font hausser les sourcils sans plus, elle est occupée à échanger des courriels avec l'acheteur d'un tableau où les érables en automne se mirent dans le lac Maskinongé. L'homme prétend connaître ce paysage situé devant son domicile. La dimension de la toile le déçoit, il la croyait plus grande. Elle lui fixe un dernier prix, puis lui demande d'y penser jusqu'à demain.

Toutoune et la radio l'accompagnent pendant son lunch en solitaire résignée. L'après-midi étant jeune, son atelier l'attire moins par une météo si agréable. Mais comme elle possède encore la toile des érables flamboyants, ce serait plus facile de s'en inspirer. Enfin, sa raison la dirige vers sa création, Toutoune passe la porte de l'atelier en serrant sa doudou entre ses pattes, car c'est écrit dans le ciel, si Rachel peint, Toutoune sieste.

Au nord de L'Épiphanie, dans une autre localité, pas question de roupiller. Au marché aux puces, plusieurs kiosques sont permanents et leurs locataires agissent en maîtres des lieux. Par ailleurs, quelques tables sont toujours disponibles pour des vendeurs d'un weekend, tel Nicolas qui a étalé sa marchandise. Le passionné des affaires observe l'environnement. Il n'y a pas de véritables allées où déambuler et Nicolas ignore encore le mot français éparpillement. En retrait, une vieille grange avec une pancarte en carton qui annonce « Antiquité » : c'est tout un bric-à-brac, poussiéreux, mais intéressant, pour les amateurs de rénovation bon marché.

Ce matin, le jeune futé a acheté des paquets de dix paires de bas blancs sportifs, dans un magasin grande surface. Il les revend à l'unité, au prix de deux dollars l'unité ou trois pour cinq dollars. (En fait, un espion n'aurait pas à empocher un profit, mais pour Nicolas, le

désir du gain est ancré en lui). Il serre amicalement la main de ses acheteurs, surtout des hommes, et complimente les femmes sur leur chevelure ou leur bijou ou leur sourire et tout cela ensemble si elles sont jeunes et semblent célibataires.

Sur l'ensemble du site, Kenny Rogers chante l'amour aux acheteurs potentiels de sa voix forte et unique ; le vendeur de cédéroms, qui joue ainsi les disc-jockeys, offre le produit à quatre dollars chaque disque ou trois C.D. au choix pour dix dollars. Les billets mauves sont vite empochés, suscitant l'envie du revendeur de chaussettes blanches.

L'espion autoproclamé a-t-il percé le mystère des lieux ? Quels hommes d'affaires fortunés administrent le site ? Curieusement, c'est la cuisinière de la cantine qui a fait payer Nicolas pour la location d'un emplacement. Son fils lui a trouvé la table et une chaise derrière le resto. Avec son sens inné des affaires, Nicolas a exigé d'être installé près de la grange où vont inmanquablement les visiteurs. Il joint Junior pour lui résumer ses premières impressions, mais ses informations sont parcellaires. Il faut enquêter davantage.

Durant l'accalmie du midi, il a rencontré les autres commerçants. Le kiosque d'instruments de musique retient son attention, il a repéré une guitare électrique qu'il espère marchander, une carte professionnelle du vendeur lui est remise. Plus loin, il achète une première plaque avec un bonhomme sourire jaune et une inscription qui lui plaît : « *Life is good* ». L'autre plaquette présente une citation française qui semble plus *réfléchie*, il verra bien à qui la donner... Au kiosque numéro douze, une splendide Roxy l'interroge sur son habit de G.I., puis lui vend un teeshirt avec une tête de mort. Que fait-elle ce soir ? D'habitude, elle va *clubber* dans un bar à Joliette. Pourrait-il

la rejoindre en soirée ? Pourquoi pas ! Ils notent leur numéro de téléphone réciproque sur leur iPhone. En fréquentant une habituée du marché, il pourrait, se dit-il, la questionner discrètement...

La présentation d'un gyropode l'attire ; c'est un truc à deux roues pour circuler debout. Ce véhicule électrique monoplace l'intéresse au plus haut point, il va discuter avec le représentant, juste après sa convaincante démonstration. Kiki, la fille du vendeur, est marrante : petite silhouette de puce noire, des yeux bleus clairs, des cheveux longs et noirs de jais. Dégourdie, la jeune fille lui promet d'amener, demain, un autre gyropode, d'occasion celui-là, et qui sera moins chère. Alors, que fait-elle ce soir ? Elle n'est pas d'ici, habite Terrebonne où il existe une brasserie vraiment « le fun ». Viendrait-il faire un tour, toutes ses amies seront là ? Kiki est un sobriquet, elle lui révélera son prénom ce soir.

— T'es vraiment mignon, Nic, avec tes cheveux en bouclettes et ton accent américain. Arrive vers onze heures, parce qu'avant, ça manque de *groove*.

Voilà comment Nic a bâclé son enquête, quand Kiki-la-puce a détrôné Roxy, l'habituée du marché. Excité, Nicolas joint à nouveau Junior, s'emmêle dans ses observations, s'en aperçoit ; pour se racheter, il invite Junior à l'accompagner à Terrebonne où les attendent Kiki et ses copines.

— J'espère qu'elles ne sont pas trop fraîches-pets, dit Junior.

— Fresh pet ? Non, je ne pense pas.



Pas de précieuses ridicules non plus chez Rachel, en ce samedi couvert de nuages. Comme toujours, le pâté au

poulet a été un succès auprès des Mimis et des Jojos ; sans oublier les pommes coupées de telle sorte qu'apparaisse l'étoile cachée au milieu. Le fudge est également un *impératif* dont il ne faut pas perdre l'accoutumance. Toutes les assiettes, les verres, les chaudrons, TOUT a été placé dans le lave-vaisselle afin d'entamer l'étape deux : s'amuser. Après un tel repas festif, la glycémie de Rachel est montée en flèche. Qu'elle aille au diable ! se dit Rachel qui se demande comment effacer cette lecture sur son glycomètre afin de la dissimuler à Renaud...

Le jeu de société O-K-O, ramené de la Joujouthèque a été choisi comme première activité. Malgré l'ennuagement progressif annoncé, ils vont sur la terrasse en compagnie de Toutoune, la plus heureuse chienne de la terre. Comme le jeu s'apparente au bingo, Miléna s'occupera de tirer les cartes. Il a été décidé que le premier qui réussit une croix sur sa carte sera le gagnant.

Pour se donner du pep (est-ce vraiment nécessaire ?), on a allumé la vieille radio. Shakira semble bien honorer la commande. La chienne s'est réfugiée dans les bras de Mia qui caresse sa tête. Après trois tours et donc trois gagnants, on passe à un autre jeu. Cependant, il y a scission au sein du groupe. Les garçons souhaitent jouer aux Léo. Dans la poubelle, Jonathan a repéré un couvercle en plastique, percé largement au centre, et il a une idée d'arme intergalactique qui réjouit le petit Joël. Tous deux cherchent des bouts de bois, sous le grand saule, pour compléter leur invention. Du ruban adhésif les aidera à réaliser leur ingénieux montage.

Les filles fouillent dans le sac de nouveaux déguisements rapportés de la Joujouthèque. Elles décident de travestir leur mamie en chanteuse rock, parce que « c'est bien plus drôle quand c'est impossible » décrète Miléna.

Le doux papotage des filles est un délice aux oreilles de Rachel. Mia, émerveillée, fouille encore dans le coffret aux bijoux démodés : boucles d'oreille rondes, d'autres longues et scintillantes ; bracelet terni en argent magnifiquement décoré ; plusieurs pendentifs, dont un avec un signe *Peace*. Le couvercle en bois verni a jauni, mais les pentures tiennent le coup. À l'avant une minuscule serrure attire l'attention de la petite.

— Grand-maman, peux-tu barrer ton coffre avec une clé ?

— Oui.

— Alors, ça pourrait devenir un coffre secret.

C'est un bonheur de vivre encore au pays des contes de fées ; Omer-Jules ne comprend pas : « Pourquoi gardes-tu ces vieilleries ? » Pour le plaisir de revisiter mes souvenirs avec mes petits-enfants, lui répond-elle.

Les yeux fermés, elle attend, les filles vont la maquiller... En Cindy Lauper ? pense-t-elle, mais s'avise ensuite que cette chanteuse leur est surement inconnue. Tout l'or du monde ne saurait remplacer ce moment. Jouer avec ses petits-enfants l'amène dans un univers rempli de fantaisie ; un univers qui rejoint ses goûts pour la créativité.

Les filles ont sorti la boîte de maquillage réservée à l'Halloween. Avec du gel, elles lui ont formé une multitude de pics de cheveux, ses sourcils et lèvres sont peints noirs. Rachel se demande si elle est « gothique », mais n'ose parler.

Miléna, du haut de ses douze ans, manifeste une inquiétude :

— Grand-maman, ça ne te dérange pas qu'on te maquille ainsi ?

— Ben non, ça m'amuse beaucoup. En plus, je sais que vous allez vous déguiser, vous aussi.

Mia demande la permission de porter la bague avec la pierre de lune qui, évidemment, est bien grande pour son annulaire. Heureuse, elle souhaite que le bijou lui porte chance durant les prochains jours.

Une demi-heure plus tard, les trois rockeuses se tiennent devant le grand miroir. Rachel prend une photo de ce moment unique. Les garçons exigent aussi d'être photographiés devant leur catapulte « qui va pulvériser toutes les espèces étrangères qui voudraient envahir notre planète ». Sur la photo, Toutoune est la mascotte de l'invention, se tenant prête à attraper l'épingle à linge devenue projectile. Ils sourient tous d'un bonheur insouciant. Ce plaisir d'être ensemble est palpable, il crée des souvenirs impérissables, c'est précisément ce que veut Rachel ; il contribue à l'épanouissement de chacun des quatre enfants. Pour faire coucou à Mathilde, les photos lui sont envoyées, via l'ordinateur. Finalement, les enfants décident de retourner chez eux à vélo pour profiter de leur piscine familiale bien que le soleil soit absent pour la journée. D'ailleurs, d'importantes averses sont annoncées pour demain.

Jonathan voudrait rapporter chez lui la boîte contenant une multitude de coquillages, c'est la collection de Renaud. Il veut les montrer à ses amis du camp de jour et promet d'en prendre bien soin. Par une recherche sur Internet, il aimerait identifier les différentes sortes de coquillages. Rachel accepte, persuadée de l'accord réciproque de son fils. Par ailleurs, Miléna change d'avis et souhaite rester encore un peu.

— Grand-maman, as-tu déjà placé tes nouvelles cartes postales dans ton grand album ?

— Non, je t'attendais.

— Mais avant, on va regarder celles qui sont déjà

classées. J'aime bien celles qui représentent des jardins publics d'autrefois.

Installées dans la salle de séjour, elles feuillentent l'impressionnante collection. Les cartes sont classées par thème.

— Central Park, c'est un vieux jardin, je crois ?

— Si je me souviens bien, il a été terminé en 1873.

Miléna espère un jour visiter ce parc et New York c'est sûr et le Vieux Boston qui la fascine et le jardin du Luxembourg à Paris.

— Tu aimes Québec aussi ?

— J'aimerais faire une visite guidée du Château Frontenac.

C'est promis, elles le feront ensemble. Ainsi vont la tendresse et la complicité entre elles. Les jolies cartes d'une époque révolue sont placées.

Les jumelles, identiquement vêtues et assises sur un canapé, émeuvent Miléna : « Elles sont si mignonnes avec leurs gros rubans sur la tête ». Quelque chose se tisse, un tricot serré de connivence, des liens solides qui deviendront précieux. Quant à Rachel, ces moments donnent un sens à sa vie. Plusieurs certifient que les grands-parents sont souvent discrets, mais essentiels.

Une fois seule, Rachel examine encore les photographies de ses petits-enfants. Les mêmes interrogations sur son bilan de vie reviennent. « Une famille unie, c'est toute ma fierté, c'est comme mon héritage, ça c'est clair dans ma tête. Est-ce que j'aurais pu faire plus ? J'aime ma petite vie familiale, mais finalement, je pourrais me trouver, moi, plutôt banale. Autrefois, on disait mère de famille, femme au foyer. Ce statut est mal valorisé de nos jours. « Si je deviens une peintre reconnue, soyons réalistes, disons juste dans ma région, cela va me créer un statut bien

particulier, on va parler de la peintre Rachel Brind'Amour. » Ces déconcertantes remises en question la dirigent droit au frigo pour piquer un carré de fudge.

Ce n'est pas gai la pagaille dans sa tête, mais ce réconfort sucré l'aide momentanément à regarder droit devant, à persévérer dans sa vie, dans son projet artistique et cela, vaille que vaille.

Et si elle allait sur Skype pour se distraire ? En une minute, le visage épaté et enthousiaste d'Adélia apparaît sur l'écran. La cousine s'informe évidemment de Nicolas.

— Aucun problème avec lui. Franchement, il est incroyable ! Il s'occupe par lui-même et fait mille choses. C'est un vrai businessman. Ce weekend, il vend des chaussettes dans un marché aux puces.

— *Biznessman*, c'est bien lui. Et son français ?

— Il sort avec beaucoup de filles, ça l'aide à pratiquer son français. Il me fait beaucoup rire, ça me distrait aussi parce mon *marshal* est toujours au golf. Hier, Nicolas a rapporté une jolie plaquette du marché, il l'a clouée à la porte de sa chambre ; c'est écrit : « *Life is good* ». C'est *cute*, hein ?

Ira-t-il chez Véronique ou Vickie ? Probablement pas, car il est bien installé ici. Adélia l'ignorait, car son fils ne lui a pas téléphoné depuis son départ. Rachel parle de son exposition et des frais à payer sans même avoir une entente écrite. Est-ce louche ? La cousine promet de visiter la galerie Exit, en éclaireur, pour juger de l'honnêteté des propriétaires.

L'instant d'après, elles ne s'entendent plus, car Toutoune jappe depuis l'arrivée du pickup de Nicolas. Rachel raconte alors les échanges auto-motocyclette-pickup, ce qui surprend à peine Adélia. Une fois entré, le jeune homme bavarde un moment avec sa *mommy* dans un anglais rapide totalement impénétrable pour Rachel.

— J'ai quelque chose à vous montrer, ma tante, annonce Nicolas après la fin de sa conversation.

Ils se rendent à la boîte arrière du pickup, Toutoune sur les talons ; Nicolas en sort un Segway, le gyropode d'occasion promis par Kiki.

— As-tu acheté ça ? demande Rachel, surprise.

Il n'a pas l'occasion de lui répondre, car Toutoune les a désertés pour japper... debout sur la chaloupe ? Pas du tout. En tournant la tête pour semoncer la chienne, Rachel ne voit plus la vieille embarcation. En compagnie de Nicolas, elle s'approche de la rive où Toutoune jappe vers le rat d'eau qui nage tout près d'eux.

— Ma tante Rachel, le bateau a disparu !

— Ma chaloupe ! On dit une chaloupe, Nicolas. Mais voyons donc, qu'est-ce qui est arrivé ? Quelqu'un l'a-t-il détachée du piquet qui la retenait ?

Ils longent la berge, ils cherchent, regardent au loin vers le barrage, sans succès, le mystère reste entier. Pour son visiteur en apprentissage de la langue, Rachel énonce une expression :

— Mystère et boule de gomme.

Nicolas la répète puis demande une explication qui, cependant, s'avère impossible. Rachel ignore d'où provient cette boule de gomme qui vient s'accoler au mystère.

Revenus au gyropode, Nicolas répond enfin à la question : non, il n'a effectué aucun achat, on lui a prêté le véhicule de loisir, possiblement en se disant qu'il fera un excellent promoteur vu la quantité de gens qu'il rencontre ou rejoint par les réseaux sociaux. Justement, il demande à Rachel de le photographier sur l'engin ; une minute après, la photo est partagée avec tous ses amis. Ipso facto, messages et textos commencent à entrer sur son téléphone intelligent... dont un coucou ébahi d'Allie.

Saisissant sa chance, il l'invite à sortir ce soir, mais en fin de compte la journaliste le convie plutôt à une pièce de théâtre en été à L'Assomption ; spectacle pour lequel un commentaire sera rédigé dans son journal. « Ce sera bon pour habituer ton oreille au français ». Nicolas hésite un peu, car selon ses goûts, rencontrer ses nouveaux amis du Sitting Pub de Joliette aurait été plus *hot*.

Ils entrent. Rachel l'encourage à sortir avec Allie pour s'en faire un Allie-é (Nicolas méconnaît l'allusion orthographique). Nicolas va à sa chambre, revient, lui montre la deuxième plaquette achetée hier au marché. Dans le coin droit, le dessin d'une plume d'oie dans un encrier ; bien centrée, la phrase suivante : « La belle plume fait le bel oiseau ».

— Est-ce que c'est un beau compliment ?

— Avec le dessin de l'encrier, avoir une belle plume, c'est un compliment. D'habitude, la citation a un autre sens. Je te résume : un bel habit donne du prestige à une personne.

— Ah, ma tantirelirelire, le français est vraiment difficile.

— Tu as raison, il y a beaucoup de subtilités.

Le dernier message, sur son cellulaire, provient de Junior. Ni un ni deux, Nicolas déclare :

— Je me rends chez notre voisin, he can't believe it !
À la revoyure, ma tantirelirelou !

— À la revoyure, Nicolas !

Elle sourit en lui répétant cette formule d'autrefois probablement apprise récemment. Une certitude : avec sa bonne humeur intrinsèque, ce garçon sait jouer la vie vaille que vaille.

Chapitre 9

Ce dimanche-là, le temps orageux va bousiller l'air ambiant des trois pôles majeurs de cette histoire lanau-
doise.

La pluie martèle le toit de tôle du grand cabanon où une dizaine de pancartes revendicatrices s'empilent devant Mathilde, satisfaite. Un travail vite complété avec l'aide de Miléna.

À la maison, Pierre-Paul s'occupe des trois plus jeunes en jetant un œil dehors, contrarié. Il cherche une activité qui va le sortir de ce brouhaha d'enfants, car il trouve insensé de tourner en rond ici. D'autant plus qu'il a eu une discussion plutôt musclée avec Mathilde parce qu'il ne participera pas à la manifestation. Pourquoi ? D'abord, comme conseiller, il veut éviter de s'opposer à ses partenaires municipaux. Deuxièmement, il trouve gênant de brandir des pancartes devant la maison de Junior qui, au fond, n'est nullement responsable de cette décision. Ce à quoi sa chérie réplique :

— Mais il faut s'opposer ! Il suffirait peut-être d'une seule manifestation pour tout arrêter. Si on ne fait rien, le pire risque d'arriver.

— Moi, je ne veux pas provoquer mes voisins, c'est tout !

— C'est tout ! C'est ton dernier mot ? T'es donc ben peureux !

— Ah, va donc chez le diable !

— Va donc chez le diable toi-même ! rétorqua-t-elle en claquant la porte.

Au Domaine-des-Deux-Lacs, Marijo cache sa reconnaissance pour la journée pluvieuse qui exclut alors la possibilité d'une randonnée à vélo. Il faut rester humble devant son triomphe quand on vit en couple, car Renaud semble bien déçu. Quant à elle, un grand verre d'eau, à la salle de bain, fait descendre ses comprimés magiques, ceux qui stabilisent son humeur.

Renaud cherche un portevoix sur Internet, une recherche ordonnée par la « grande bosseuse », la commandante en chef des préparatifs de la manifestation, sa sœur. En fait, il s'occupe pour combattre son état d'esprit apathique, inévitable lors des jours gris. Leur maison, autrefois le chalet de ses parents, est entourée de hauts conifères qui surplombent l'habitation. En ce jour sans soleil, ce dôme assombrit au maximum leur salle de séjour.

Toutoune, manquant de stimulation, dort en boule dans un coin. L'eau ruissèle bruyamment dans les gouttières. Marijo soupire. Pour chasser l'ennui, il faut s'occuper, elle va chercher dans leur bureau un guide touristique sur Londres. Une grande armoire à deux portes reçoit divers trucs à ranger, comme les photos, des catalogues de lunettes, le cardiofréquencemètre de Renaud. Aussi, quelques vieux agendas de son université, dont un... qu'elle explore d'une fois à l'autre. Cette fois-ci, un autocollant jaune « Semaine de la prévention » attire son attention. Au bas de la page, une note : « Vérifier l'horaire du film au ciné. Téléphoner Jac ». Le feuilletage se poursuit. Plus loin, en février : « Carnaval de Québec. Coucher Hôtel Acadiou, avertir J. pour le tarif ».

Son cœur palpite, l'agenda jauni se referme vivement. Elle est déconcertée comme jamais, car elle aime comme jamais. Les larmes montent, ses yeux picotent aussi et lui rappelle son sommeil agité, car depuis hier quelque chose de majeur la préoccupe...

Va-t-elle lui en parler ? Pour le moment, non. Au salon, un courriel voyage vers un portevoix d'occasion, à bon prix. Les messages reçus depuis ce matin sont nombreux. Celui de Jacquie interpelle Renaud, il y a une vidéo en fichier joint. Le visage expressif du gamin le rend songeur : « Dire qu'un jour, j'ai failli commettre l'irréparable. Heureusement, Marcus m'a raisonné ce soir-là... » Marijo s'approche, il dit promptement tout en cliquant dans le fichier :

— Ah une vidéo !

— Quoi ?

— Une vidéo du garçon de Jacquie. Viens voir, il est tellement mignon avec sa casquette Batman.

Marijo fait-elle le lien entre Jac et Jacquie ? Pas du tout. Son chéri lui parle de cette optométriste de sa cohorte en omettant des détails... évidemment ! En visionnant le mini film, Marijo remarque à nouveau l'enthousiasme démesuré de son compagnon devant les soi-disant prouesses d'un enfant.

Allongés sur le canapé, Junior et le gros Tarzan paraissent dans la maison paternelle. Sam est encore absent, il semble aimer sa nouvelle vie au village. Junior s'amuse avec son nouveau joujou, il échange avec Kiki rencontrée l'autre soir à Saint-Jérôme. Elle lui plaît beaucoup, cette petite *noirette*, maluron malurette, et c'est peut-être réciproque. Ignorant le déploiement contestataire qui se trame dans le rang pour cette semaine, il accepte de passer une journée avec La Puce : ils feraient de l'équitation ensemble, une passion commune découverte en visitant les

photos Facebook de Kiki. Ira-t-elle au marché aux puces aujourd'hui ? Pas question, car les jours de pluie, « c'est ennuyant à mort, y a personne ». D'ailleurs, Nic n'y va pas non plus, sa table ne serait pas à l'abri des intempéries. Pour faire écho à ces propos, l'averse en cours redouble d'intensité.

À Lavaltrie, le ciel gris-noir porte des nuages bas, tout juste au-dessus du Saint-Laurent. Il pleut et vente fort au bord du fleuve. Ce sombre tableau désole Marie-Douce. Elle vide sa tasse, le repas est terminé. La pluie battante n'arrêtera jamais Alex, elle le sait, car un paysagiste doit souvent composer avec la météo et endosser un ciré pour travailler ses platebandes. Les bottes de pluie attendent dans le vestibule ; elle est résignée et prête à partir.

Alex prend sa voix rassurante :

— Il y aura moins d'affluence. On pourra plus facilement repérer les responsables et leur parler. Tu verras, il y a toujours des kiosques couverts dans les marchés aux puces.

« Et des bâches qui battent violemment au vent », pense-t-elle.

Pour défier l'optimiste du jour, un coup de tonnerre terrible ébranle la maison, changeant la pluie abondante en orage déchainé.

À Joliette, Véronique a complété son mot croisé, terminé la lecture de ses revues, plié la lessive et rangé la vaisselle. Jour de pluie, jour d'ennui. Ses hydrangées valsent et ploient sous la pluie incessante. Minou est absorbé par le satané golf du dimanche à la télé. Elle soupire. Pourquoi son homme ne ressent-il pas le besoin de bouger, sortir, être en vie et vibrer. Oui, vibrer à de nouvelles expériences, lâcher le confort du connu. Pour Véronique, chaque dimanche devrait être différent, unique, surtout l'été.

Sur sa tasse de tisane brulante, un mot en rouge : RÉCONFORT. Quelle ironie ! Elle, si vive, si allumée. Lui, si routinier. Elle étouffe, il faut faire quelque chose. Que fait Rachel ? O.J. n'est probablement pas au club de golf. Pourquoi se retenir de téléphoner ?

— Comment va ton malus ? ironise Véronique.

— Mal, mais mon moral, lui, tient le coup.

Dès que Véronique entend la voix de son ainée, c'est comme un baume sur son cœur fade et désolé. Rachel semble si... sereine et toujours d'aplomb. Étonnamment, c'est réciproquement la vivacité dans la voix de Véronique qui donne de l'énergie à Rachel qui propose alors :

— Pourquoi on ne fait pas notre ketchup maison aujourd'hui plutôt qu'une autre journée cette semaine comme c'était prévu ? J'ai déjà tout acheté. Amène tes pots vides, amène Minou, les hommes vont s'amuser dans le garage avec Nicolas. Il a des problèmes avec sa dernière bébelle, des problèmes de freins et O.J. n'est pas trop fort en mécanique. Depuis ce matin, ils ont démonté l'engin, mais ça ne fonctionne pas. Si t'arrives vite, on aura terminé pour le souper qu'on prendra ensemble à la place de se morfondre chacune chez nous.

L'idée plait à sa complice de toujours.

— J'ai reçu quelque chose de très intéressant, dit Rachel avec mystère.

— C'est quoi ? Ne me fais pas languir.

— J'avais envoyé un courriel au bureau touristique de Lowell. J'ai reçu un super beau guide, tout en couleur, avec un plan détaillé de la ville, les bonnes adresses de restaurants et hôtels.

Véronique ne peut qu'avoir hâte de consulter ce guide. Juste avant qu'elle ne raccroche, sa sœur lui annonce :

— Qu'est-ce qui m'est arrivée encore ? Tu ne peux pas deviner, ma chaloupe est disparue.

— Disparue ?

— C'est ça. Partie au grand large. Si elle a pris le bord du village, elle a dû rejoindre la rivière de l'Assomption qui passe à L'Assomption et qui va jusqu'à Joliette. Si un jour tu vois passer ma chaloupe sur ta rivière, téléphone-moi sans fautes.

— C'est bon, je vais surveiller ça. Mais pour le moment, je pense qu'après le ketchup, on pourrait jouer au Scrabble ; j'ai une partie revanche qui me tient à cœur.

— Comme tu voudras. C'est réglé, je t'attends, conclut Rachel.

Rachel ne doit jamais s'ennuyer, songe Véronique. Elle sait trouver la joie dans une simple activité de la vie quotidienne. Au fond, le potentiel de joie est toujours là, en nous tous, en tout temps. Alors, il suffirait de le saisir ? se demande-t-elle. Pas si facilement, il faut chercher en nous, car créer de la joie autour de soi exige tout de même des efforts.

Lorsque notre joyeuse par ricochet propose à Minou de se rendre dans le rang de l'Achigan, ce dernier riposte, sans même lever les yeux de la télé :

— Laisse-moi au moins terminer ma bière.

Véronique ramasse ses pots vides, impatiente de partir. Quinze minutes passent, le tournoi de golf est captivant, Minou a oublié la requête en suspens : le pointage est serré, les oiselets succèdent aux doubles boguys. La petite balle blanche l'hypnotise. Le joueur qui domine le championnat rate son coup roulé, Minou sympathise avec lui : « Ah non ! »

— À quel trou sont-ils rendus ? demande Véronique.

— Le douzième trou, pourquoi ?

— Je veux aller chez ma sœur.

Synergologue amateur, elle observe son comportement, sa gestuelle. Il lui a répondu distraitement. Il ne croise pas son regard : ça veut dire qu'il reste à distance ; il empêche Véro d'entrer dans sa bulle, il ne vérifie pas son visage mécontent et n'écoute pas sa voix pleine d'affirmation.

La balle est frappée, vole haut puis atterrit près du trou numéro treize, Minou jubile. « Lui, il va le devancer, si ça continue ! »

— Minou !

Il suit la balle des yeux et dit :

— Y a pas de problèmes, vas-y chez Rachel. Avant de partir, apporte-moi une autre bière, s'il te plaît.

Résumé de l'échange verbal qui suit : elle trouve qu'ils ne font jamais rien ensemble, il est plate, casanier, souvent absorbé par ses sports à la télé. Lui est agacé de manquer la suite du tournoi, s'inquiète pour son joueur, ne répond pas, guette les rebonds de la balle. « DANS L'EAU ! », crie-t-il.

Il va au frigo, marchant à reculons et continuant de fixer l'écran géant, décapsule une bière, jette un œil rapide à sa femme : « Vas-y, arrête de poireauter ».

Quand l'auto quitte l'entrée sous l'averse, pour lui c'est tout vu : les croustilles accompagneront divinement sa bière, sans oublier les cajous salés, un souper facile et masculin pour guetter la fin du championnat. Il ôte ses chaussettes, étire ses jambes sur la table du salon. Après plusieurs décilitres houblonnés et la fin du tournoi, il s'endort.

C'est ainsi que Véronique le retrouve sur le canapé, en soirée, entouré de ses vestiges alimentaires. Elle le réveille avec peine. Dès que Minou perçoit ses phrases teintées de

reproches, il se lève, abasourdi, et se dirige vers sa chambre ; et alors, du couloir, il lui jette : « Les femmes ! Fichez-nous la paix ! La sainte paix ! »

Il ronflera bruyamment une bonne partie de la nuit, impossible pour Véronique de s'endormir à ses côtés. L'ancienne chambre de Bastien sera son refuge. Mais avant, elle fait couler un bain chaud, espérant y dissoudre l'amertume qui l'assaille. L'eau fait circuler l'énergie et régénère parfois. Elle pleure doucement, ne se retient pas, préférant affronter son triste sentiment. Ne pas dénier, ne pas ravalier ses larmes et accueillir sa peine dans la solitude d'une nuit venteuse où la pluie s'abat sur la petite fenêtre de la salle de bain.

Parfois, les jours de pluie sont funestes.

Chapitre 10

Dans la cuisine de Marie-Douce, la radio diffuse en sourdine sa musique. Un petit ventilateur souffle en direction de la table où elle joue avec de la pâte à modeler, enseignant à son fils à rouler des « saucisses ». Elle pense aux spaghettis, moins gros.

— Si tu roules plus fin, ça va ressembler à quoi ? demande-t-elle en allongeant la pâte.

— Un super long ver de terre.

— Exactement ! approuve-t-elle du tac au tac.

Un mémo d'Alex quitte la table, vole au vent et atterrit à ses pieds. Elle lit :

Rocaille + réaménagement paysager. Madame Paryse V. L'Épiphanie.

Faire une soumission cette semaine. Lui téléphoner.

Alex est parti aux aurores pour l'entretien des plates-bandes de la municipalité, son plus gros contrat. La manifestation aura lieu en après-midi. Depuis sa visite pluvieuse au marché aux puces, Alex est persuadé qu'aucun millionnaire ne gère ce commerce. Il déteste qu'un voile de mystères entoure cette histoire...

Mascouche. Dans le plus beau domaine équestre de Lanaudière, Kiki et Junior se baladent à cheval.

Quand vos poils se dressent sur vos bras, pas de doute, vous vivez un frisson délicieux. Tout enchante le décrocheur d'un jour dans cette randonnée avec cette fille enjouée. En arrivant au ranch, une amie de Kiki les a accueillis, leur présentant leur cheval respectif. Tous les sens de l'agriculteur en cavale sont en éveil, il apprécie la beauté des sentiers bien entretenus, l'odeur fraîche qui émane sous le couvert ombrageux des grands arbres. Tout près, une rivière coule en douceur comme une mélodie qui l'apaise. « Misère, il était temps que je voie autre chose que le bout de ma galerie pis mes sabots dondaine ! »

— Après avoir traversé le petit pont sur la rivière, on arrête pour jaser un peu. C'est bon pour toi ? demande Kiki.

— C'est bon, répond-il avec son sourire timide.

L'Épiphanie. La fièvre règne devant la résidence de Mathilde. Miléna et Mia seront en avant du défilé avec la banderole « Pas de puces dans mon rang ». Auprès de cette famille : Rachel, Véronique, Vickie, Renaud et Marijo avec Toutoune, Marie-Douce et Alex avec Émilio. Jeannie est accompagnée de son petit cousin Gilles Dudoré, l'agent de développement qui souhaite par contre demeurer discret. Miléna a imité sa mère et pris d'assaut le téléphone. Résultat : six préadolescentes apportent une belle énergie au groupe. Sans hésitation, elles s'emparent des pancartes, éprouvant une grande joie à les brandir, une joie qui est prémisses de leurs prochaines années d'adolescence qui seront marquées du plaisir de TOUT contester. La relève agricole du Québec est représentée par six membres qui brandissent des pancartes plus grandes et professionnelles « Exigeons un moratoire », « Territoires en tête ». Une dizaine de voisins s'ajoutent au peloton de départ. Parmi eux, un jeune professeur et sa conjointe qui habitent le

rang depuis peu. Les gens se présentent les uns aux autres. Mathilde serre la main de l'agent de la MRC :

— Un fonctionnaire qui sort de son bureau ! Bravo, Monsieur Dudoré !

— On connaît mal mon rôle, vous savez. Je suis l'intermédiaire entre les citoyens et les diverses administrations. Je travaille autant avec les municipalités qu'avec les ministères, les entrepreneurs ou même les organismes de toutes sortes.

— Ça veut dire que vous êtes là pour nous défendre ?

— Pour commencer, je suis ici comme observateur.

Voici le temps de se partager les pancartes : « L'argent nous détruira », « Ici, les gros mangent les petits ». Alex choisit « Protégeons nos terres agricoles » ; pour lui, ce slogan amène le débat à un niveau plus général. On retarde le départ, espérant la présence d'Allie du journal local. Les aboiements de Tarzan s'entendent aux alentours, tout est normal.

Les chevaux sont attachés au poteau, un banc les accueille. Qui a dit que les contraires s'attirent ? Cette fille est toute menue, le visage bronzé, avec sa crinière longue et noire ; lui est plus massif et sous sa casquette John Deer se cache sa chevelure châtaine. Il parle le premier :

— Merci Kiki, ça me fait tellement de bien.

— Je le savais que tu aimerais ça. Ce ranch est un endroit de rêve, il appartient à mon cousin Fred, ça fait longtemps que je monte à cheval ici. Mais là pour tout de suite, c'est le temps de mieux se connaître toi et moi. Tu veux que je commence ?

Elle s'appelle Kim, est née à Mascouche, habite Terrebonne depuis trop longtemps, déteste la ville, est célibataire à l'affût, mais déçue.

À son tour, il est bombardé de questions de plus en plus pointues. Son statut d'agriculteur indécis est révélé, le désintérêt de son père parti vivre au village. Finalement, il aborde la vente possible de leurs biens, donc un changement majeur pour lui. (Il croyait se rendre ainsi plus intéressant, car d'habitude les agriculteurs déplaisent aux filles d'aujourd'hui). Erreur totale !

— Il faut garder ton entreprise agricole ! Moi, je suis une fille de cultivateur. Mon frère a repris la terre de mon père à Mascouche. Ne fais pas comme mon oncle Maurice qui a tout vendu, il le regrette beaucoup.

Les chevaux s'impatiente, il faut poursuivre la randonnée. Junior sort son téléphone intelligent :

— Prenons une photo avec nos belles bêtes pour l'envoyer à Nic. Après tout, c'est lui qui nous a présentés l'un à l'autre.

Après, Kim monte sur son *Quarter horse*, elle l'approche de celui de Junior pour lui proposer d'une voix charmeuse :

— Après notre excursion, si ça te tente bien sûr, on pourrait manger ici au casse-croute et après...

— Après ?

Ce sourire espiègle pourrait l'hypnotiser. Il va dire oui sans discuter, il sent qu'il se laisse embobiner.

— J'aimerais visiter ta ferme, voir de mes yeux comment c'est organisé. À moins que ça te dérange ?

Junior, ferré comme un achigan au bout de la ligne, ne va pas refuser de côtoyer davantage la belle Kim. À l'heure du lunch, il va lui poser sa prochaine question : que fait-elle dans la vie ? Ça semble flou...

Dans le rang de l'Achigan, la marche s'ébranle. Devant la propriété des Bergeron, un arrêt s'effectue pour une photo entre les deux piquets qui délimitent l'emplacement convoité. Mathilde veut y prononcer un premier discours.

Tarzan est attaché, mais on craint de le voir s'étrangler tant il tire sur sa chaîne tout en aboyant sans discontinuer.

Tous remarquent l'absence des propriétaires des lieux : le pickup bleu de Junior est manquant, note-t-on. L'étable vide, le tracteur aux quatre vents, les bâtiments à l'abandon, tout cela dénote-t-il un certain désintérêt pour leur vie agricole ?

— J'aurais aimé m'entretenir avec les Bergeron, dit Gilles.

— Nous aussi, avouent en chœur Alex et Renaud.

— Le père Bergeron serait pratiquement installé au village, dit Rachel. Junior a l'entière responsabilité de la ferme.

En fait, conviennent-ils, personne ne connaît le fond de leur pensée ni leur véritable motivation. Mais la manif a tout de même sa raison d'être, prétend Mathilde, car il faut se protéger des spéculateurs qui « achètent » nos agriculteurs démotivés.

Puis, involontairement, un agriculteur lance une bombe au sein du groupe : ce matin même, une pancarte « À vendre » a été installée devant une autre propriété agricole, pas très loin d'ici.

— Moi, je vois une pancarte dans le rang de la Cabane-Ronde depuis le début de l'été, ajoute un autre manifestant. En tant que fils d'agriculteur, tout ça m'inquiète et c'est ma raison de manifester aujourd'hui.

Le leader d'un groupe environnementaliste saisit la perche tendue :

— Joignez-vous à notre groupe de défense de la ruralité. Nous militons pour un gel de cinq ans du dézonage. Ce moratoire calmerait l'appétit des investisseurs.

Mathilde s'avance. Au son du portevoix, Tarzan ne décolère plus, rendant impossible l'audition de l'allocution.

— Laissez-moi faire, je vais l'hypnotiser, dit Véronique.

Les manifestants se regardent, perplexes. Rachel et Vickie aussi. Cependant, une minute après, la grosse bête dort, couchée sur le flanc droit. On chuchote les instructions, Tarzan devrait dormir jusqu'au moment où il entendra ces paroles exactes : « Tout va bien, réveille-toi ». Les quatre enfants de Mathilde, bouche bée, suspectent des pouvoirs magiques chez cette grand-tante.

Debout sur des balles de foin, Mathilde réitère donc son opposition à tout changement de vocation des terres agricoles dans l'Achigan. Elle cite l'Ordre des agronomes du Québec : seul 2 % de la superficie agricole du Québec est constitué de bonnes terres cultivables. « Il faut protéger notre patrimoine rural pour les générations à venir. Qui va nourrir nos enfants sans agriculture à proximité ? Désirez-vous manger des légumes provenant de Chine comme notre ail à l'épicerie ? »

Rachel ajoute :

— Sans oublier ceci, le journal local a parlé d'un commerce, on ignore de quoi il s'agit.

Alex a pris quelques photos sur son téléphone intelligent. Quelques-unes sont envoyées à la rédaction du journal, effectuant alors le travail de la journaliste toujours absente. Après ces échanges, Véronique, telle une Messmer lanaudoise, réveille la bête qui reste calme pendant qu'elle chuchote à son oreille.

Le groupe de protestataires reprend sa marche en scandant des slogans. Lorsqu'il passe devant le domicile de Rachel, celle-ci invite ceux qui le désirent à remplir leur gourde d'eau au robinet extérieur de sa maison.

— Au fait, commence Rachel, si vous voyez passer une chaloupe esseulée sur la rivière, elle nous appartient.

— À moins que ce soit un vol, dit quelqu'un.

— Peut-être, mais c'était vraiment une vieille chaloupe sans valeur. Notre jeune visiteur des États s'amuse à enquêter, mais rien n'aboutit pour le moment.

Renaud s'informe :

— Que fait notre *American boy* aujourd'hui ?

— Depuis le début de la semaine, il travaille au garage du père de notre journaliste manquante, à Joliette. À temps perdu, le mécanicien l'aide à remettre en ordre le Segway. Nicolas a un arrangement avec le représentant du véhicule : s'il le vend, on lui donne une bonne commission. Et tu sais comment il aime l'argent.

Vickie s'immisce dans la conversation :

— Ce soir, il mange chez nous ; mon fils veut absolument le rencontrer. Ils sont du même âge. Comme il travaille à Joliette, je vais lui offrir de coucher à la maison.

— Il m'amuse beaucoup, dit Rachel. Avant de partir ce matin, il m'a dit « Walk your talk ».

— C'est bon, ça veut dire : marche, agis, fais ce que tu dis.

— Autrement dit, tes actions doivent suivre tes paroles, dit Vickie.

— Les bottines suivent les babines ! conclut Renaud joyeusement.

Le potager de Rachel suscite l'admiration du professeur qui se dit enchanté de connaître ses talentueux nouveaux voisins. La multitude de variétés de tomates l'impressionne. « Nous en vendons au marché du village, le samedi matin. Venez faire votre tour ! »

La conjointe du prof s'approche :

— C'est bien vous la peintre qui va exposer aux États-Unis. Rappelez-moi dans quelle ville, j'ai oublié.

En entendant le nom de Lowell, son conjoint mentionne avoir encore de la famille dans le coin. Un de ses

arrières-cousins est chef de police ; il promet de fournir l'adresse à Rachel. « Qui sait, ça peut servir. »

— Quand aura lieu votre exposition ?

— À l'automne, en octobre ou novembre.

Véronique et Vickie échangent un coup d'œil rapide, cette absence de date précise est suspecte. Par ailleurs, elles ont hâte de savoir leur date de départ.

Toutoune saute dans les bras de Renaud pour le reste du trajet. Une fois au village, plusieurs curieux les regardent défilé sur la rue principale.



En provenance des écuries, le hennissement des chevaux accompagne nos excursionnistes qui attaquent leur ciabatta, assis à une table à piquenique. Junior a posé sa question.

— Quand c'est l'été, je vais avec mon père pour les présentations de gyropode dans les festivals, les foires agricoles, les marchés aux puces. Les autres jours, j'aide mon frère à sa ferme de Mascouche. Je conduis le tracteur, la semeuse ou peu importe. J'aide à l'étable, au poulailler.

— Tu es sérieuse ?

— Ben oui, ne fais pas cet air-là. C'est la pure vérité. Ça t'explique pourquoi je veux visiter ton entreprise agricole.

Junior n'oserait pas appeler cela une entreprise agricole. « C'est sûr qu'elle va être déçue en voyant mon bazar désorganisé de vieux garçon dondaine laridaine », songe-t-il.

— Tu sais, commence-t-il, c'est pas tellement gros notre affaire.

Ils n'ont pas le temps d'épiloguer, car Nic a envoyé une photo amusante. Sur son engin réparé, il leur sourit le

pouce levé, un chapeau de cowboy sur la tête. Sa première phrase est : « Salut les amourettes ! »

Les jeunes gens se regardent, embarrassés.

— Quelquefois, il se trompe dans ses mots, dit Junior.

— Mais souvent, j'ai remarqué, il est proche de la vérité !

Les manifestants ont réussi à mobiliser plusieurs Épiphanien, si bien qu'ils forment un groupe impressionnant en face de l'hôtel de ville. Dans le deuxième discours, on rappelle le but premier de la manifestation : être entendu. Mathilde, Renaud et Alex sont fiers d'avoir amorcé le mouvement de protestation. Confiants, ils laissent maintenant le portevoix aux autres : « Nous avons des questions, nous voulons des explications sur les règlements qui concernent les ventes d'entreprises agricoles de notre secteur. » Un dernier slogan est lancé :

— Pas d'avenir sans agriculture !

L'agent de développement parle à son tour et s'engage à rédiger un bref rapport des événements qu'il fera circuler aux diverses instances. Le dézonage agricole sans aucune balise le préoccupe aussi, assure-t-il.

C'est fini, le groupe se disperse ; Mathilde accepte de rejouer, si nécessaire, le rôle de « rassembleuse des troupes ».



Le pickup bleu s'immobilise dans la grande cour en terre battue, Kim et Junior en sortent. La petite femme formule un constat dans sa tête d'agricultrice : délabrement.

L'après-midi achève, c'est pourtant une chouette atmosphère. Le grand érable projette une ombre allongée sur la cour avant. Au fond, vers la lisière du petit bois, le soleil poursuit sa descente vers l'horizon.

Très calme, Tarzan jappe un coup pour l'accueil, Junior le détache, ravi que son chien soit moins agressif. Le Labrador va trouver Kim qui flatte sa tête. Apercevant l'étable vide, sa spontanéité revient :

— Vous aviez une ferme laitière, vous avez tout arrêté ?

Il regrette sa présence ici, car soudainement sa fermette lui semble vraiment pitoyable. Son père, explique-t-il, détient les cordons de la bourse ; en conséquence, lui n'a rien pour investir et améliorer les lieux.

— Je ne te fais pas visiter la maison, parce que, vois-tu, mon père et moi on est comme deux vieux garçons et...

Pour dissiper le malaise, elle regarde loin pour évaluer l'étendue des terres, puis s'informe du nombre d'hectares, de la machinerie qu'il possède et veut savoir ce qu'il a semé cette année. Une expression plus paysanne lui vient : c'est broche à foin.

Elle pointe du menton le banc sur la galerie, il est d'accord. Tarzan leur tient compagnie, toujours aussi docile que muet. Une bière ? Pourquoi pas ! Il va dans le garage pour fouiller dans le vieux frigo.

— Apporte-moi un verre, je déteste boire au goulot, ça fait habitant.

Il avale de travers, cette remarque égratigne encore son estime de soi.

Une fois dans la maison, Kim l'entend chercher dans les armoires. Un schéma psychologique du jeune homme se dessine : c'est un gars assurément sans malice, facile à vivre, peut-être trop relax en affaire pour une fille ambitieuse. Son côté optimiste s'active : « Mais, il y aurait moyen d'améliorer son cas. » D'autre part, elle le trouve *cute à mort* avec son air gêné et sa gueule d'ange aux yeux doux.

Il est là, deux chopes à la main.

— Et si t'enlevais ta casquette !, ose-t-elle.

Le voilà donc dégarni de son couvre-chef.

Étonnée, une troisième phrase résonne en elle : « Ma parole, c'est presque un blondinet. » Elle frappe son bock sur le sien.

— Allez, approche-toi, je vais te parler de l'entreprise agricole de notre famille. Comme je t'ai dit, c'est Grand Galoche qui aux commandes.

— Grand Galoche ?

— C'est mon frère.

Le soleil descend encore. Pendant qu'au loin tout devient rose entre le ciel et le sommet des arbres, la passionnée de la terre va lui expliquer les ressources modernes des agriculteurs fûtés. Connait-il les CUMA, les coopératives d'utilisation de machinerie agricole ? Des agriculteurs se regroupent pour acheter et se partager de l'équipement agricole. En devenant membre, Junior pourrait profiter d'équipements performants, il réduirait ses frais d'exploitation.

— Avec moins de dépenses pour le matériel, tu auras plus d'argent pour moderniser ta ferme. Tu pourrais te joindre à la coop de notre secteur, il y a de la place pour un autre fermier, j'en suis certaine.

Junior, qui tombe des nues s'informe du fonctionnement de la coop, des machineries disponibles, des frais d'utilisation. Ça existe depuis plus de quinze ans, assure-t-elle, c'est conçu expressément pour les petits producteurs. Que faut-il pour le convaincre davantage ? La Puce l'invite à rencontrer son frère un de ces soirs.

— À une condition, dit-il en la prenant par le cou.

Elle fige, regarde autour. Personne. Uniquement le crépuscule qui s'installe au son des grillons et leurs cric-cracs monotones.

— Quelle condition ? demande-t-elle.

— Que tu sois là parce que... je crois que tu me plais vraiment beaucoup. Beaucoup, beaucoup ma mignonne.

Décontenancée, elle sent la chaleur de son souffle, car il a posé sa joue sur la sienne. Elle murmure au creux de son oreille :

— Alors, je peux contacter Grand Galoche pour qu'il t'embarque dans notre coop ?

Sur la galerie, il fait maintenant totalement noir. Le grand gêné en profite pour cueillir un premier baiser, scellant alors une alliance entre eux. Junior l'ignore, mais en donnant le feu vert à Kim la dynamique, il vient d'ensevelir à jamais sa vie casanière. Avec cette boule d'énergie, fini de trainer la savate, la prospérité l'attend au détour, s'il accepte de pédaler fort dans un emploi du temps maximisé. Maximisé par elle. Cette future réalité lui échappe, dissimulée par les battements de son cœur déjà amoureux qui l'envahissent totalement, troublant son pouvoir de raisonnement.

Au ciel, la mère de Junior veille sur lui. Un refrain convient parfaitement au moment, l'immortelle acadienne l'entonne joyeusement en jouant de la cuillère en bois : « Danse mon moine, danse. Tu n'entends pas la danse. Tu n'entends pas mon moulin lon-la, tu n'entends pas mon moulin marcher. »

Chapitre 11

Au bistro, Solange a préparé le feuillet du menu pour ce souper *Saveur texmex*. D'un côté, le dessin d'un mexicain à colorier ; de l'autre, le menu où sont à l'honneur le chili, les burritos et le maïs en épi. Dans un coin du café, Sydney colore en rouge le sombréro, son père plonge ses tortillas dans le guacamole, appréciant la musique d'ambiance. Ces soirées à thème plaisent à la clientèle. Tout concourt à la réussite ce soir : c'est vendredi, c'est le dernier weekend des vacances de juillet et la météo offre un agréable vingt-quatre degrés. Plusieurs habitués sont sur la terrasse, certains appuyés à la balustrade, leur *cerveza* à la main.

À l'intérieur, Solange place des bols de guacamole et de salsa sur chaque table où ses clients attendent de commander. À la cuisine, on remplit des paniers de tortillas. Denise son associée et Marguerite aident tantôt au fourneau, tantôt au service aux tables.

— Sydney, as-tu goûté au guacamole ?

— Oui, mais j'en mets juste un petit peu sur mes croustilles.

— Ah bon, pourquoi ?

— Parce que ça pique trop sur ma langue.

Pour l'expert-comptable, fréquenter les commerces lavaltois est profitable, car il a ainsi déniché ses plus gros

clients ; c'est connu, tout chef d'entreprise doit penser au développement des affaires. Il attend son cousin Renaud et sa *blonde*. L'an dernier, par son aide, il a décroché un important contrat avec un regroupement de cliniques d'optométrie. Désirant maintenant proposer ses services aux dentistes, il souhaite en discuter avec Renaud.

Soudain, grande surprise, le député de la circonscription entre. Veut-il courtoiser de nouveaux électeurs ou juste maintenir sa cote de popularité ? Il donne la main à tout le monde, félicite Solange et Denise pour cette réalisation exemplaire. Bastien le connaît et lui fait signe, l'autre acquiesce et se montre ravi de cette table dans un coin tranquille :

— Je suis ici incognito, j'ai semé mon relationniste jusqu'à sept heures, heure à laquelle je dois couper un ruban, je ne sais pas trop quoi. Pas de souci, mon gars va me téléphoner tôt ou tard. Mais là, je viens manger les excellents burritos de Solange.

Terrasse Gravel, le siège de bébé d'Émilio est bien arimé dans l'auto de Renaud. Marijo charge le sac à couches, celui de vêtements et autres articles essentiels. Elle embrasse sa sœur et Alex, et dit :

— Prenez du bon temps. Ne vous inquiétez pas, le petit est entre bonnes mains, surtout avec tonton Renaud.

— Ne revenez pas avant dimanche, comme prévu, dit Renaud qui démarre l'auto. Émilio ne va pas s'ennuyer une miette : on va manger du *fast food* gras, il va se coucher tard. On va boire des trucs sucrés, manger des petits gâteaux Vachon et surtout aucun légume et pour finir, on fera exprès d'oublier de se brosser les dents ! Ciao !

Il démarre vite, les jeunes parents ont manqué son clin d'œil appuyé.

— Yé fou, ma parole !

— Mais non, il voulait juste rire de nous... Un petit peu.

Émilio sur la hanche comme un parent pressé, l'humoriste du jour pousse la porte du bistro avec Marijo ; ils trouvent son cousin au fond du bistro. La musique des mariachis accompagne leur bise et leur poignée de main. Le député est présenté, il les invite à leur table, ignorant que les cousins avaient rendez-vous. Aussitôt, Sydney s'approche d'Émilio déposé par terre.

— On peut jouer ensemble ? demande Sydney, l'ainé des garçons.

Hochement de tête, Émilio manifeste son consentement.

— J'ai apporté mes deux gros dinosaures pis je t'en prête un. On va prendre des *napkins* pour fabriquer des grottes pour nos bêtes sauvages.

Le député adore la cuisine mexicaine, raconte Bastien, et il vient s'échapper ici du tourbillon de sa vie. Poli, l'élue approuve.

— Quel est l'âge de votre fils ? demande-t-il.

— Deux ans, dit Renaud.

— Mais ce n'est pas notre fils, précise Marijo, c'est celui de ma sœur.

— On le garde pour le weekend.

— Voilà une excellente occasion de se faire la main avant que ce soit votre tour, avance Bastien. N'est-ce pas ?

— Oui, parfaitement, répond vite Renaud.

C'est Marguerite qui vient porter les assiettes commandées. Les petits garçons mangeront des épis de maïs.

— Comme ça, vous aimez notre café bistro, dit Renaud au député.

Le vieux réflexe de se faire du bénéfice politique revient : le député souligne son soutien au projet grâce à

SA subvention de départ. D'ailleurs, ce soir même, il va inaugurer un autre commerce dont il spécifie le nom en regardant son iPhone et le dernier mémo de son relationniste. Comme le politicien chevronné a ouvert grande la porte en parlant de ses fonctions officielles, Renaud saisit l'occasion :

— C'est vrai qu'on compte sur notre député pour soutenir nos projets auprès du gouvernement. Parce que vous devez être proche de vos électeurs. C'est pourquoi je vous demande : avez-vous entendu parler de la manifestation qui a eu lieu, cette semaine, dans mon rang de L'Épiphanie ?

Vaguement au courant, le spécialiste du louvoiement promet de parler à sa secrétaire ou son attaché de presse à son bureau de comté. Son téléphone a vibré, on le réclame pour l'inauguration, le politicien doit partir. Il conclut d'une pirouette :

— Soyez sans crainte, mes collaborateurs sont aux aguets. Si un article est publié dans l'hebdo, j'aurai une avalanche de messages des électeurs qui vont manifester leur opinion.

Sydney et Émilio s'amusent toujours dans leur pays imaginaire. Les cousins, eux, bavardent gaiment. Marijo ne s'immisce pas dans la conversation. Une ressemblance frappante existe entre son amoureux et Bastien : même forme de tête, mêmes yeux, même dos long et large. (Bien sûr, elle ignore, tout comme eux, qu'ils ont le même père, devenant ainsi des demi-frères). Bastien a un gros train de vie, pense-t-elle : six employés sous ses ordres, un bateau accosté au quai lavaltois, sa conjointe a organisé une croisière aux Bermudes pour septembre. Il a récemment acheté un terrain sur les rives du fleuve pour y construire la maison de ses rêves et une bâtisse adjacente pour son

bureau. Sa résidence actuelle sera à vendre prochainement. Comme il s'agit de la maison d'enfance de Léonie, Marijo se promet de lui en glisser un mot. On ne sait jamais...

Marguerite vient enlever les assiettes. Ses bras sont couverts de plaques rouges, son visage est vraiment pâle.

— Ça va Marguerite ? demande Marijo.

— Pas tellement. C'est peut-être une réaction au vaccin reçu ce matin.

D'autres plaques rouges apparaissent rapidement et elle éprouve une grande difficulté à respirer. Marijo joint Léonie à sa boutique et lui conseille d'arriver sans délai. L'ambulance est en route.

Intolérance ? Réaction allergique ou problème cardiaque ?



Après quelques heures en observation à l'hôpital, hier soir, Marguerite va mieux. Dans la boutique, elle place des cravates westerns connues sur le nom de *bolos* et des bracelets en cuir avec sa fille.

Avant l'ouverture, elles ont visité un grand logement avec trois chambres ; Léonie l'a aimé, sauf son éloignement qui obligerait Marco à changer d'école. Cette recherche commence à la préoccuper, car il faut sans conteste déménager avant son accouchement.

Marguerite déplace quelques boîtes, créant un crissement qui agace Léonie.

— Arrête de bardasser ! Repose-toi donc, lance sa fille. Tu aurais dû passer la journée chez moi avec Marco.

— Marco n'a pas besoin de moi, il joue avec ses amis. Et en après-midi, il va accompagner votre voisin au parc municipal pour le match de soccer.

À l'hôpital, le spécialiste des allergies leur a expliqué cette réaction soudaine, mais passagère. Selon lui, il faut oublier les autres vaccinations. Si Marguerite s'active, en fait, c'est pour camoufler sa déception, car sans les vaccins protecteurs, pas de voyage en Afrique. Cette malchance génétique apporte un constat : le destin de Marguerite n'est pas d'explorer le vaste monde. Secrètement soulagée, Léonie passe la serpillère dans l'entrée.

— Avais-tu déjà acheté ton billet d'avion ?

— Non, je devais m'en occuper cette semaine.

Un client entre et décide d'essayer quelques vêtements. Marguerite lui suggèrera un chapeau, mais il en a déjà un. Il quitte la boutique sans acheter.

— J'ai pensé à quelque chose, commence Léonie. Ton rêve, c'était de rencontrer ta filleule. Il y a Skype, tu vas lui parler en passant par mon ordinateur. Pas juste une fois, à toutes les semaines si tu veux. Et pour remplacer ton voyage, je vais chercher, sur Internet, plein de vidéos et de photos sur la Côte d'Ivoire. Ce sera comme si tu y étais allée.

Évidemment, ce n'est pas comme respirer l'air de l'Afrique, voir la vraie brousse et marcher dans les rues qui mènent à la lagune d'Abidjan. La résignation est une réalité familière à la pieuse Marguerite. Cependant, tout n'est pas perdu, car une autre idée jaillira qui apportera son lot de joies.



Dimanche. Au Domaine-des-Deux-Lacs, Émilio s'est réveillé très tôt. Renaud s'est levé, a embrassé Marijo, lui suggérant de se rendormir, car il tenait la situation en main. Mais le sommeil n'obéit à aucun ordre et Marijo

perçoit tous les bruits en provenance de la cuisine ; en fait, le petit bonhomme n'a qu'une seule option pour le volume de sa voix : claire et forte. Elle garde tout de même les yeux fermés, étire une jambe hors des couvertures, laisse vagabonder ses pensées...

Un calcul rapide : depuis douze jours, ses règles sont attendues... En vérité, même pas besoin de test de grossesse, elle sait. C'est son secret bien gardé, Léonie avait raison. Depuis quelques jours, son état particulier gruge son énergie et un rien l'amène au bord des larmes. Pour l'instant, la voici très touchée de cette petite boule de chair dont le cœur doit battre dès son vingtième jour d'existence. Bien sûr, cette grossesse sera un défi, car l'arrivée massive d'hormones gestationnelles pourrait influencer son humeur.

En palpant son ventre sous le nombril, une nouvelle sensibilité se fait découvrir, mais c'est minime. Renaud se fera certainement une joie de caresser ce nouveau renflement. Quand il saura. Bientôt ? Probablement.

Sa vessie excitable l'oblige à se lever et dès qu'Émilio l'aperçoit, son doux *farniente* se termine. Le petit lui tend son marteau et son égoïne en plastique pour qu'elle vienne jouer sur l'établi-jouet. Et c'est parti pour la journée !

Le trio passe la matinée dehors avec des seaux d'eau remplis à ras bord, car le gamin adore vider, emplir, transvider de l'eau d'une chaudière à un arrosoir, à une tasse, au gros seau. Le petit est totalement absorbé par ses expérimentations, par la découverte de ses sensations et de ses capacités. Il s'amuse à « peindre » les briques de la maison. Renaud est ébahi par sa patience. Muni d'un pinceau et d'un flacon d'eau, il mouille une brique à la fois qu'il flatte avec le pinceau. Une brique après l'autre sans se lasser. Marijo note sa dextérité : il doit utiliser ses deux

maines pour actionner le dispositif qui fait sortir le jet pulvérisé. Vers midi, le mercure atteint 30 degrés ; pour se rafraîchir en après-midi, Renaud téléphone pour s'inviter là où ils seront reçus avec bonheur.

Émilio encore sur sa hanche, il débarque chez sa sœur pour du bon temps autour de la piscine. Une confidence, il faut dire que le couple de gardiens avait épuisé leur réserve de jeux préscolaires.

— C'est notre mère qui va être contente de voir son chouchou, je l'attends un peu plus tard, ironise Mathilde.

Les Jojos se font une joie d'amuser le garçon ; ils ont déjà installé le renommé garage Fisher Price sur les dalles du patio. Mathilde a sorti toutes ses chaises pour ce joyeux rassemblement. Il y a même une petite table et ses chaises assorties pour le jeune invité. Émilio est passé dans les bras de Marijo, il la serre très fort ; cette gêne est normale, car les enfants de Mathilde sont passablement démonstratifs.

— Est-ce qu'il va aimer patauger dans la piscine ?

— Probablement, il aime beaucoup jouer dans l'eau.

C'est Jonathan qui triomphera de sa timidité en l'approchant avec un jouet d'un intérêt irréfutable pour un gamin :

— Regarde, c'est une voiture de police avec une lumière bleu-blanc-rouge sur le toit. Viens avec moi, on va la placer dans le garage.

Émilio saisit la petite auto. Marijo le dépose par terre, il suit Jonathan.

— Tu vas voir, quand on fait marcher l'auto, les lumières *flashent* en rouge. Mon frère Joël a préparé des chemins avec des petites roches de chaque côté. Dans le garage, il y a un éléphant, c'est un peu bizarre, mais on le garde parce qu'il s'occupe de faire le plein des autos.

Tout le monde se sourit de satisfaction.

Renaud saute déjà dans la piscine et son rire communicatif fait chaud au cœur. Puisque les Mimis ne sont pas mises à contribution pour le moment, Mia, coiffée d'un voile de princesse et en maillot de bain, va vers Marijo.

— Veux-tu colorier avec moi, Marijo comme les Jojos ?

Sur la table miniature, Mia dispose un grand cahier à colorier avec des images de contes Disney et un coffret contenant une quantité phénoménale de crayons de couleur. Marijo, émerveillée, s'assoit avec la fillette :

— C'était mon activité préférée quand j'étais jeune ! Je prenais bien mon temps et je me rappelle, ça me relaxait énormément.

Marijo colore une fée en bleu et blanc, la créature se tient dans un vaste hall que notre artiste-coloriste (amusée et effectivement détendue par l'activité) va peindre en rose et argent. Les pensées tournées vers son précieux secret qui croît en elle, Marijo s'attendrit rapidement, et comme jamais, en observant Émilio et les enfants qui s'amuse et sont heureux, c'est de toute évidence. Le rire de Renaud résonne encore, se disperse partout dans la cour arrière, exprimant son bonheur flagrant d'être en famille. Elle se félicite intérieurement, car l'autre jour, elle a vite effacé un message téléphonique ; c'était Michel-Yvan qui, de sa voix empathique, souhaitait prendre de ses nouvelles. « J'oubliais. Passe à la maison, le bureau a ramassé des lunettes usagées pour ton opto. » Marijo n'ira pas et se parle avec fermeté : « Il ne faut plus jouer avec le feu. »

Ce coloriage la ramène à son enfance, à son goût du bricolage et au plaisir d'agencer les couleurs, elle se rappelle les jolies cartes d'anniversaire confectionnées en grand nombre. Une idée lui vient...

Émilio, très touchant, aligne les petites voitures devant Marijo. Cependant, le coup de cœur de Marijo est pour Mia qui l'adore aussi.

— Tu es ma tante la plus gentille et la plus belle, a décrété la fillette.

La page de Marijo se colore progressivement, Mia lui explique la vie de château : les bals où dansent les princesses, sans oublier les théières avec un gros nez verseur et des yeux souriants, puis les princes devenus amis des chandeliers parlants qui eux, les disputent parfois. Son imagination est sans bornes et Cendrillon côtoie Jasmine ou la fée Clochette dont la baguette magique fait « ding ».

— Toi Marijo, est-ce que tu crois à la magie ?

Renaud qui a entendu la question, s'approche d'elles, fait un clin d'œil à Marijo et s'adresse à la ronde :

— Je pense qu'il faut ABSOLUMENT croire à la magie.

— Moi aussi, j'y crois, lance Rachel en pénétrant dans la cour.

— Grand-maman ! crient les enfants.

On s'embrasse bien sûr. Juste avant de s'installer, Pierre-Paul demande à Rachel :

— Avez-vous retrouvé votre chaloupe ?

— Non, pas encore. Comme on dit, le mystère reste entier. C'est tellement drôle, cette disparition-là. O.J. est en colère, il veut retrouver SA chaloupe. Pourtant, depuis le début de l'été, il devait la nettoyer, il ne prenait même pas une minute pour la regarder. Maintenant qu'elle n'est plus là, il regarde souvent par la fenêtre au cas où elle apparaîtrait par magie. Ça me pose une question : si je partais, est-ce qu'il réagirait de même ?

— Franchement m'man, répond aussitôt Mathilde, c'est pas pareil.

— N'empêche, c'est quand on part que les autres nous apprécient.

— Je ne suis pas d'accord avec ça, changeons de sujet, décrète Renaud qui déteste lorsque sa mère parle ainsi.

Mia et Miléna s'occupent maintenant d'Émilio en installant plusieurs peluches pour jouer au zoo. Se souvenant du temps où elles raffolaient des chansons enfantines, elles lui font le coup du « Trois petits chats, chats chats, chapeau de paille paille, paillasson-son-son ». Les Jojos quant à eux se baignent avec Pierre-Paul. Mathilde va chercher à boire, puis prend place autour de la table avec sa mère, son frère et sa belle-sœur. On s'étonne d'abord de la chaleur humide de cette journée du début d'août. Déjà le mois d'août ? Tout va tellement vite. Même les enfants changent vite, admet Renaud. « Ce ne sont plus des bébés et quand on les regarde agir, c'est frappant ».

— Et Miléna qui entame sa première année au secondaire approuve Mathilde, et tu devrais voir sa liste scolaire. Ah ! J'oubliais : elle veut couper ses cheveux courts comme un garçon !

— Ça commence. C'est la préadolescence. Et les trois autres vont suivre, ajoute Rachel.

Cette réflexion suscite, chez Marijo, une question pour Mathilde :

— Pourquoi avez-vous choisi d'avoir quatre enfants ?

— Après les deux premiers, on a discuté. Pierre-Paul aime les enfants, il trouvait qu'on réussissait bien, ça m'a décidée. C'était comme un défi personnel, et franchement, on ne s'est pas trop posé de questions. On a décidé de se faire confiance. Mais on ne voulait pas que le troisième enfant soit tout seul comme la troisième roue de la charrette, d'où la décision pour un quatrième. Et puis ma mère m'a offert son aide, elle m'appuyait.

Rachel hoche la tête pour dire oui.

— Sans ma mère, c'est sûr, je n'aurais pas eu quatre enfants.

Émilio vient montrer un *toutou* à Renaud et frotte ses yeux, c'est l'heure de sa sieste et sa marraine décide de le promener en poussette pour l'endormir. L'ombre des grands cèdres sur l'entrée de garage sera propice à leur promenade.

Il s'endort rapidement, la laissant à son dialogue intérieur. Cet après-midi en famille est une inoubliable immersion à la vraie vie de parents ; dans sa jeunesse avec Marie-Douce et sa mère, elle n'a pas connu ce genre de dynamique enveloppante. Cette joyeuse tribu, pleine d'énergie, alimente une nouvelle envie chez Marijo, celle d'être entourée, de partager sa propre existence avec des petits êtres à soi, et avec un homme fiable évidemment. « Tout cela n'est plus un rêve inatteignable, c'est déjà en route ! »



La route 341 descend tout droit de L'Épiphanie vers le fleuve, ils sont en chemin vers Lavaltrie où Émilio retrouvera ses parents.

— Si Marie-Douce et Alex ont aimé se retrouver en amoureux, et je n'en doute pas une seconde, il faudra répéter cette expérience. Qu'en penses-tu ? demande Renaud.

Aucune réponse, il jette un œil, elle dort. Sa sieste durera dix minutes, interrompue par une petite voix excitée : « Vache, vache ! »

— Je me trompe peut-être, mais tu sembles pas mal fatiguée, ces temps-ci ?

Est-ce le bon moment, dans une auto, pour lui annoncer LA nouvelle du siècle ? Il faut plutôt sonder le terrain :

— Toi Renaud, comment sais-tu que tu es prêt pour avoir des enfants ?

Renaud tourne à gauche pour emprunter le chemin du Roy vers la ville qui a vu naître la légende du canot volant. Sa réponse est spontanée :

— Dans ma vie, à mon âge, tout est placé. Je le dis en image, je suis prêt à ouvrir grand mes bras. Écoute Marijo, je suis prêt, je suis préparé, je n'attends que toi pour me lancer. Pour me lancer même les yeux fermés. Sais-tu pourquoi ? Parce que j'ai confiance en nous, comme l'a dit ma sœur.

— T'as confiance. Tu as VRAIMENT confiance ?

— Oui Marijo, j'ai confiance en nous. Oui, oui et oui !

Il sourit, magnifique dans sa joie simple et sans questionnement. Aucun doute, il saura prendre soin de cette perle de vie qui sommeille dans son ventre. L'idée première, qui avait surgi en coloriant, prend forme : elle sait comment lui annoncer LA nouvelle qui va changer sa vie de lac paisible en mer/mère agitée.



L'ennui et la répétition étant les fondements de la déprime, les trois Brind'Amour ont déserté le Petit Resto pour une brasserie joliettaine. Elles se rencontrent le midi, car le rosbif au jus de l'endroit est renommé. Et puisque l'on ne vit qu'une fois, il faut tout expérimenter, c'est leur philosophie. « Tout sauf la banalité », c'était jadis une sentence fixée par Vickie sur le babillard de son dépanneur. Les deux citoyennes de Joliette entament leur bière tandis que Rachel a décliné l'offre, craignant toujours de voir grimper sa glycémie. N'empêche, aimer son verre d'eau pétillant est un effort.

— Avant toute chose, commence Vickie, Véronique doit nous expliquer ses dons d'hypnotiseuse de chiens.

— C'est toujours mon cours de synergologie qui, des fois, relève de la psychologie. Notre prof calme ainsi son propre jappeur. Comment ? Disons qu'il faut fixer leur regard et les dominer par des gestes et une voix ferme. En réalité, c'est la peur qui les fait japper. J'apprends plein de trucs avec ce cours-là.

— T'en sers-tu à la maison, avec Minou ?

— Celui-là, je n'ai pas besoin de l'hypnotiser, il dort toute la journée quand il travaille de nuit ; même en congé, il tombe en sieste deux ou trois fois par jour. Pour dire vrai, nos amours sont au point mort ces temps-ci. Je me pose la question : tout ça arrive-t-il parce que nous vieillissons ?

Vickie s'indigne spontanément, elle ne veut absolument pas que l'avancée en âge change la vie amoureuse. Mais selon Rachel, quand Vickie approchera soixante ans, elle pourra comprendre mieux. Ce à quoi Vickie rétorque :

— D'accord, je verrai bien en temps et lieu. En attendant, je vais vous partager une phrase que j'ai justement lue, ce matin, dans mon journal : vieillir, c'est devenir soi, de plus en plus.

Les deux autres admettent mollement l'idée, ajoutant que cela représente un genre de consolation.

Les assiettes sont servies. Rachel n'en a pas fini avec cette discussion :

— Alors Véronique, tu trouves Minou indifférent. Bienvenue dans la tourmente ! Moi, O.J. critique sans cesse mes démarches pour mon exposition, je pense qu'il a peur de l'arnaque. Pour lui, perdre de l'argent, ce serait une erreur monumentale. Figurez-vous qu'il a ouvert ma lettre de la galerie qui contenait mon contrat. Pour en prendre connaissance, prétend-il. Là, je me suis fâchée ; depuis, il boude. Je le laisse faire, ça m'indique tout simplement que j'ai à faire mes preuves.

— Faire tes preuves ?

— Oui, parce que ce projet est un défi parfait. Comme je le disais, j'approche la soixantaine, alors c'est une dernière chance de me mettre en valeur : j'expose ma façon personnelle de peindre et je prouve aussi mes capacités de femme d'affaires. En attendant, j'ai un conjoint inquiet et renfrogné. Mais, je m'en moque un peu, il y a en moi un ressort, c'est très fort, comme un feu intérieur, ça me pousse à agir.

Avant tout, la saga des pourparlers doit aboutir, explique-t-elle. Il faut tout demander avec insistance au propriétaire de la galerie. Jusqu'à maintenant, elle a exigé et reçu un contrat signé où il s'engage à monter son exposition. Le chèque pour ses frais d'assurance lui a été envoyé. Il reste à fixer une date...

— As-tu une idée, au moins ?

— En octobre *probably*, c'est écrit. Le galeriste attend *probably* le chèque avant de s'engager davantage.

Véronique se fait affirmative :

— Demande-lui le weekend du douze octobre, soit précise avec lui. Prends les devants. Après tout, il faut commencer à organiser notre voyage.

Quand la serveuse leur présente la carte des desserts, Vickie décrète « qu'en plus de vieillir, on ne va pas commencer à renoncer aux plaisirs sucrés des fins palais ». Les triplettes d'une belle ville partageront donc une pointe de flan au sirop d'érable, un choix unanime.

Aussi unanime que leur surprise lorsqu'arrivent Nicolas accompagné d'une jolie fille, il est suivi de Junior et Kim. Nicolas va directement les saluer et fait les présentations. Son amié du jour s'appelle Sandy, Vickie la connaît, car le monde est petit à Joliette, c'est une amie de sa propre fille. Quant aux deux autres, Nicolas les fera rougir en se proclamant leur *match maker* :

— Voici MES tourtereaux, Junior et Kiki, sa nouvelle flamme.

Rouge jusqu'aux oreilles, l'agriculteur a un sourire un peu crispé ; quant à Kiki, telle Cathy Gauthier maniant l'autodérision, elle plaisante sur leur rapprochement récent par l'entremise des réseaux sociaux. « En passant, Nicolas, je m'appelle Kim ».

Le joyeux quatuor vient prendre une bière, on les invite à la table des cousines. Le bavardage des jeunes gens apporte quelques révélations. Pour impressionner Sandy, Nicolas parle de se lancer en affaire, car les dirigeants de Segway lui offriraient un stage prochainement, soit en Angleterre ou en France. Après cet apprentissage, il obtiendrait une franchise pour devenir locateur de gyropodes dans une ville donnée. Il pense à Boston, assez proche de Lowell. Avant qu'il n'ajoute le reste, Véronique note le haussement de son menton, découvrant ainsi sa pomme d'Adam.

— Mais *first*, je termine mes études *in Business Administration*, conclut-il en promenant ses yeux à la ronde.

Les chopes mousseuses et fraîches sont servies. Ils font tchin-tchin.

Pour s'amuser un peu, Véronique interpelle Nicolas en lui montrant le collet de sa bière :

— Tout ce que tu racontes, ce n'est pas pour péter de la broue ?

— De la broue ? demande l'interpelé.

On pointe encore la mousse blanche qui garnit sa chope. Nicolas prend une gorgée :

— J'aime bien la broue.

C'est Rachel qui les ramène aux propos premiers :

— C'est tout un défi d'embrasser le monde des affaires, mais toi, c'est vraiment ta passion. On dit avoir la bosse des affaires.

— Ah oui, j'aime beaucoup être le *boss*, rétorque Nic.

Rire généralisé autour de la table. Il est alors difficile d'expliquer où se situe cette bosse cachée qui peut aussi s'appliquer aux mathématiques. Finalement, Kim dévie la conversation :

— C'est drôle parce qu'on m'a souvent dit que j'avais la bosse des affaires.

On la questionne. Totalement transparente, communicative et extravertie, Kim raconte ses activités de représentante Segway avec son père, son implication dans la ferme familiale, sans oublier son ambition d'exploiter, un jour, sa propre entreprise agricole. « Avec un conjoint, des petits mousses et plein d'animaux. Et tout ça, dans ma région, j'y tiens mordicus ». Pendant cet exposé truffé d'affirmations, Junior ronge ses ongles et l'experte en langage corporel le remarque aussitôt. Lui n'est jamais aussi loquace ni transparent. Par contre, ce jeune homme a tout de même du potentiel, s'il sort de sa coquille, pense Véronique.

Une fois les quatre jeunes partis, les trois cousines se réjouissent. Vive Nicolas qui a joué un rôle important, parce qu'en trouvant une copine à Junior, il bouleverse l'échiquier des Bergeron. Grande prédiction : si Kim-laculottée reste l'amie de cœur de Junior ou même devient sa partenaire en agriculture, tout va basculer chez les voisins d'en face...

En se faisant la bise pour se quitter, Véronique fait un rappel à sa sœur bienaimée :

— N'oublie pas d'appeler la galerie. Demande le weekend du douze octobre, ce serait parfait. Sois ferme, ne te laisse pas manipuler.

— Oui mère supérieure comme au couvent !

Chapitre 12

Depuis quelques heures, Marijo s'affaire dans son appartement, en mode « Créons un effet de surprise ». D'abord, elle a acheté le matériel d'artiste nécessaire à son idée. Au téléphone, l'invention d'un rendez-vous pressant a repoussé l'arrivée de Renaud à six heures trente, le temps de s'organiser. Le vin est au frais, son tagine est au four et répand déjà une odeur exquise. Sur le comptoir de cuisine, un coffret décoré de jolies marguerites et de cœurs. Elle bricole, avec ciseaux et feutres, ce qui sera déposé à l'intérieur. Les effets de surprise, dit-on, sont propices à créer des souvenirs heureux. Ce soir, il faut de l'émotion, de la magie ! Ce mini grain de vie a été conçu dans le bonheur et Marijo veut le préserver des tristesses blotties parfois dans l'esprit de sa maman. Contente d'être enceinte ? Pour l'instant, c'est pour Renaud qu'elle est ravie.

Tout est prêt, il reste du temps. Quand Léonie grimpe les marches vers le palier commun, Marijo ouvre sa porte. Ce cher palier pourrait facilement dissenter des plaisirs du bavardage et de l'amitié. Marijo s'exclame :

— Léonie, tu as raccourci ta frange !

— Ben oui, j'avais envie de changement !

Ce visage dégagé donne une allure dynamique à sa voisine, avance Marijo qui elle, pense parfois à couper

court sa blonde chevelure. Ce à quoi l'autre s'indigne, mais change de sujet :

— J'ai toute une nouvelle à te partager, dit la brunette. Ma mère n'ira pas en Afrique parce qu'elle est allergique aux vaccins. Yé !

Marijo fraternise à sa joie, évidemment.

— Ça sent vraiment bon, dit Léonie en retroussant son nez. Un petit souper d'amoureux en vue, je pense ?

Marijo le lui confirme, mais sans révéler le but de l'exercice. Son amie ignore qu'elles partagent le même statut spécial. Marijo demande à voir son petit bedon. Qui est assez apparent, assez pour relancer les questions habituelles sur la hauteur utérine, la date de l'échographie...

Pendant ce temps, Renaud gare son auto et salue monsieur et madame Prévost qui savourent le moment présent en se balançant au gré des secondes qui s'égrainent lentement au sablier du temps.

— *Quid novi* ? Quoi de neuf ?

— Ah Monsieur Prévost, *nil novi sub sole*, répond Renaud en souriant.

— Rien de neuf sous le soleil alors, traduit le voisin en regardant sa conjointe. Même pas de petits voyages en préparation ?

— J'aimerais visiter Londres avec Marijo, on en parle. J'ai aussi un colloque qui est prévu au début d'octobre.

— C'est bon, les voyages forment la jeunesse, paraît-il. Alors, comme d'habitude, prévenez-moi, je ramasserai le courrier en votre absence.

Quand le téléphone sonne chez Léonie, celle-ci poursuit sa conversation pendant que Marco répond, car elle sait qu'il s'agit du propriétaire d'un appartement. Du coup, Marijo se rappelle :

— Moi aussi j'ai une nouvelle pour toi, tiens-toi bien : ta maison d'enfance sur Terrasse Gravel est à vendre ! Le

cousin de Renaud, le comptable Bastien, se fait construire ailleurs dans Lavaltrie. La pancarte « À vendre » n'est même pas installée, ce serait ta chance.

Rouge d'émotion, Léonie place sa main sur son cœur, car c'est inespéré. Sa maison en brique rouge, celle des jours heureux avec une longue façade et deux larges fenêtres au salon. Elle sait que la piscine est toujours là.

À ce moment précis, Renaud arrive et trouve les deux voisines de cœur qui se parlent avec excitation. Elles s'interrompent pour le saluer. L'une un peu gênée par sa surexcitation, l'autre a le cœur qui bat la chamade.

Le nez de Renaud est aux aguets, il se dirige tout droit vers la cuisine, laissant Marijo sur le palier. Léonie croise les doigts pour appeler la chance :

— Merci du tuyau. Il me reste juste à convaincre Luc de vendre sa fermette et d'acheter la maison. Ça ne sera pas facile, mais je pense déjà à plein d'arguments. Non, mais, quelle nouvelle !



Renaud prépare la vinaigrette. Distract, il fait déborder l'huile sur le comptoir, se doutant bien d'une mise en scène de sa chérie. Il arrête tout, s'approche :

— Marijo, je ne pourrai pas attendre jusqu'au dessert.

— Il n'y a pas de dessert, mon chéri !

— S'il te plaît, viens t'asseoir, implore-t-il.

Il doit attendre encore, le temps qu'elle se rende à leur chambre. Nerveux, il spéculé : une bague de fiançailles ?, les femmes osent tout maintenant. Une réservation pour un spectacle rock dispendieux ? Des billets d'avion pour New York ? Ou Londres ?

Les mains derrière le dos, elle tient le coffret et sourit, lui remet, il l'ouvre, le cœur battant.

En papier bleu, un pyjama avec un mini mouton. En papier rose, un pyjama décoré de dentelle. Une petite carte au fond : « Rose ou bleu ? L'avenir le dira. Au printemps prochain. Un petit chouchou juste à nous deux. Je t'aime. »

Toujours assis, elle debout, il l'enlace à la taille et dépose sa tête sur son ventre. Il pleure, c'était prévisible. Il pleure de joie, pense Marijo. Non, il pleure une vieille tristesse, sur ce jour où il a failli tout arrêter, une lâcheté difficile à se pardonner. Ce soir-là, Marcus l'a trouvé juste à temps ; une longue soirée à discuter s'ensuivit : évoquant son amour des enfants, cette raison de connaître la paternité l'avait encouragé à poursuivre sa route.

Elle lui fait signe de se relever, essuie ses larmes.

— Renaud, je croyais te voir exploser de joie comme un feu d'artifice.

— J'explose, dit-il la voix enrouée, esquissant un petit sourire pour se ressaisir. J'explose et je suis ému. Très ému.

C'est en pigeant allègrement dans le tagine qu'il lui explique son amour des enfants. Ce qu'il aime d'eux. Le père qu'il veut être. Et combien il est fier que ce soit ELLE qui soit la maman, parce qu'il aime la femme à la fois spontanée et capable d'être réfléchie. Une femme qui l'accepte lui, avec ses imperfections.

— Moi aussi, je ne suis pas parfaite.

— C'est exactement ça : sans jamais oublier qu'il n'y a personne de parfait sur terre, on peut faire un bon bout de chemin ensemble.

Mais comment a-t-elle balayé ses réticences face à une grossesse ? C'est sa famille à lui, inspirante de joie de vivre, une grande tribu qui prend soin de ses petits-enfants. Une solidarité qui les cimente à jamais.

— Pour terminer, viens ici, dit-elle en le dirigeant vers leur chambre et sa table de chevet dont elle ouvre le tiroir.

Au fond, la dernière lettre du Mexique. Dedans, l'alliance de Guillaume le maladroît qui devait se demander quoi faire de ce jonc devenu inutile. Elle laisse le bijou à l'intérieur, chiffonne la lettre et va la jeter à la poubelle. « Tu vois, là on tourne définitivement la page du passé. Maintenant, j'aimerais qu'à ton tour, tu effaces tous les courriels de Jacque pour, disons, soulager mon esprit inquiet. »

Il s'exécute et exprime ensuite sa hâte d'annoncer la nouvelle à tout le monde.

— N'en parle à personne pour le moment, dit-elle vite. Attendons encore un peu. Parce que je me sens superstitieuse, avoue celle qui a le pouvoir d'embuer les yeux d'un optométriste.

Ce soir-là, Renaud trouvera difficilement le sommeil, euphorique, mais abasourdi par l'annonce de sa Marijo. « Non, mais, quelle nouvelle ! »

Dans nos trois pôles lanaudois arriveront d'autres bonnes nouvelles qui, en tombant au milieu de leur vie, feront des milliers de vaguelettes dans l'océan de leur existence ; les ondes créées s'agrandissent et se répandent bien loin autour d'elles.



Splendide après-midi de la mi-août. Dans le quartier central de L'Épiphanie, Paryse et son nouvel amoureux, Sam Bergeron, attendent Alex qui dressera un devis pour un aménagement paysager. Ils souhaitent une rocaille simple avec des vivaces colorées. Après les rénovations intérieures, c'est la dernière étape qui rendra leur résidence confortable et facile à entretenir pour ce couple formé depuis peu, mais suffisamment argenté pour s'offrir une cohabitation hors pair.

Alex cherche l'adresse d'une certaine Paryse V., ignorant qu'elle est l'amoureuse de son oncle. Surpris, il serrera la main de son proche parent qui lui, l'avait recommandé auprès de Paryse. Une demi-heure a suffi pour établir la soumission, acceptée aussitôt par le couple.

Sur le patio ensoleillé, devant une limonade, Alex ne se retient plus pour questionner Sam sur ses projets.

— Comme ça, vous allez déménager au cœur de L'Épiphanie et laisser l'agriculture. J'imagine que Junior va rester sur place ?

— C'est beaucoup pour un gars tout seul : la machinerie, les terres à cultiver, l'entretien des bâtiments et la maison qui a bien soixante ans.

Saisissant la balle au bond, Alex dit :

— Vous avez pensé à vendre, je crois ?

Avant de répondre avec précipitation, Sam pense dans sa tête « qu'il faut laisser pisser le bœuf », car attendre avant de parler relève de la sagesse ancestrale. En fait, l'oncle se demande comment Alex a connu ses intentions. D'autre part, Sam a eu vent de la manifestation, mais il ignore qu'elle s'était arrêtée chez lui. Il croit qu'il s'agit d'un regroupement de défense des agriculteurs.

Sam tient amoureusement la main de Paryse, Alex constate alors que son oncle n'a plus le temps de lire le journal régional, doublement affairé par ses amours et ses rénovations. Son oncle est loin des rumeurs de dézonage et de marché aux puces. Alors, il va aborder le sujet par la bande :

— Je pense qu'il y a un groupe d'investisseurs qui est intéressé à des achats de terres agricoles dans votre rang, je me trompe ?

Personne n'aime qu'on lui tire les vers du nez. Le futur retraité sourit à Paryse pour détendre l'atmosphère et faire diversion.

— C'est vrai que nos terres valent cher, répond-il. Par contre, plutôt que vendre on peut en louer une partie à un voisin, tu sais.

— Dites-moi donc la vérité au lieu de tourner autour du pot ! Vos voisins sont inquiets. Voici la vraie question : est-ce que Junior va garder la ferme ? Et avez-vous eu des offres d'achat ?

Le cachotier se lève, signifiant la fin de la discussion ; il n'a pas à s'expliquer avec ce blanc-bec. Pour rester poli, se rappelant qu'Alex doit revenir pour sa rocaille, il lui dit calmement :

— Je te sens inquiet pour l'avenir de l'agriculture d'ici. Je vais te rassurer : je suis encore capable de mener mes affaires sans causer de tort à mes voisins. Par contre, il y a du nouveau chez nous. J'ai discuté avec Junior dernièrement et il se pourrait bien que tout s'arrange. Fais-moi confiance, j'ai encore toute ma tête ! Je le répète, fais-moi confiance.

Alex démarre son camion, déçu de cet échange, car en fait son oncle, en fine mouche, a complètement esquivé ses questions. En revenant à Lavaltrie, il rumine cette discussion en prenant les chemins les moins fréquentés, ceux qui permettent d'apprécier sa région lanaudoise : c'est d'abord le rang Point-du-Jour Sud, suivi du rang Saint-François. Les champs verdoyants à perte de vue le réconcilient complètement avec lui-même, l'homme combattif qui veut conserver la beauté du monde.

Comme il n'habite pas le rang convoité, c'est tout de même un étrange hasard que ce soit lui qui ait pris connaissance de l'imbroglio créé par le journaliste à la pige. « D'après moi, cette histoire de marché aux puces est toujours dans l'air, mais plus dans le rang de l'Achigan. Ces promoteurs existent et un jour, on saura leur identité. Non, mais, quelle nouvelle ! »

Ce que tous ignorent, c'est que la manifestation a réellement fait reculer les acheteurs qui ne viendront jamais s'en vanter. Mais Sam, lui, sait qu'ils n'ont pas aimé voir leur plan découvert ; il sait aussi qu'ils vont ailleurs, loin de L'Épiphanie. Sam savait-il pour l'histoire du marché aux puces ? On ne saura jamais, la vérité se perd parfois dans les méandres des histoires occultées.

Plus tard, un triangle téléphonique se crée lorsqu'Alex de Lavaltrie joint Mathilde à L'Épiphanie qui joint son frère à Joliette ; Renaud, à la fois soulagé et légèrement dubitatif, ferme le triangle scalène en rejoignant Alex à Lavaltrie pour plus d'explications. Ils sont tous un peu contrits d'avoir cru en cette supposée histoire de terres agricoles en danger. Mathilde, elle, ne regrette pas d'avoir organisé la manifestation, la militante assumée a l'intuition de sa nécessité (il faut protéger les terres agricoles des loups aux grandes dents) et en discute avec Rachel qui joint Véronique qui joint... Les tours de transmission téléphoniques ne font alors plus de triangle ni de géométrie, car nos destinées sont souvent indéchiffrables ; elles tracent incessamment des lignes qui s'entrecroisent et créent des plans si barbouillés qu'on en perd parfois son discernement.

Chapitre 13

Certaines fins de journée, la géométrie s'en mêle encore, mais ce coup-là, les cercles sont à l'honneur. On boucle la boucle, on dit : « C'est réglé ». On attache des liens, on relie des points autour d'un dessin, on tourne même en rond jusqu'à revenir au point de départ.

Tout commence dans la maison de Véronique...

Sur la table de la cuisine, un mot pour Minou ; il le trouvera à son réveil, à seize heures :

Je suis partie chez Vickie, nous préparons notre voyage.

Tu fouilleras dans le congélateur, il y a assez de choix pour te concocter un souper avant de partir à ton travail.

À demain matin, Véro

La Joliettaine marche vers la demeure de sa cousine en respirant d'aise, satisfaite de laisser Minou souper tout seul ; tout seul avec sa tête sinistre et ses bajoues tombantes de vieux grognon. Oui, elle est dure dans sa description parce qu'elle en a marre de son indifférence. La rue Angélique la mène au parc Lajoie qu'elle traverse en diagonale jusqu'au patrimonial kiosque à musique situé en face du duplex de Vickie. La porte à gauche, c'est le bureau d'avocats (autrefois, le local du dépanneur Jolicoeur). À droite, le

logement de sa cousine. Septembre est jeune et les jours raccourcissent trop vite, comme toujours. Un couple de merles picossent l'herbe qui commence à jaunir. Une confiance de Vickie lui revient : les merles sont associés à François, le voyageur céleste.

Une feuille d'érable vermillon attire son attention, un trésor dentelé qui ravit les yeux, elle la ramasse et la fait tourner sur sa tige entre pouce et index. Traversant la rue, son pas s'accélère, la voilà pressée de partager une excitante nouvelle...

Les fidèles complices sont vite installées. La date du douze octobre est confirmée pour le vernissage de Rachel et Délia est prévenue. D'un commun accord, elles coucheront au Maine, à Portland, le premier soir, histoire de visiter du pays. Rachel a contacté un vendeur de cartes postales anciennes de cette ville côtière et souhaite visiter sa boutique. Vickie a vu un reportage télé sur un restaurant de fruits de mer de l'endroit, leur place est déjà réservée. Quant à Véronique...

— J'ai quelque chose à t'annoncer, dit-elle avec enthousiasme. Tu sais, quelquefois le hasard arrange bien les choses.

— Euh... oui, comme tu dis.

— C'est au sujet d'un colloque de synergologie aux États-Unis ; mon professeur, Steeve, va y prononcer une conférence.

Elle s'arrête pour faire du mystère, ça énerve l'autre qui lance :

— Allez, lâche le morceau. Le colloque, c'est où pour commencer ?

— À une heure de Lowell. Et j'ai nommé la ville de Boston !

— Boston ! À quelle date ce colloque ?

— Le lendemain du vernissage. J'y vais et je suis folle comme un balai ! J'ai repéré mon autobus à la gare de Lowell, je pars le matin, à sept heures. Lowell-Boston, il ne faut pas plus d'une heure. Je me suis inscrite à plusieurs ateliers, c'est Steeve qui m'a conseillée.

— Des ateliers en anglais ?

— Justement, j'aimerais suivre quelques cours d'anglais. Aurais-tu quelqu'un dans ton S.E.L. qui pourrait m'en donner ?

— Il y avait un ex-professeur qui était inscrit, il faudrait appeler Marijo. Et toi, que vas-tu offrir en échange ?

— J'ai deux idées : soit je cuisine différents pâtés, au poulet, mexicains ou des tourtières à offrir en échange, soit je propose de faire de la couture comme arranger des ourlets de pantalon ou réparer des rideaux, des poches déchirées, coudre n'importe quoi finalement.

Vickie l'approuve, ses idées sont bonnes, mais une question la tracasse :

— Steeve, ton prof, tu l'appelles maintenant par son prénom ?

— Ça fait longtemps. À Boston, on va manger ensemble. Il va me présenter quelques collègues amis.

— Tes yeux brillent, Véronique, y a rien entre vous, j'espère ?

— Pas encore !

Vickie éclate de rire, sa cousine n'est surement pas sérieuse. Par contre, sans même avoir suivi les cours de synergologie, Vickie sait bien que les pupilles dilatées de sa cousine sont un signe d'excitation. Elles déplient la carte routière de la Nouvelle-Angleterre pour étudier le trajet. Le site web d'un hôtel montre un lieu de villégiature splendide, situé au bord de l'océan Atlantique. Préparer un voyage, c'est connu, est aussi excitant que l'entreprendre. Rêver en est le point de départ.

Pour Rachel, le point de départ de sa peinture, cet après-midi, a été la lecture d'un poème avant de rejoindre son atelier. Un poème sur les couleurs et l'émotion. Le mordant du bleu l'interpelle pendant le peaufinage d'un clocher pointant un ciel argenté. Elle mélange l'indigo au bleu polaire, étale la peinture en taches légères qui se touchent, pour un résultat satisfaisant. Avant, la tendresse du rose l'a prise au jeu, une douceur exprimée dans une ombre rosée qui s'allonge sur la neige derrière l'église. Au loin, un soleil couchant (jaune laiteux strié d'orangé) est caché à moitié par de grands pins d'un vert ni trop pimpant ni trop sombre, une teinte précise qui lui a donné du fil à retordre. Elle pense à une carriole d'autrefois et à la chaleur du rouge. Comme dit la chanson, la terre pourrait bien s'écrouler, elle rêve en couleur ce paysage qui prend littéralement vie sur la toile. D'ailleurs, un chien s'ajoutera, un paysan à casquette peut-être. Un tableau à la Cornelius Krieghoff ? se demande-t-elle. Non. Alors, pas de carriole, juste un marcheur avec son chien qui passe devant la chapelle. Il faut plus de brun naturel, apaisant comme le chocolat, ce sera plus intemporel et conforme à la série de tableaux.

Sa montre lui dit que l'après-midi est avancé et Toutoune ne cesse de tourner en rond dans l'atelier, demander la porte pour son pipi, un biscuit pour danser, puis elle grimpe à la fenêtre pour voir la route. La peintre revise les bouchons des tubes de couleur, rince pinces et spatules dans le bocal d'eau.

La rêveuse s'adosse à sa chaise et respire longuement. Comme elle aurait envie d'une petite sieste !, mais sa raison lui indique d'aller marcher, c'est un plus pour sa santé... et son poids ! En remettant la sonnerie sur son téléphone, un message l'attend sur son répondeur. Ce sont les

camionneurs de la galerie de Lowell. Ils disent être en route pour ramasser les tableaux. Quoi ? D'ici une heure, ils seront là ! Ils expliquent : pour emballer le matériel, habituellement, ils aiment s'installer dans l'entrée de garage, il faudrait donc enlever tout véhicule.

Au même instant, Omer-Jules entre. Que fait-il là ? Il vient changer de pantalon, celui-ci est décousu « à la fourche ».

— À la fourche ? Prends donc le temps de t'asseoir.

— Non, non, je suis juste de passage.

Cette phrase à peine terminée, un grondement intense de moteur se fait entendre en face de leur résidence. Le semi-remorque s'immobilise et klaxonne. Rachel a trouvé un deuxième pantalon pour O.J. Toutoune fait d'incessants allers-retours vers la porte en lâchant de petits jappements, ce qui monte d'un cran l'énervement général.

O.J. remonte son pantalon avec empressement pendant que le klaxon retentit sans répit et qu'un homme en uniforme bleu cogne à la porte.

— Rachel, c'est quoi encore ?

Énervée, elle tente de lui expliquer rapidement, puis ajoute, tout en ouvrant la porte, qu'il doit enlever son auto du passage. L'homme entre, il n'a pas le temps de placer un mot.

— Pouvez-vous attendre une minute puis arrêter de klaxonner ? Je suis chez moi, ici. Est-ce qu'il y a le feu ?

— Non, Monsieur, répond l'autre avec un accent anglais.

Une fois son auto déplacée, O.J. prend le contrôle de la situation : les deux hommes doivent lui fournir leur papier, il les parcourt et les questionne. Oui, c'est la galerie qui paye, lui apprend-on. Oui, ils se rendent dès ce soir à Lowell, aussitôt l'emballage terminé.

Finalement, Omer-Jules reste pour surveiller et cocher le bordereau d'inscription des vingt-deux toiles qui seront numérotées. Il faut aussi ajouter, sur cette liste, le prix des tableaux déjà inscrit au verso. Omer-Jules vérifie scrupuleusement le montant inscrit par sa femme. Il va à l'atelier pour sortir, avec précaution, chacune des œuvres qui sont d'abord placées dans le vestibule. Dehors, les deux hommes les emballent de papier kraft et les placent dans une boîte en carton ondulé.

Autour du vérificateur en chef, un océan de suspicion rend l'atmosphère lourde. Rachel, déstabilisée de le voir s'interposer ainsi, pense qu'il faudra tout de même le remercier de son implication. L'arrivée surprise du camion l'ennuie passablement, car elle se demande s'il faudra expédier à ses frais les deux dernières toiles dont l'une recevra son vernis final dans deux jours et l'autre est inachevée.

Pour ajouter au brouhaha, Nicolas arrive au volant d'un véhicule japonais d'occasion, de couleur bleu. Fini le *pickup*, vive les petites autos !

— Regardez O.J. ce n'est pas une minoune, comme vous dites !

Il se gare donc hors de la cour. L'inscription « *Specialised transport* » sur le camion l'étonne, il commence à bavarder avec les emballeurs dans un anglais rapide. L'un d'eux est Bostonnais, le plaisir de faire connaissance est accru. Comme O.J. doit retourner au club de golf, il laisse ses instructions afin que Rachel vérifie le tout et signe le bordereau.

Nicolas s'intéresse à leur horaire : le camion vient une fois par semaine au Québec pour ramasser de la marchandise précieuse. Quand les deux hommes prennent une pause, ils s'assoient sous le grand saule avec Nicolas qui leur parlera

de son Segway, montrant une photo sur son iPhone. Nicolas et le plus jeune des camionneurs, prénommé Jack-Daniel, notent sur leur cellulaire leur numéro de téléphone respectif.

Confluence des visiteurs chez Rachel, une auto pénètre dans la cour, c'est Sam Bergeron. Rachel prend Toutoune dans ses bras pour la calmer, s'avance vers lui, craignant un mauvais présage ; ils vont discuter devant le malus aux feuilles sèches dont le tronc commence à noircir. L'homme soulève sa casquette pour saluer Nicolas au loin qui répond d'un signe de la main.

Après les civilités, il la questionne sur le semi-remorque (par politesse) et écoute les explications de Rachel. Il se racle la gorge et dit :

— J'arrive de mon ancien chez moi, j'ai pensé arrêter pour m'expliquer. C'est pour vous rassurer, Junior va reprendre ma terre. On a fait un petit arrangement, cet après-midi. Tout est correct.

Rachel, mise au courant récemment par Renaud qui l'a appris d'Alex, le laisse parler. Son voisin s'enorgueillit de son seul fils qui va « se relever les manches ». Il pointe du menton vers Nicolas :

— C'est à cause de votre *american boy*. Junior a rencontré une fille incroyable qui est agricultrice. Elle s'appelle Kim. Sa famille dirige une grosse entreprise agricole, ils connaissent bien les nouvelles pratiques. Depuis que Junior la fréquente, l'ardeur au travail est revenue, il fait des projets. Moi qui veux refaire ma vie et partir l'esprit tranquille, c'est réussi. Si vous permettez, je vais aller lui serrer la main et le remercier.

Le téléphone sonne dans la maison. Rachel va chercher son sans-fil pour écouter le long préambule d'un amateur qui a vu ses toiles sur Internet et serait intéressé par l'une d'elles. Ces propos la déroutent, car elle voit ses toiles

emballées dans le camion, Rachel lui demande de rappeler un autre jour. « Aujourd'hui, il y a un grand va-et-vient chez moi. Je suis dehors, je ne peux pas noter votre nom. Je m'excuse mon cher monsieur. »

Elle poursuit son travail de vérificateur. Mathilde arrive en bicyclette (toujours la confluence entonnoir des visiteurs). Perspicace, elle lit « *Specialised transport* », ce qui la renseigne sur l'encombrante semi-remorque. Mathilde se dit pressée, elle rapporte la boîte de coquillages empruntée ultérieurement par son fils.

En revenant vers Rachel et sa fille, monsieur Bergeron se dit attendu au village et les salue à l'ancienne, « À la revoyure ! », une expression retenue par Nicolas.

— Dis donc, le père Bergeron, ici, ce n'est rien d'inquiétant ?

— Mais non. Son fils reprend la ferme, ses amours continuent avec Kim, la fille d'agriculteur. Ça a l'air sérieux. C'est vraiment de bonnes nouvelles, on peut dire que le cas est réglé.

— Celui-là, oui. Mais il y a un autre cas suspect. Gilles Dudoré m'a averti d'autres tractations dans la couronne Nord. Ce seraient des sociétés d'investissement qui revendent à des étrangers qui font construire des porcheries industrielles. D'autres rachètent des terres et peuvent attendre cinq-six ans, ce qui facilite le dézonage parce que la terre est à l'abandon.

Rachel s'interroge en l'écoutant : faut-il lancer un autre branlebas de combat ? La menace est-elle réelle ? Ne souhaitant aucunement réprouver le penchant militant de sa fille, elle l'incite tout de même à se documenter avec l'aide de l'agent qui sera rencontré prochainement.

— Commence par te renseigner, c'est mon point de vue. Je vais te donner un conseil de « vieille moman » : cesse

de te tourmenter, sois plus confiante tout en étant vigilante. Réfléchis à ça, c'est important.

Les experts emballeurs ayant repris le travail, Rachel doit les rejoindre, sa fille va rebrousser chemin, mais avant, elle l'informe que Miléna veut l'interviewer pour un travail de recherche à l'école.

— Puisque t'es bonne en philosophie, ma chère mère, Miléna va te poser des questions existentielles.

— Pas de problème, j'attends son appel. Et toi, n'oublie pas mon conseil : don't worry ! lance Rachel bien fort.

En accédant à la chaussée asphaltée, Mathilde croise un autre cycliste, avec casque et lunettes soleil, c'est un inconnu. Il entre à son tour chez Rachel et dit en ôtant son casque de sécurité :

— *Don't worry, be happy*, Madame Brind'Amour !

— Ah, dit-elle, surprise !

— Bonjour. C'est moi, le professeur. J'étais là, à la manif.

Il vient lui remettre les coordonnées de son arrière-cousin policier qui n'est plus, malheureusement, dans la région de Lowell.

— Mais, c'est encore mieux. Il est directeur régional d'un bureau de police dans le Maine.

— Le Maine, on y va aussi. On aimerait coucher à Portland le premier soir de notre voyage.

Elle le remercie et va déposer à l'intérieur la boîte de coquillages, son sans-fil et le papier des coordonnées. Au retour, toujours dans la même affluence endiablée (il semble qu'aucune minute de répit ne soit accordée à Rachel), le camion de la poste s'arrête devant sa boîte à lettres, le conducteur y laisse le courrier. Une lettre de la galerie Exit attire son attention. Après un effort de

concentration pour la traduire, le message ne lui plaît guère : la galerie lui offre les services d'un agent d'artistes, moyennant contribution évidemment, afin de l'aider à gérer le service aux éventuels acheteurs. Le montant couvre les frais de prise en charge du dossier. Le paragraphe suivant lui promet des ventes plus considérables, considérant que l'agent, qui s'appelle Parkinson, connaît bien le milieu des acheteurs d'art du secteur. Il organisera un blitz publicitaire et s'occupera, après le vernissage, de la vente des toiles durant tout le mois que durera l'exposition. En plus du montant initial, il demande une commission de vingt-cinq pour cent sur chaque vente. Il est précisé que TOUS les exposants de la galerie se munissent de cet outil de promotion. Dès la réception du paiement, l'agent Parkinson se mettra à l'œuvre.

Rachel soupire de découragement.

Les camionneurs sont prêts à quitter l'entrée, elle signe négligemment le bordereau et va s'asseoir sur son patio où le débit tranquille de la rivière de l'Achigan devrait lui procurer le calme requis pour réfléchir en paix. Elle demande à Nicolas de la laisser seule, il entre dans la maison. Toutoune saute sur les genoux de Rachel qui caresse son dos, ébranlée par cette autre facture imprévue. Une première décision est prise : si elle consent à payer cet agent d'artistes, O.J. n'en saura rien, car le montant exigé va l'épouvanter. Dans sa tête, son homme maugrée déjà : « Misère, on n'a même pas gagné *une cent* qu'on a déjà dépensé quasiment mille dollars ! »

Elle ferme les yeux, fatiguée de tout et s'endort.

Dans la maison, Nicolas ajoute Jack-Daniel à ses amis Facebook. Il place ensuite une annonce pour vendre sa nouvelle petite auto, car l'université attend le paiement de ses frais de scolarité. S'il vend le Segway d'occasion, tout

sera réglé : un Lavaltois demande à voir le gyropode ce soir, dans la cour du café-bistro. En furetant, il trouve le site des vendeurs de guitares rencontrés au marché aux puces. Une guitare violette chromée lui fait de l'œil. S'il réussit sa vente ce soir, il va les contacter. Dans la vie, ne faut-il pas savoir se récompenser ? Le *bargaineur* incorrigible se prépare un sandwich, l'enthousiasme danse dans sa tête, une vente l'attend, la passion de l'argent le motive comme l'âne voyant la carotte au bout du bâton.



Ça discute joyeusement dans le salon de Léonie. Pour la toute première fois, Marguerite a conversé avec sa filleule africaine par Skype. Émue, Marguerite a enfin entendu la voix de Noëllie dont elle possède une panoplie de photos qui commence par une fillette aux longues tresses avec des rubans roses. Les photos récentes montrent une modeste fille entourée de ses amies étudiantes. Pour contrer la tristesse de renoncer à ce voyage, Marguerite a eu une idée géniale à révéler au moment opportun...

Mais pour l'instant, Marguerite essuie ses yeux :

— Tu t'en rends compte ? Ça fait plus de quatorze ans qu'on s'écrit, je connais bien le fond de son cœur, c'est une gentille fille qui a perdu ses deux parents. Je l'ai réellement fait instruire, car sans mon aide, elle aurait dû abandonner l'école.

— C'est pas trop cher, je pense, le parrainage d'enfant, dit Léonie.

— Avec mes huit dollars par mois, elle s'en sortait facilement.

Marco sort de sa chambre, considère sa mère et sa mamie, inséparables, assises côte à côte sur la causeuse. Il annonce :

— J'ai parlé à ma tante Solange. Au bistro, elle va essayer une autre recette de pop-corn épicés. On pourrait aller manger là. Si ça vous tente ?

Léonie réplique aussitôt :

— On verra Marco. Tu sais qu'on doit visiter une maison avec Luc, il faut voir le temps que ça va prendre.

Avec sa mère, on coupe court à la discussion, Marco le sait, il quitte la pièce. Elle rabat le couvercle de son portable et dit à Marguerite :

— En passant, c'est beau Noëllie comme prénom. Y a presque toutes les lettres de Léonie sauf qu'il y a un l supplémentaire. Moi, pour ma fille...

— Léonie, murmure sa mère, rien ne dit que tu auras une fille.

— Si c'est une fille, ce qui est probable à cinquante pour cent, j'aimerais l'appeler Daisy, tu sais pourquoi ?

—...

— Daisy, c'est une marguerite en anglais, dit-elle en prenant sa mère par le cou.

— Et si c'est un garçon ?

La question reste en suspens, Luc est arrivé pour visiter la maison sur Terrasse Gravel. Les deux complices se serrent les mains, le cœur battant, et se lèvent simultanément. Depuis plusieurs jours, elles sont prêtes, enthousiastes, excitées de revoir la maison avec ses fenêtres immenses, la salle de bain en céramique, le salon démesurément long, la piscine creusée, les lilas au fond. Elles se souviennent de tout dans cette maison qui a bercé leur famille complète, non éclatée, pendant... un petit cinq ans.

En conduisant vers la mythique résidence, Luc se dit qu'il ne peut rien refuser à sa fougueuse Léonie, celle qui va lui permettre un bonheur inespéré, celui d'avoir un fils.



Plusieurs pinatas colorées, en papier mâché, sont accrochées au plafond du café, attendant d'être éventrées par les clients chanceux du tirage. Ils font envie à Marco qui plonge avec appétit sa cuillère dans un bol de chili. Luc n'est pas là. Léonie et Marguerite font des conciliabules dont il est exclu. Pourtant, il a joué un rôle déterminant dans la décision de Luc. Tantôt, en visitant la résidence à haute teneur émotive, il s'est exclamé spontanément en apercevant la troisième chambre, plus petite avec un lit de bébé : « Aïe, y a même une chambre pour mon petit frère ! » Il est pertinent de dire que Luc a été touché en plein cœur.

Le huis clos entre mère et fille se poursuit, à voix basse.

— Tu crois vraiment que le comptable va lui faire un bon prix ?

— En n'ayant pas l'intermédiaire d'un courtier immobilier, répond Léonie, il évite de payer une commission. Comme il semble bien se connaître, tout pourrait se régler vite. Vu que tu as offert de prendre le sous-sol et de payer loyer, ça pourrait faire pencher la balance.

— J'espère bien. Évidemment, il faudra que Luc vende la sienne à la campagne. Mais qu'est-ce que le comptable a voulu dire quand il a lancé qu'il connaissait quelqu'un, parmi ses employés, qui pourrait être intéressé.

— Ben, intéressé à la grande propriété de Luc, c't'affaire !

— Ah, Mon Dieu, venez-nous en aide ! conclut la pieuse Marguerite.

Ils ont presque terminé leur plat lorsqu'un attroupelement se forme dans le stationnement. C'est autour

d'une petite auto japonaise dont la porte arrière à hayon est relevée. Le propriétaire en sort un drôle d'engin à deux roues sur lequel il monte, avançant aisément en équilibre sur la plateforme. Marco est à la fenêtre, ébahi : il a déjà vu ce genre de véhicule à la télé. Il a oublié le nom du bidule, mais trouve incroyable de voir cela à Lavaltrie. Il sort rejoindre les curieux.

Le conducteur insolite va d'un bout à l'autre du stationnement, revient à son point de départ. Peter, le conjoint de Solange, la proprio du bistro, engage la discussion, s'informant de la provenance du véhicule, de son prix, s'il est d'occasion.

— Il est à vendre, j'attends quelqu'un qui est intéressé, dit Nicolas.

À l'instant, un mécanicien arrive suivi de son fils. Dix minutes d'entraînement suffisent à l'adolescent pour être à l'aise avec le gyropode qui suscite l'intérêt de tous. Nicolas conclut le marché et empoche discrètement le chèque de la transaction. Monté sur son gyropode, l'adolescent prend aussitôt la poudre d'escampette vers le quai municipal ; trois amis l'accompagnent.

Peter invite Nicolas à prendre une *cerveza por favor*.

— J'ai remarqué, dans ta vitre de côté, la carte « À vendre », combien tu demandes pour ton auto ?

Marco, pas gêné pour une miette, va retrouver son oncle et ce visiteur maintenant fortuné. Pas de bière pour Marco, mais du pop-corn aux saveurs cajun. Sociable et bavard, Nicolas raconte son agréable séjour dans Lanau - dière, le pays d'origine de son grand-père.

Marco à l'affût de tout, remarque l'effervescence à la table de Léonie et Marguerite. Sa mère est debout, le cellulaire sur l'oreille. Une fois à portée de voix, il apprend que Luc a tout réglé en un soir.

— C'est réglé ! répète Léonie.

Oui, sa maison est vendue, il achète celle sur Terrasse Gravel, mais il ne peut parler trop longtemps.

Léonie referme son téléphone, s'assoit, place ses mains devant sa figure. « C'est incroyable, » dit-elle à travers ses larmes. Après toutes ces années de galère, à tirer le diable par la queue comme monoparentale, voilà que son homme lui offre le cadeau le plus significatif qui soit : la maison de ses rêves. Littéralement. Une maison quittée pour aller vivre avec le père de Marco et vendue presque aussitôt par son père, celui qui reste un fantôme vivant loin d'eux.

Une fois ressaisie, elle voit l'heure tardive et pense à passer à sa boutique pour ramasser la caisse. Dehors, la pancarte « À vendre » sur l'auto de Nicolas interpelle Marguerite qui songe : « C'est vrai, j'allais oublier. »

— Léonie, attends une minute. J'ai quelque chose à t'annoncer.

Sa fille s'immobilise, le sourcil levé.

— J'ai pensé à mon affaire cette semaine, commence-t-elle, en pointant le stationnement. Comme je ne vais pas en Côte d'Ivoire, j'ai toujours l'argent prévu pour ce voyage. Avec ce montant, je vais m'acheter une auto. Comme ça, Antony n'aura plus à venir me chercher au monastère. J'aurai juste à suivre des cours de conduite d'appoint.

Voilà une deuxième bonne nouvelle pour sa fille. Demi-tour. Elles vont retrouver Peter et Nicolas pour discuter avec ce jeune homme qui a gardé un amusant accent américain.

Il y a des jours comme ça où tous les liens s'attachent parfaitement. Tout se place, on résout des problèmes en attente depuis longtemps. Les planètes sont bien alignées, dit-on ironiquement.

Toujours attablé au bistro, Nicolas appelle Kiki pour lui annoncer la vente du gyropode. Elle l'invite à souper chez Junior, un de ces soirs, pour célébrer cette vente et lui remettre sa commission.

— Chez Junior ?

— Ben oui, j'emménage dans trois jours. On va vivre ensemble. Ça ne sert à rien d'attendre. On est assez mature pour s'engager rapidement. Et si ça ne fonctionne pas, je repartirai, voilà tout !

Sur ce « Voilà tout », Nicolas doit conclure sa conversation, car Léonie, Marguerite et Marco se tiennent devant lui, vraisemblablement pour lui parler. Le deuxième marché se conclura aussi le soir même ; comme Marguerite peut attendre, l'auto lui sera remise lors du départ de Nicolas, il en ignore le moment précis, mais c'est pour bientôt.

Une autre affaire réglée.



Rien n'est réglé pour Rachel qui termine sa soupe, l'âme en peine. Qu'est-il arrivé depuis sa sieste sur le patio ? Quand Nicolas a chargé le gyropode dans son auto, Rachel s'est réveillée.

— Hé, ma tante, vous avez pogné une endormitoire ! lui a-t-il lancé, la faisant alors sourire.

Il lui a alors appris la vente possible du véhicule à deux roues. De plus, il lui a confié qu'un ami va lui prêter un kayak qu'il ramènera ce soir. Quand il fera nuit, il souhaite remonter la rivière, en amont, au cas où quelqu'un aurait retrouvé et attaché à son quai cette chaloupe tant aimée. Nicolas ne parle pas de vol ; le garçon bienveillant de nature mentionne plutôt un probable mélimélo.

Après son départ, elle est entrée pour constater – oh horreur ! – qu'une toile, celle portant le numéro quatorze,

a été oubliée dans l'atelier. Oubliée par O.J. qui pourtant ne pourra être accusé, car il fera remarquer qu'elle était responsable de la vérification finale avant le départ du camion. Va-t-elle lui avouer qu'elle a signé le bordereau distraitemment ?

— Jamais dans cent ans ! lance-t-elle en se levant de table pour chercher un morceau de fudge consolateur.

La détestable facture de la galerie Exit est sur la table. C'est encore des frais qui s'ajoutent... Fera-t-elle une autre cachoterie à O.J. ? Oui et tant pis pour lui, elle veut réussir ce projet, faire connaître ses œuvres, commencer une vraie carrière de peintre. Son chéquier trouvé, elle trace en belles lettres « Five hundreds and forty-five dollars », signe et adresse l'enveloppe qu'il faudra poster à l'insu d'O.J.

Renaud grimpe, au même moment, les marches de la terrasse arrière, Toutoune jappe aussitôt. Il prend le temps de s'asseoir, écoute patiemment le compte rendu quotidien de sa mère.

— J'avoue que c'est fou comme journée, dit-il.

Avant de partir, il jettera discrètement un œil à sa feuille de glycémie. C'est lui qui déposera la lettre à la poste.

Et c'est ici que l'histoire trace un cercle, car étant partie de Joliette chez Véronique au début du chapitre, elle a bifurqué dans le rang de l'Achigan trouvant une agglomération incroyable de monde chez Rachel, s'est promenée jusqu'à Lavaltrie pour voir sourire Léonie, revenant ensuite à Rachel. L'histoire revient au point de départ en fermant le cercle quand Rachel, souhaitant épancher ses soucis vers une oreille compatissante, téléphone à Joliette.

— Salut, ma sœur, comment va ton malus ? demande Véronique qui se trouve toujours chez Vickie.

— Mon malus est comme mon moral, chancelant.

Elle n'a même pas le temps de raconter ses déboires. Véronique émet LE commentaire qui va immédiatement pulvériser la balloune de tristesse (un petit cercle inopiné) qui entoure Rachel :

— Sais-tu quoi ? Vickie a trouvé un hôtel magnifique à Portland. On a visionné le site, c'est tellement beau, avec de grands jardins, une piscine chauffée, la mer en face. On a aussi repéré ta boutique de cartes postales, c'est un peu en dehors de la ville, mais il n'y a pas de problème. Là, c'est fou, attends que je te passe Vickie, on a vraiment hâte de partir !

Est-ce que les frais imprévus et la toile oubliée numéro quatorze font le poids face à un tel enthousiasme ? Pas du tout. Les petites erreurs de parcours seront résolues en temps et lieu. C'est ça la force des trois brins d'amour lorsqu'elles sont réunies. Un cercle d'influence, dit-on.

Pour éviter toute autre exaspération de la part d'Omer-Jules, les Joliettaines conseillent à Rachel de cacher la toile oubliée dans le sous-sol.

Vers dix heures, le kayakiste-enquêteur rame sans bruit vers Saint-Roch-de-l'Achigan. Il remonte le courant jusqu'à une chute qui lui barre la route. Scrutant les berges soigneusement, ses compagnons sont les noctambules des eaux, comme le rat musqué et une famille de castors.

Au retour, un ouaouaron fait bondir son cœur en sautant à l'avant de son kayak. Heureuse de voguer si alertement, la grenouille géante lui offre son chant aussi guttural qu'insupportable. Hélas ! L'enquête n'a rien révélé.

À son retour, Omer-Jules l'aide à rédiger, dans un bon français, un avis de recherche avec une photo à l'appui. Il souhaite l'imprimer en plusieurs exemplaires qu'il va distribuer dans toutes les places publiques de la région immédiate.

Troisième partie

SOUS UNE BONNE ÉTOILE

Un brin de fierté

« Plus je vois le monde aller, plus je me dis qu'il n'y a que ça : le cocon. Le couple et la famille contre le reste du monde. Réinventer le monde dans son salon, faire de sa maison un havre de paix, un bunker, une oasis. Quoi qu'on dise, quoi qu'on pense, ce ne sont pas les idées qui nous mènent, mais les émotions. »

All you need is love, Richard Martineau
Journal de Montréal, septembre 2013

Chapitre 14

À la mi-septembre, quand les arbres déploient de somptueuses couleurs, le mot multicolore s'incarne. Et si chacune de ces remarquables couleurs teintait le moment présent ?

D'abord, le rouge pour l'énergie, un classique.

Renaud bâille, il est quatorze heures, ce coup de fatigue l'exaspère. Les jours raccourcissent inexorablement, l'érable aux feuilles rouge vif qui apparaît à la fenêtre de son bureau le confirme. Le dernier patient a sapé son énergie avec ses exigences et ses difficultés à répondre aux tests. Il reste dix minutes avant le patient suivant, et s'il appelait sa chérie à la coop ?

Marijo va bien, sa voix est celle d'une femme ravie de parler à son amoureux. Son horaire des semaines à venir lui posait problème :

— Pour le colloque à Moncton, on part le jeudi, on revient le lundi soir, j'imagine ?

— Normalement oui, mais Marcus aimerait que l'on prolonge notre séjour d'une journée. Je t'emmènerais visiter Parlee Beach, les *boucanières* à harengs, on mangerait du homard frais.

— Je vois que tu connais bien le secteur.

— N'oublie pas, j'ai fait mon stage à Moncton. Ah !

Il faut absolument que tu voies le monument de l'Ange blanc dans Cap Pelé. C'est la seule statue sur socle, au Canada, qui se trouve en plein milieu du chemin, à l'intersection de deux routes. En plus, c'est un ange qui porte chance !

— Tu as le tour de susciter mon intérêt, comme on dit. Donc pour résumer, j'inscris mon absence du jeudi au mercredi suivant. C'est beaucoup. Vickie a trouvé une remplaçante à la Joujouthèque, mais moi, non, je dois donc modifier les horaires de la coop.

A-t-il noté que son colloque se tient le weekend du vernissage de Rachel ? Étrangement, ça fera beaucoup de monde loin du bercail, admettent-ils. Avec du sourire dans la voix, sa chérie lui confie avoir trouvé un prénom fantastique pour une fille.

— Ah oui ? Alors moi, j'ai un prénom pour un petit gars à te suggérer. C'est un patient que j'ai examiné hier, y était tellement sage.

Les dix minutes sont écoulées et Renaud est ragaillardi par l'effet de l'amour, il faut croire. Dehors, l'érable reçoit les rayons du soleil et flamboie du rouge sang d'un roi de cœur amoureux.



Une couleur pour réjouir les yeux ? Dans son kiosque au marché du samedi, Mathilde admire le tapis de feuilles orangées du parc épiphanyen. À la maison, Pierre-Paul ferme la piscine et Rachel surveille la maisonnée.

Pendant l'affluence du début, la maraichère militante rencontre ses habitués venus chercher leur ration hebdomadaire d'aliments biologiques. Quelques villageois lui parlent encore de la manifestation, mais comme ils en

ignorent les véritables fondements, ils l'encouragent simplement à poursuivre sa lutte pour préserver l'agriculture locale. Quand aura lieu la Fête des récoltes, cette année ? Le weekend du douze octobre.

Une visite inattendue, Nicolas se stationne et vient directement saluer Mathilde. Il porte son teeshirt avec la tête de mort et un *jeans* orange brulé. Avec l'accord de Mathilde, il s'empresse de clouer l'avis de recherche de la chaloupe disparue. Avec sérieux, il parle d'augmenter les chances de clore l'enquête.

Après, il va à son auto et explique, tout fier, qu'il revient du marché aux puces et lui montre sa nouvelle guitare chromée.

— Tu sais en jouer, j'espère ?

— Non, mais la mère d'Étienne, Vickie, connaît une fille dans sa coop. Elle va me donner des cours, pis moi en échange, je vais la *cruiser* et lui offrir mon merveilleux zizi !

— Nicolas, franchement ! Mais changement de sujet, ton université doit commencer bientôt, non ?

— Tu vas me demander quand je vais partir ? Bientôt. *Don't worry*, j'ai mon idée, dit-il sure de lui.

Mais il ne s'est pas arrêté ici pour les beaux yeux de la jeune trentenaire, elle s'en doute bien. Au kiosque de la boulangerie, il achète un sandwich, ajoute une pomme, revient vers Mathilde, lui sourit en tâtant les concombres :

— J'en prends un, pas de problème ?

Que fera-t-il du reste de sa journée ? Il va visiter une exposition agricole avec Junior et Kiki.

— Kiki ? Il me semble qu'elle s'appelle Kim.

— Kiki, c'est plus *cute*.

Au départ, explique-t-il, ils devaient s'organiser un souper, mais finalement ce sera plus amusant d'être à l'expo pour s'empiffrer de hamburgers, hotdogs et frites tout en s'informant des machineries agricoles.

Une table à piquenique l'accueille pendant que Mathilde et ses voisins marchands observent ce drôle de phénomène. La couleur orange sanguin de ses jeans s'harmonise avec le tapis de feuilles ; cette couleur, affirmons-le, sait enchanter les spectateurs attentifs du monde.



Le jaune aussi souhaite teinter l'humeur de cette journée.

Son gardiennage terminé, en route vers son domicile, Rachel marche avec Miléna qui raconte ses débuts au premier secondaire en gesticulant avec entrain. Le paquet de feuilles suit les mouvements circulaires de ses bras, c'est son questionnaire pour sa grand-mère, un devoir pour son cours de français. Loin du brouhaha de ses frères et sœurs, le patio de Rachel sera propice aux confidences, croit-elle.

En passant devant la ferme de Junior et Kim, cette dernière se prépare à enfourcher sa bicyclette. Miléna la salue aussitôt, elles semblent familières. La nouvelle voisine dit se rendre au marché du samedi tout en faisant de l'exercice. « C'est bon pour ma ligne ! », conclut-elle.

— Vous vous connaissez déjà ? demande Rachel.

Miléna raconte : l'autre soir, Kim et Junior sont venus à la maison. Kim a joué aux cartes avec les filles. Le jeune couple a beaucoup de projets pour la ferme. Après, Miléna a entendu ses parents prétendre que « tout s'arrange pour le mieux ».

— Mes parents aiment bien Kim ; moi, je la trouve vraiment *nice*.

La terrasse en bois, il est vrai, reste un refuge incomparable. « Pour emmagasiner de la vitamine D » dixit Rachel, elles se sont placées face au soleil au zénith qui leur chauffe visage, bras et jambes. Au fond de la cour, la grosse tête

ébouriffée du saule est jaune citron ; plusieurs feuilles ont déjà échoué au pied de l'arbre. Toutoune s'invite, saute sur les genoux de Rachel puis sur Miléna, jamais repue de caresses.

Le vent retrousse le coin de la feuille du dessus, Miléna attaque :

— Grand-maman, qu'est-ce que tu aimes le plus de ta vie ?

— Hum, ça demande réflexion. Laisse-moi réfléchir.

— Ben non, vous devez répondre assez vite, pour être spon-ta-né.

— Spontané, d'accord. Une affaire que j'aime, c'est de pouvoir organiser ma journée à mon gout. Je me sens libre, mon temps m'appartient. Mais comme dit la chanson, quand on le temps on n'a pas l'argent.

— Pas de réponses trop longues, mamie. Ce que tu aimes moins de ta vie ?

— Mon physique qui n'a jamais été parfait. C'est quelque chose d'énervant, mon corps fonctionne mal. Ça a toujours été ainsi, depuis toujours. Par exemple, ce midi, j'ai mangé de la crème glacée arrosée de chocolat pour vous accompagner, pour partager ce plaisir avec vous. Résultat, ma glycémie est montée en flèche. À la fin, c'est frustrant, mais n'écris pas ça.

Pendant que Miléna résume les réponses, Rachel aimerait s'expliquer davantage sur sa santé, son embon - point ; cependant, il faut s'en tenir à être brève et spon-tanée. Le questionnaire couvre grand : quelles sont ses priorités ? Sa plus grave épreuve jusqu'à maintenant ? Comment atteindre ses rêves pour réussir dans la vie ? Quel est son livre fétiche ?

Sur la table, le téléphone sans fil sonne, Rachel répond. C'est un villageois de la rue du Vieux-Moulin qui a lu l'avis

de recherche au marché ce midi. Il prétend avoir vu passer la chaloupe abandonnée, la semaine dernière, au moment où il traversait à pied le pont Gosselin. Rachel le remercie du renseignement.

Le vent intermittent décoiffe Miléna qui doit souvent replacer sa nouvelle frange, plus longue, sous son oreille droite. Rachel laisse valser ses mèches et tant pis pour l'esthétisme. Toutoune jappe aux feuilles qui tombent du saule comme une pluie de confettis jaunes, suscitant leur sourire. Miléna reprend :

— Pour toi, l'amour c'est...

— C'est ce qui devrait mener le monde. Plus que l'argent. Ça, c'est la réponse que je souhaite de tout mon cœur : l'amour est le moteur de nos vies. Aimer, c'est être généreux, aider les autres et...

— Pis le grand amour, tu y crois ?

Cette fois, Miléna a inventé la question pour connaître le fond de la pensée de sa grand-mère qu'elle voit souvent vivre en solitaire. Est-elle « proche » de son grand-père, l'homme absent en raison de son travail particulier ? La réponse de Rachel est floue et Miléna, insatisfaite, griffonne quelques mots épars.

— As-tu un secret pour réussir ?

— Mon Dieu ! s'exclame spontanément Rachel, déconcertée, qui cherche longtemps une réponse significative. Un courant d'air brasse les feuilles de Miléna, comme en attente d'une révélation.

Après quelques minutes, il est convenu que Rachel va y réfléchir et lui téléphoner ultérieurement, car elle souhaite fournir une réponse vraiment marquante. Être réfléchie et spontanée à la fois, c'est difficile, explique Rachel.

— Ma dernière question, je connais la réponse, je crois. Quelle est la phrase qui t'accompagne dans la vie ?

- Les yeux de Rachel s'agrandissent, elle énonce :
- Chaque jour, cultive, commence-t-elle.
 - La joie, termine sa petite-fille.
 - Ce n'est pas si facile, mais j'essaie ! J'essaie ben fort !

Leurs rires spontanés témoignent de leur satisfaction envers cette entrevue où l'aïeule a joué les « conseillères de vie ». Toutoune, intriguée par ces éclats de voix, vient se blottir dans les bras de Rachel pour participer à la joie ambiante.

À l'instant même, sur le répondeur de la maison, une jeune maman commence par remercier Rachel pour ses légumes bio du marché ; elle souhaite l'informer que, depuis quelques jours, une embarcation est bloquée dans les quenouilles du méandre derrière sa maison qui se trouve dans le Croissant du Rivage. Elle laisse son numéro de téléphone.

Le soleil produit un miroitement doré sur la rivière de l'Achigan, créant un tableau remarquable, en conformité avec l'ambiance sur la terrasse, là où une mamie embrasse sa petite-fille qui la remercie avec chaleur.

Le saule, témoin privilégié de tout temps, étincèle d'un jaune vibrant d'enthousiasme.



Quelques jours après, Rachel reçoit une grosse enveloppe renfermant plusieurs cartons d'invitation pour son vernissage. Fière et ravie, elle en fait la lecture :

Galery Exit
Rachel Brind'Amour
Peintre québécoise

« *Four seasons in Québec* »

12 oct-15 november

Varnishing : Saturday 12 oct. 14h-17h

www.exit.com

Au verso du carton, les coordonnées de l'agent d'artiste sont inscrits ; également inclus dans l'enveloppe, un reçu pour les frais de ce spécialiste du marketing. On lui rappelle aussi qu'il percevra un pourcentage sur chaque toile vendue.

Ce soir-là, Omer-Jules et Nicolas reviennent ensemble à la maison. La visite au Croissant du Rivage n'a rien donné, la chaloupe voyageuse semble avoir été délogée pendant la nuit, se laissant emporter vers des ailleurs meilleurs, peut-être...

Ils mangent d'un bon appétit des « épis de blé d'Inde », debout à côté de l'évier, tout en bavardant entre deux rasades de sel sur les épis (et sur le plancher). Nic lui raconte qu'un jour, en voyage au Mexique, il a échangé les faveurs de deux demoiselles, DEUX, contre ses espadrilles Nike. O.J. en rit et ajoute cette réflexion :

— Toi, tu es ce que l'on appelle un petit sacripant.

Il lui en explique la signification. Par contre, plutôt qu'une mise en valeur du côté espiègle du mot, O.J. parle d'un petit rusé. Rusé d'avoir conquis deux filles contre une paire de godasses.

Assise à la table, Rachel n'intervient pas dans la conversation.

O.J. prend un appel téléphonique : un golfeur ami a vu l'avis de recherche. Il désire l'informer que l'ami d'untel lui a confié que le cousin d'untel aurait une nouvelle chaloupe. Il habite dans le Domaine-des-Deux-Lacs. N'est-ce pas louche ? Affable, O.J. le remercie sans discuter.

Nicolas leur annonce ensuite son départ prochain avec les camionneurs de Lowell qui viennent au Québec chaque semaine. Il a joint Jack-Daniel, son ami Facebook, et il n'aura qu'à se rendre à L'Assomption où des objets seront ramasser. Rachel lui remet une dizaine de cartons d'invitation pour sa cousine Adélia. Nicolas lit le verso du carton.

— Hé ce monsieur Parkinson, votre *artistic agent*, il habite tout près de chez moi !

— Tu le connais ?

— Non, mais j'ai connu son fils à l'école primaire.

De l'enveloppe, il s'est malencontreusement échappé le reçu avec la mention « Payé » de l'agent ; O.J. le ramasse et le lit évidemment. Il lève les yeux vers Rachel qui mord ses lèvres :

— Un *artistic agent* maintenant, dit-il. Qui s'appelle Parkinson et qui prend vingt-cinq pour cent de commission !

Rachel a droit à une longue tirade qui expose tous les détails du projet qui font douter son conjoint ; il lui rappelle qu'ils sont partenaires de vie - ce sont ses mots - et que les erreurs de l'un se répercutent sur l'autre. Il hausse le ton, rouge de colère : oui, il la laisse libre de réaliser ce rêve, mais il espère que ce sera la dernière facture parce que ça sent drôlement l'escroquerie.

Ce bouillonnement de mots qui la désapprouvent n'ébranle pas Rachel. Les enseignements de Jeannie portent ses fruits. Plus jeune, elle aurait pleuré durant cette querelle, mais pas aujourd'hui ; en son for intérieur, toutes les forces acquises avec les années soudainement se mobilisent. Elle surmonte alors ce défi de la confiance en soi et trouve les bons mots pour clore la discussion :

— Il faut ce qu'il faut Omer-Jules. Moi, je veux que ça marche. Je pense que c'est une bonne décision parce

qu'un agent peut aider à vendre plusieurs toiles durant le mois d'exposition qui va suivre le vernissage. Pour moi, c'est acceptable, j'ai confiance en mon intuition. Point final !

Omer-Jules ne dit rien de plus, car n'est-il pas impossible d'argumenter face à l'intuition, une faculté qui fonctionne sans le raisonnement ? Pour marquer sa désapprobation, il jette bruyamment à la poubelle ses trois épis dégarnis. Il entrevoit, sur le frigo, le petit cœur en velours et son message l'enjoignant à cultiver, chaque jour la joie, mais il l'ignore, trop imbu de son exaspération du moment.

Le jaune fade des épis convient tout à fait à l'atmosphère de la pièce.

Nicolas va s'asseoir dehors, face à la rivière apaisante, par crainte de se retrouver au milieu d'une mésentente conjugale.

Omer-Jules prend alors une longue douche, laissant Rachel ressasser la même interrogation : qu'est-ce qui l'agace là-dedans ? Sagesse d'une quinquagénaire, pas question de confronter son chéri pour le moment. Mariée depuis plus de trente ans, elle connaît son homme, il lui faut du temps pour accepter le changement.

Quand Nicolas revient, il montre une longue plante de radis qu'il a arrachée, c'est hautement fleuri, mais sans radis à la racine. À sa vue, O.J., rafraîchi par sa douche, émet ce commentaire :

— Ma grand-mère aurait dit que la plante était montée en orgueil.

Rachel rétorque alors :

— Vois-tu, nous avons là une plante très en colère qui avait trop d'orgueil et qui voulait en faire trop en produisant beaucoup de fleurs, mais qui n'a pas produit de radis. Souvent, la colère ne donne aucun fruit.

Silence dans la cuisine.

— Un à zéro, admet Omer-Jules.

Chapitre 15

Une bille noire, une bille rose au chapelet de la vie. Des jours en montagnes russes. Les nuages noirs, le ciel bleu une heure après. Les hauts et les bas, joie et tristesse se succèdent. Un creux, une bosse. Les lunettes roses des uns côtoient les humeurs noires des autres dans l'espace délimité par Lavaltrie, Joliette et L'Épiphanie.

Appartement 101 à Lavaltrie. Il est sept heures, pour tant Renaud et Marijo sont prêts à effectuer un premier voyage : le camion loué est rempli de boîtes en carton et des meubles du salon.

Renaud est au comble du bonheur, car sa dame de cœur emménage enfin au Domaine-des-Deux-Lacs. Pour Marijo, une nouvelle étape commence et cet appart représente son célibat prolongé et la solitude qui sabotait son existence.

Sa voisine de cœur doit aussi déménager, force est d'admettre que leurs chemins se séparent. Marijo est-elle plus résignée qu'enthousiaste ? Cochez le premier choix. Elle tait ce sentiment en s'exhortant à être raisonnable, comme toute maman doit l'être. Le Domaine a des airs de banlieue-dortoir, pense-t-elle secrètement ; en revanche, leur enfant pourra côtoyer ses cousins et grands-parents, un avantage indéniable.

Renaud, prévenant, surveille Marijo qui ne doit rien soulever. Rien.

Il demande :

— On laisse les rideaux en place ? Qu'est-ce que t'en penses ?

— Oui, tu as raison.

Monsieur Prévost a aidé Renaud à descendre l'ameublement ; il se tient disponible pour embarquer le reste. Les électroménagers, eux, feront le bonheur d'un CPE. Plusieurs allers-retours entre les deux municipalités seront nécessaires, conviennent-ils. Ils descendent les 17 marches de l'escalier qui conduit à l'extérieur. Marijo doit tenir la porte - une cale pourrait faire l'affaire -, mais Renaud lui suggère de bavarder avec monsieur Prévost qui « va bien s'ennuyer d'elle ».

— J'ai pensé à un truc ce matin, commence le serviable voisin.

— Ah oui ? dit Marijo.

— Vous allez quitter notre impasse de Lavaltrie, une ville où les légendes prennent vie, comme celle de la chasse-galerie. Vous vous retrouverez à L'Épiphanie, une ville qui a une étoile pour emblème. Vous connaissez la signification de l'Épiphanie ?

Il lui explique la fête du six janvier qui rappelle la venue des trois rois mages guidés par une étoile.

— Votre enfant va naître sous une bonne étoile, ajoute-t-il.

— Vous m'en apprenez des choses !

Flatté, l'amateur de latin termine ainsi :

— J'ai même lu, sur le blason de la ville, *Vidimus Stellam* qui veut dire : j'ai vu l'étoile.

— *Vidimus Stellam*, la devise de L'Épiphanie, répète joyeusement Renaud en haut du palier.

Il descend d'autres boîtes. Tigrou lui emboîte le pas dans l'escalier, se faufile en passant rapidement entre les jambes de Renaud qui sursaute.

— Ce chat m'a fait le coup cent fois, dit Marijo. Dont une fois où j'ai trébuché et écrabouillé ma baguette de pain sur la rampe d'escalier. Dans ce temps-là...

Plus tard, en direction de sa nouvelle résidence, elle lui racontera d'autres anecdotes, il sourira. Bille rose.



À Joliette, Vickie tourne la manivelle de sa fenêtre au-dessus de l'évier ; l'air frais s'infiltré dans sa cuisine. Vincent l'enlace par derrière tout en l'embrassant dans le cou. Ne se retournant pas, elle laisse tomber sa tête sur son épaule à lui pour accueillir ce geste de tendresse.

— La journée s'annonce belle, hum ? demande-t-il, projetant de s'aventurer dans le décolleté de sa chemisette.

Le satané téléphone les interrompt, c'est la fille de Vickie, Héloïse, qui souhaite réparer un pantalon.

— Pas de problème, dit sa mère, et je vais essayer de ne pas oublier une épingle dans un muffin, comme l'inoubliable fois, tu te rappelles ?

Elles rient ensemble au téléphone, sous l'œil intrigué de Vincent.

L'appel terminé, Vincent l'interroge sur cet incident amusant.

— C'est arrivé il y a quelques années, du temps où je faisais tout à la course, du temps où je tenais encore mon dépanneur. C'était avant toi, mais il me semble t'avoir raconté cette histoire...

— Ça ne fait rien, raconte-moi encore, dit-il, enthousiaste.

Pour une « connexion » parfaite, l'amoureuse cherche le bleu de ce *nouveau regard*, le regard attentif du deuxième homme de sa vie.

En prenant leur premier café de la journée, elle raconte, il sourit ; le soleil dessine un carré lumineux sur le parquet. La joie voyage de l'un à l'autre, quiétude des gens heureux, les murs se peignent en rose doux.



Arrivée tôt ce matin-là chez sa sœur, Véronique lui propose de commencer la journée par une marche de santé.

— Rendons-nous au Parc du barrage.

Elles lacent leur soulier de marche, ajustent leur foulard. Toutoune trépigne de joie à la porte d'entrée.

— J'apporte mon téléphone, j'attends un appel de Renaud qui aide Marijo à déménager aujourd'hui.

— Elle vient vivre avec lui ? C'est une vraie bonne nouvelle, commente Véronique.

En passant, elles jettent un œil au malus maigrichon : son tronc est sec et noir, mais une petite et nouvelle branche semble bien vigoureuse, signe qu'il y a toujours de l'espoir. Dans le potager, il ne subsiste que les courges et citrouilles. Toutoune ayant *arrosé* rituellement le grand saule, on peut partir.

De l'autre côté du chemin, se font entendre les machineries de Junior et Kim. Depuis les dernières semaines, ça besogne fort chez eux. La Puce a déjà repeint en vert foncé les fenêtres du bâtiment d'en avant ainsi que les persiennes qui enjolivent la maison. Il paraît qu'un projet d'élevage de moutons, brebis et agneaux se prépare. Le soleil fait briller le dôme en aluminium du silo installé récemment.

— Quelles nouvelles de notre Nicolasss ?

— J'ai parlé à Délia, il est arrivé une journée après son départ d'ici.

— Tout un numéro, celui-là.

— Comme tu dis. Moi, il me manque, il mettait du pep dans la maison.

Les sœurs Brind'Amour sont énergiques, leur quarante minutes en mode sportif leur a donné chaud ; au retour, leurs foulards sont dénoués et leurs joues rougies. L'auto d'Omer-Jules est dans la cour. Il a sorti le tuyau d'arrosage, un seau et des guenilles.

— Salut à vous deux. Le fils du patron m'a donné congé pour le reste de la journée.

— On pourrait en profiter pour ramasser les feuilles dans la cour, suggère sa femme. Mais avant, je vais refaire du café, ça marche ?

— Oui et apporte le jeu de Yum, répond Véronique, j'aurais une certaine revanche à prendre.

Crayon à la main, Véronique gère la feuille de pointage. Elle annonce :

— J'essaie la grande suite.

Les dés sautent dans le gobelet puis roulent sur la table de jardin. Gros soupir en comptant ses points. O.J. s'empare du gobelet en ricanant.

— Attention le beau-frère, l'ambition fait périr son maître.

— *Ambitionneuse* toi-même !

Leur « picossage » amuse Rachel jusqu'au fatidique coup de téléphone. C'est le propriétaire de la galerie qui parle très vite. Rachel passe le combiné à O.J. plus habitué à l'anglais. Il roule des yeux, écoute, hoche la tête. Tout ce qu'il dit c'est : « Yes, right, yes ». Il raccroche.

— Ça va mal. Le camion qui contenait tes toiles a été volé dans la cour arrière de la galerie. Ça fait plusieurs jours qu'ils le cherchent.

— Ah non !

Soudainement, une bille de plomb noire. Aucune anecdote plaisante, pas de murs roses doux ni de carré de soleil dansant.

La phrase qui sera prononcée était écrite dans le ciel d'O.J., le ciel nuageux d'un incorrigible méfiant, il va l'énoncer comme une prophétie déjà accomplie : « Galerie Exit ! Exit ton exposition, ma chère ! »

Il dissimule un peu son pessimisme devant Véronique et garde pour lui cette réflexion : « J'ai toujours su que cette histoire de vernissage allait mal tourner ».



Terrasse Gravel. Léonie immobilise son auto. Marguerite insère la clé dans la porte en chêne ; la maison est vide, ce sera la première fois qu'elles peuvent visiter sans personne autour d'elles. C'est pour mesurer les fenêtres, c'est pour les rideaux, ont-elles prétendu. Petit mensonge.

La hâte mêlée d'anxiété les fait trembler... Pourtant, c'est beau, moderne, les parquets sont vernis, les comptoirs de cuisine en granite luisant. Les chambres les enchantent encore.

Soudain arrive un flash pour Léonie qui entre dans une chambre. Au fond d'une penderie, voici une petite porte qui cache la plomberie de la douche, derrière l'autre cloison. Plusieurs maisons possèdent un tel panneau mobile pour accéder facilement à la tuyauterie en cas de bris.

Léonie connaît bien cette ouverture dérobée qui, pour la fillette d'autrefois, faisait penser à la petite porte à

franchir dans l'histoire d'Alice aux Pays des merveilles. C'était parfait pour les cachettes...

Elle soulève le loquet, ouvre la porte, retient son souffle, glisse la main dans le coin droit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Attends une minute.

Et si c'était plutôt à gauche ? Elle s'écrie :

— Je l'ai !

Elle lui montre une petite boîte en carton et l'ouvre :

— Regarde !

— Doux Jésus, ta brosse à cheveux. Blanche avec des poils de sanglier. Tu l'avais cachée là, pour quelle raison ?

Léonie serre le souvenir d'enfance sur son cœur :

— Quand tu es partie, personne d'autre ne devait broser mes cheveux. Parce que toi, tu savais être si douce et que...

Léonie raconte cette main caressante jamais oubliée, Marguerite lui sourit. Empathique, le soleil fait blondir les parquets dans cette maison où un bonheur inespéré prendra bientôt ses aises. Bille rose.



La guenille savonneuse glisse en cercles symétriques sur le capot trempé. Omer-Jules prend son temps, cette solitude lui fait du bien. Toutoune l'accompagne, elle lèche les gouttes savonneuses qui tombent de la carrosserie. Il regrette son emportement qui a causé du chagrin à Rachel. Juste au rappel du visage désapprobateur de sa belle-sœur, il voudrait se trouver à cent lieues d'ici. Il garde toujours une considération particulière pour Véronique, car il n'oublie pas le secret qui les lie tous les trois sans que Minou le sache : le fils de Véronique. Son fils à lui aussi.

Aucun adultère ici, un consentement réciproque des trois complices, alors bien jeunes. Minou a tout simplement cru à ce petit « miracle ».

En provenance de la maison, il entend leurs voix énergiques, elles parlent avec la cousine de Lowell, lui demandant de se rendre à la galerie pour mieux connaître les détails du soi-disant vol. Et si cette galerie était dirigée par des escrocs ? Des gens qui arrachent l'argent des artistes plein d'innocence comme Rachel.

Il marmonne : « Oui, j'ai été dur dans mes paroles, mais j'y suis presque obligé ; ma femme a un grand cœur et tout le monde pourrait en abuser. Au fond, je la protège d'elle-même. »

Il s'arrête, se penche vers la chienne :

— J'ai raison, hein ?

Toutoune profite de ce moment d'inattention pour lui arracher la guenille et s'enfuir vers le saule pour sucer en paix ce juteux trophée. Ahuri de voir Toutoune se régaler de ce truc savonneux, il abandonne tout et va s'asseoir en arrière.

À l'intérieur, la conversation par satellite se poursuit.

Derrière Adélia, Nicolas entre chez lui, il vient saluer ses tantes lanaudoises. Aussitôt prévenu du vol du camion, il veut jouer l'enquêteur en contactant son ami Facebook le camionneur Jack-Daniel ainsi que le fils de l'agent d'artistes. Chacun d'entre eux pourrait lancer une alerte pour retrouver le camion. Selon lui, il y aura un minimum de cinqmille personnes qui recevront l'avis de recherche.

L'expression faire boule de neige devient ici pertinente. Une étudiante ayant lu l'appel à tous contacte son amie Roxette qui a travaillé l'hiver dernier à la galerie Exit. Où le panneau recevant les clés des camions de livraison se trouve près de la porte arrière du commerce.

Une porte que le proprio oublie de verrouiller une journée sur deux, car il est d'une distraction rare. Aussitôt, Roxette rejoint Billy-Jeans, le fils cadet du galeriste : se souvient-il du concierge employé quelque temps chez eux ? Ce Paul-Symon a été renvoyé pour un comportement suspect. N'était-il pas présent au party d'employés à Noël ? Et donc sur la photo de groupe ? Ni un ni deux, voilà cette photo publiée sur Facebook. Paul-Symon devient le suspect numéro un.

À L'Épiphanie, la peintre amateur pleure la perte de ses illusions de succès artistique. Cette fois-ci, une cruelle déception l'accable et ses larmes en témoignent.

Dans la cuisine, Omer-Jules boit un verre d'eau, troublé par les événements. Sur le frigo, le petit cœur brodé l'interpelle. A-t-il une fois de plus oublié sa promesse de « Cultiver la joie » ? Peut-être que non, cette fois-ci, car il suggèrera aux deux sœurs éplorées de commander du poulet B.B.Q., demandant à Véronique de rester à souper. Cette dernière s'invitera même à coucher pour soutenir le moral de Rachel dont le nez rougit d'heure en heure en raison du mouchage intensif qu'exigent ses pleurs intermittents. Elles se sont réfugiées dans la chambre. C'est à travers la porte close que le grincheux repentí les interpellera.

— Le poulet B.B.Q., c'est réconfortant, soutient-il d'une nouvelle voix mielleuse.

Véronique trouve plutôt primaire l'idée de se consoler en mangeant, mais elle reconnaît tout de même l'effort de son beau-frère pour changer l'atmosphère qui pèse lourd.

Entretemps, Renaud téléphone, annonçant l'installation complète de Marijo devenue ainsi une vraie Épiphanienne qui, dit-il super joyeux, va devoir vivre désormais sous une bonne étoile. Omer-Jules, sentant le

cœur gai de son fils, suggère au couple de venir manger à la maison pour partager les agapes aussi réconfortantes que calorifiques. Et, on le devine, pour consoler Rachel qui pourrait retrouver le moral en présence de son fils bienaimé. O.J. joint aussi sa fille qui viendra avec toute sa tribu, mais uniquement pour partager le dessert. Il la met au courant de la disparition des œuvres de sa mère et du moral des troupes qui est désastreux.

Au Massachusetts, les amis s'activent dans les réseaux sociaux. Quelqu'un a clairement identifié Paul-Symon et connaît même son adresse à Medford, près de Boston. L'information est transmise à Nicolas, la tête dirigeante de l'enquête. Alors, un trio s'est formé : d'abord, notre pseudo-détective maintenant bilingue, puis Billy-Jeans le fils du galeriste distrait et enfin Jack-Daniel l'ami Facebook camionneur ; ils vont se rendre sur place à Bedford.

Au cours du repas, Renaud tente évidemment d'atténuer la déception de sa mère qui rêvait si fort de cette exposition.

— Tu as encore plusieurs années devant toi pour peindre. Maintenant, tu connais le mode d'emploi, il te sera facile de proposer une exposition à une autre galerie. Peut-être ici même au Québec.

— Oui, mais ton père trouve que c'est beaucoup d'argent perdu et ça ne fait pas son affaire ! réplique Rachel.

Renaud se tourne vers son père qui pige dans sa mini salade de choux, laisse sa fourchette en l'air et leur dit :

— Ce soir, j'essaie de ne pas penser à l'argent.

La vive Véronique saisit la perche tendue :

— Après tout O.J., les dollars ne suivent pas le corbillard. Moi je dis que l'argent ne fait pas le bonheur. Le bonheur, c'est d'être réuni avec ceux qu'on aime. Levons notre verre à nos amours et souhaitons la bienvenue à Marijo dans notre bataillon. Et je dis bien

bataillon, car on est tous des combattants dans cette vie pleine de rebondissements. Des fois, on rit, d'autres fois, il faut batailler.

— Tu as raison, poursuit Rachel, souhaitons la bienvenue à Marijo à qui j'aimerais demander ce qui, en fin de compte, l'a décidée à venir habiter dans nos contrées champêtres ?

Renaud et Marijo échangent un regard ; Marijo presse sa main en signe d'approbation pour l'autoriser à parler.

Il n'en a pas le temps, la porte d'entrée s'ouvre avec un « Salut tout le monde » de Mathilde, suivie des cinq membres de sa famille.

— Finissez de manger, nous, c'est déjà fait, dit Mathilde. On vous a apporté des bleuets. M'man, as-tu de la crème glacée ?

— J'ai toujours de la crème glacée, mais venez donc embrasser tout le monde, on a presque terminé. Avant votre arrivée, on levait notre verre à Marijo qui a emménagé chez Renaud aujourd'hui.

Véronique ajoute :

— Il y a une question qui est restée en suspens, on se demandait ce qui l'avait motivée à déménager.

Renaud toussote dans sa main :

— Je suis content que nous soyons tous réunis. Marijo et moi, on a une grosse nouvelle, c'est que... on attend un petit chouchou.

— Un petit chouchou ? Mais c'est pour quand ? demande Rachel qui est déjà debout pour embrasser le couple et manifester sa joie.

— C'est pour le printemps prochain.

Le bonheur est une bille rose.

Au moment de jeter les restes aux poubelles, le téléphone sonne. Nicolas veut les avertir qu'il est sur une

bonne piste. Actuellement, ils sont en direction de Bedford pour démasquer le coupable. Pour terminer la conversation, ces mots qui le caractérisent : « *Don't worry* ma tante, je vais retrouver tes toiles ».

Après consultation, un vent d'optimisme décide les cousines à se rendre tout de même à Lowell, ne serait-ce que pour visiter la cousine Délia.

— Quelle journée ! s'exclame Rachel.

— Maintenant, tout ce qui compte, dit Véronique, c'est de préparer notre voyage pour les États.

— Vous partez quelques jours avant. En principe, le vernissage serait le samedi douze octobre, je crois ? demande Marijo.

— C'est le jour de la Fête des récoltes, dit Mathilde. Je serai dans mon kiosque. Je vais penser à vous, c'est sûr.

— Le douze octobre, Marijo et moi serons au Nouveau-Brunswick. On s'enverra des messages.

Mangeant leur dessert, les Mimis et les Jojos ne se sont pas mêlés à la conversation. Pendant que les grands desservent, Mia et Miléna s'approchent de leur mamie. La petite s'assoit sur ses genoux, Miléna la prend par le cou pour lui chuchoter « Je t'aime grand-maman ».

— Moi aussi, je t'aime grand-maman, répète Mia.

Miléna prend place entre Rachel et Véronique. Dans sa main, la feuille de son questionnaire sur lequel il y a une question laissée en blanc.

— C'était quoi la question ?

— Il faut dire un secret personnel pour réussir.

Véronique, à l'écoute, est fort intéressée à la réponse de sa sœur. Omer-Jules est assis en face.

— J'ai réfléchi à ta question. Un jour, j'ai lu cette phrase « Derrière chaque rêve, il y a un plan » et j'ai aimé ça. C'est pourquoi chaque fois que j'ai un projet ou une

idée, je prends le temps d'écrire un genre de plan. Ça veut dire que je trouve les étapes, les conditions à réunir pour arriver à ce but. Si ça ne réussit pas, j'essaie un autre plan.

— Et si ça ne marche jamais ?

— Des fois, ça veut dire que c'est un truc qui est long à réaliser. D'autres fois, ça veut dire que ce n'était pas un bon projet pour moi.

— Si tu permets, j'aimerais ajouter quelque chose ; pour réussir, il faut avoir la tête dure, dit Véronique.

— Avoir la tête dure ? s'étonne Miléna.

C'est Rachel qui reprend :

— Ça veut dire persévérer, ne pas lâcher son idée, la garder au frais. Laisser le temps arranger les choses. Et le plus difficile, c'est quoi ?

Miléna réfléchit un peu et avance :

— Savoir si on doit laisser tomber ou bien persévérer.

— Exactement ! C'est le cas précis de mon projet aux États-Unis. Il y a eu bien des obstacles. Peut-être que je vais oublier le projet, vu que mes toiles ont été volées. Mais, on ne sait jamais, ça pourrait s'arranger, Nicolas avait l'air sérieux.

Elle dirige cette dernière phrase vers son conjoint et lui sourit pour le narguer un peu. Il reste impassible, mais une question brule ses lèvres depuis un moment :

— Tu te fais des plans que tu écris ? demande-t-il, comme s'il tombait des nues.

— Ben oui O.J., j'essaie de prévoir les étapes. Et aussi les dépenses. Je calcule, je pèse le pour et le contre. Je réfléchis avant de prendre une décision. Parce que je ne suis pas aussi naïve que tu le crois.

Il lui lève son verre en signe d'approbation. Il ne dira pas : « Deux à zéro », mais il le pense.

Bille grise. Pas encore rose, mais plus tout à fait noire.

Véronique parcourt le questionnaire puis demande une copie, car elle souhaite y répondre. Elle dit en riant :
« Je vais m'auto-interviewer. »

Chapitre 16

Les trois cousines sont sur la route, en direction de la frontière américaine. Le vernissage sera dans deux jours, mais avant elles souhaitent visiter la Nouvelle-Angleterre. Vickie leur propose de pique-niquer à Newport, en souvenir d'une escapade jadis effectuée avec son amour éternel, François. Véronique a pris le volant, car son talent pour les langues leur permettra de franchir facilement les douanes. La toile oubliée numéro quatorze est du voyage ainsi que les deux dernières créations.

Plusieurs nuages gris assombrissent le parcours et de fortes pluies sont attendues pour ce soir. Elles s'en moquent. Selon leur appareil de géolocalisation, les voyageuses arriveront à Portland, au Maine, vers seize heures. La visite du marchand de cartes postales, en retrait de la ville et près du golf, est donc prévue avant de s'installer à l'hôtel avantageusement situé sur le *waterfront*.



Prendre la route. Cette expression enchante Marijo qui boucle les valises pendant que Renaud fait le plein de l'auto. La lecture du vieil agenda l'a encore attirée. La voilà rendue au stage à Moncton qui l'intrigue, car les premières

pages sont noircies, mais les quatre autres sont blanches. À la page suivante, une seule ligne manuscrite : « J'ai eu ma leçon. Merci à Marcus. » Qu'est-il arrivé durant ces quatre jours ? Voilà une question qui sera élucidée prochainement...

En glissant l'agenda dans l'armoire aux souvenirs éparpillés, voici ses propres *cahiers de questions*, ceux utilisés avec son amie psychologue pour l'aider à traverser sa dépression. Elle n'oublie pas, oh que non, ces années où son humeur sombre alternait avec quelques mois de stabilité émotive. Elle n'oublie pas, non plus, le désarroi qui l'a amenée, un soir, au bout du quai de Lavaltrie, où finalement elle s'était promis de poursuivre sa route, pour quelque temps... juste pour se donner une deuxième chance. Ce souvenir-là doit s'estomper, car sa vie a bifurqué totalement. Désormais plus confiante et couvant un petit chouchou, il faut bien, un jour au l'autre, sortir de son propre cercle vicieux. Le cercle familial, plus large, plus enveloppant, lui semble une proposition valable ; avec Renaud et les autres, elle est rassurée. Sa chère sœur lui a d'ailleurs pavé la voie avec son filleul Émilio, si adorable.

À l'encre rouge, une page précise les cinq qualités recherchées chez un homme : de bonne humeur (son plus grand souhait), à l'écoute, équilibré, déterminé et finalement, quelqu'un qui pardonne facilement (très important). Renaud répond aux cinq critères, se dit-elle en souriant de ses *exigences*. Au sujet de l'indulgence et du pardon, Renaud affirme toujours que personne n'est parfait, ce qui la rassure.

Un nouveau cahier va prochainement recevoir des confidences à chuchoter à son tout-petit. Si le rose l'emporte à la loterie du sexe, elle va l'appeler Laetitia, un prénom qui signifie joie et allégresse. Ce prénom empreint d'optimisme, elle y tient mordicus et espère l'approbation

du futur papa. Si c'est un garçon ? Renaud choisira selon ses goûts.



Dans le rang de l'Achigan, Mathilde prépare la Fête des récoltes pour samedi. Les kiosques de jeux d'habileté sont de retour, les bénévoles de l'an dernier, contactés récemment, ont promis d'être présents. Un producteur du coin lui a apporté des épis de maïs rouges pour l'épluchette qui aura lieu en fin de journée. Selon la tradition, les chanceux qui trouvent un épi aux grains rouges reçoivent un cadeau. Quant aux tours de poneys pour les enfants, Kim va remplacer Renaud. « Laisse-moi m'occuper de tout, je sais où trouver un poney qui fera l'affaire. Junior, mon vieux garçon, va sortir de sa tanière, il viendra donner un coup de main. » On peut se fier à la mignonnette, Mathilde le sait.

Maintenant que le chouchou attend un petit chou-chou, tel qu'il l'a dit lui-même, Mathilde échange plus souvent avec son frère. À l'instant, une photo de Renaud et Marijo sur sa messagerie l'a réjouie ; Mathilde leur a souhaité : « Bonne route vers Moncton ».

Depuis ce matin, un vacarme terrible fait trembler les murs de sa maison, mais c'est une joie somme toute, car il s'agit de la destruction du vieux silo à grains chez ses voisins. L'énergique agricultrice l'a prévenu des travaux du jour et informé de l'érection prochaine d'un autre silo conique : « Il faut moderniser ! Un beau silo en acier qui brille au soleil et qui peut supporter quarante-cinq livres de grains au pied carré ». Qui dit silo, dit grains, dit troupeau de bêtes, pense Mathilde, réjouie de la tournure des événements : que l'agriculture subsiste dans son village

et ailleurs, c'était là son plus grand espoir. Elle lisait récemment un compte-rendu de l'UPA sur la dévitalisation des territoires ruraux ; selon l'article, la diminution du nombre de fermes est préoccupante. Par conséquent, Mathilde restera toujours aux aguets, ses pancartes de protestation l'attendent dans le cabanon.

Tout est prêt pour la fête de samedi ; Mathilde et sa famille vivront alors une journée à marquer d'une croix.



Vickie conduit à son tour. Depuis deux heures, une pluie battante balaie la route et les essuie-glaces sont à la vitesse maximale. Ayant quitté l'autoroute pour bifurquer vers Portland, les routes étroites aux ornières inondées donnent du fil à retordre à la conductrice. Le paysage se résume en une forêt oppressante aux verts conifères qui sont fortement secoués par des vents fous. Véronique a syntonisé une station radio, elle n'ose répéter le mot *hurricane* entendu, accompagné de vent à cent-quarante kilomètres à l'heure.

Un silence inquiet s'installe dans la voiture. À la sortie pour le golf de Portland, elles sont soulagées, car l'orage pourrait se calmer pendant leur visite à la renommée boutique. À leur gauche, une rivière déverse des flots violents ; l'auto franchit un petit pont presque submergé, elles sont arrivées. Le marchand leur ouvre la porte, retournant sa pancarte sur le mot *close*. Son visage angoissé traduit aisément ses phrases galopantes. Dans le vestibule de la boutique, les visiteuses complètement détrempées dévisagent le marchand qui parle vraiment vite. Sa conjointe, plus calme, invite les *french canadians* à reprendre leur souffle sur la banquette au fond du magasin. Dehors, c'est le

déluge et l'homme revêt son ciré, gesticulant pour expliquer qu'il veut leurs clés d'auto pour la placer dans son grand garage.

— Je m'appelle Yolanda, mon homme c'est Gaby, commence-t-elle dans un bon français. On va prendre le thé ensemble en attendant la fin de l'orage.

Il n'y aura pas de fin toute proche. Le petit pont est arraché dans l'heure qui suit. Vickie téléphone à l'hôtel pour avertir de leur retard. La réceptionniste leur conseille même de ne pas bouger, car le *tropical storm* frappe plus fort sur le front de mer. À Lowell, la ligne téléphonique de Délia est occupée. Les cousines auront amplement le temps de fouiller dans les boîtes débordantes de cartes postales. À la fin, Yolanda leur propose de loger pour la nuit dans la maison de sa fille, juste à côté, cette dernière étant partie pour quinze jours.

Durant la première heure, le jeu de Yum est leur passe-temps, mais la télévision les rend distraites, car la carte météo du déplacement de l'*Hurricane* Greg est une source d'inquiétude.

— Greg, c'était le nom du grand ami de Minou. Je me demande ce qu'il fait en ce moment, dit Véronique.

— Greg ?

— Ben non, Minou.

— Il travaille de nuit, comme d'habitude, non ?

— Omer-Jules n'a pas terminé non plus, j'en suis certaine. S'il fait beau, il ne sera pas à la maison avant neuf heures.

— Vincent fermera la librairie pour neuf heures aussi.

Il n'y a pas de lumières de rue menant au club de golf, la noirceur les enveloppe pendant que la tempête sévit à l'extérieur. L'eau ruissèle rageusement autour des deux maisons, les seules habitations du chemin du golf. Yolanda

téléphone à tout moment pour les rassurer et Vickie déteste toujours cette sonnerie qui la fait sursauter davantage ce soir. À la télé, un bandeau rouge d'alerte météo défile, Véronique soupire. En fouillant dans son sac à main, elle trouve le questionnaire de Miléna et leur propose d'y répondre pour passer le temps. Proposition acceptée dans l'espoir d'un moment amusant.

— Vickie, qu'est-ce que tu aimes le plus de ta vie ?

— Oh boy, j'en ai long à dire. J'aime ma nouvelle occupation à la coop. J'aime le côté entraide, le côté partage qui correspond à mes valeurs. En plus du travail, j'aime beaucoup Vincent, j'aime la vie qu'on s'est organisée, sans oublier mes enfants qui me surprennent tout le temps. J'aime toujours habiter en face du parc Lajoie. J'aime les voyages qu'on organise. En fait, ce que j'aime le plus, c'est rêver et organiser.

— Rêver et organiser ?

— Ben oui ! Pensez-y, rêver un projet, c'est faire appel à ses connaissances, c'est comme une réflexion, un jonglage que j'adore, c'est chercher des solutions. Rêver, c'est sortir toute son intelligence pour atteindre un objectif. Et après avoir rêvé, j'aime organiser.

La question a ensuite été posée à Véronique qui répond :

— Vous allez rire, je vais vous parler en image. Moi j'aime me sentir au milieu d'un nid, c'est ma famille. J'aime voir autour mon fils Bastien, sa femme, mon petit-fils et même vous, Vickie et Rachel. Mon petit Sydney, il me donne son regard pur sur la vie. Il me fait rire et sourire, c'est une grande source de joie. Comme Vickie, je pense souvent à l'esprit du partage, donc j'aime mon bénévolat à la Maison des grands-parents qui me fait beaucoup de bien. Et il y a Minou.

La dernière phrase était dépourvue d'émotion, Rachel et Vickie ont échangé un regard furtif.

Ensuite, Rachel explique sa réponse, résumée ainsi : elle aime sa liberté, celle d'organiser sa vie à son image. Pour elle, c'est le luxe suprême. Elle leur lit la deuxième question :

— Que détestez-vous de votre vie ? À ma petite fille, j'ai dit ma mauvaise santé, mais j'ai menti un peu. Moi, je vous l'avoue tout de go, je déteste mon corps de toutoune. Toute ma vie, j'ai eu des problèmes avec ça. Comme je le dis toujours, j'ai une bonne tête, mais un corps dysfonctionnel. Toute jeune déjà, j'avais de l'embonpoint. Avec mes grossesses, un autre problème est arrivé, mon énergie a baissé. En vieillissant, c'est le cholestérol, ne mange pas de gras Rachel ! Ensuite le spectre du diabète, ne mange pas de sucre Rachel ! On continue avec l'hyper-tension, ne mange pas de sel Rachel ! Pour finir, la maudite ménopause, je me sens comme une machine brisée : je dors mal, je digère mal, mon humeur est changeante et je ne tolère pas la chaleur. Si au moins O.J. me faisait quelques compliments, ça me rassurerait.

Que vient faire O.J. dans cette histoire de corps mal aimé ? Allez savoir...

Sa sœur intervient :

— T'as l'air assez fâchée et ça m'interpelle. Donc si tu détestes ton corps, tu dois adorer ta bonne tête comme tu dis : je me souviens que tu étais première de classe à l'école ; tu as un beau caractère, facile à vivre, beaucoup de psychologie. Mais pour la ménopause, je te comprends, c'est décevant de changer autant. On dirait qu'il faut dire adieu à une partie de nous-mêmes. Moi, ce que je déteste le plus : mon couple fade comme un fruit pas sucré. Minou me déçoit, il ne se comporte plus comme un homme

amoureux. Je sais que lui aussi change, mais... Minou est vieux et replié sur lui-même. Alors moi aussi, pas de compliments de sa part. Est-ce qu'il me regarde encore ? Hum...

Vickie n'ose commenter ces propos enflammés qui dévoilent une partie sombre de ses deux cousines. Elle énonce la question suivante :

— Quelle est la phrase qui t'accompagne dans la vie ?

— Réponds la première Vickie, le temps que Rachel et moi reprenions nos esprits après ce déballage de nos exaspérations.

— Avant quand je tenais mon dépanneur, j'en avais piqué une sur mon babillard « Tout sauf la banalité », mais je crois que ça collait plus à ma vie avec François. Maintenant, j'en ai une autre : « La vie est un voyage avec des détours et des obstacles ».

— J'aime ça, dit Véronique. La vie comme un chemin, mais pas en ligne droite, mais avec des détours. Moi aussi j'ai une phrase, c'est pour calmer mon impatience.

— Tout vient à point à qui sait attendre ! dit aussitôt sa sœur.

— Ça y ressemble, mais c'est plus clair. Je l'ai placée dans mon couloir : « Prendre son temps, réfléchir avant d'agir ». Les décisions sur un coup de tête m'ont causé quelques problèmes. J'essaie d'être moins impulsive. Je me répète qu'il faut du temps pour bien faire les choses.

Au tour de Rachel :

— Comme je disais à Miléna « Derrière chaque rêve, il y a un plan ». Ça veut dire que je m'attends toujours, comme Véronique le dit, qu'il faut prendre son temps pour bien faire les choses. Et réfléchir.

— Et avoir un plan. Planifier quoi.

— Et s'attendre à des obstacles comme dit Vickie.

— Pis quelquefois, il n’y en a pas.

— Mais c’est rare.

— Rare comme trois cinquantenaires qui partent en voyage et se retrouvent en plein milieu d’un *hurricane*.

En écho à ces paroles, une bruyante rafale fait trembler les vitres de la fenêtre avant.

Les trois philosophes du quotidien se taisent, effrayées.



Moncton. Renaud gare l’auto devant leur hôtel, en bordure de la rivière Petitcodiac. Il fait nuit depuis un moment, mais ils doivent tout de même avancer leur montre d’une heure. Pas le temps d’explorer les environs, Marijo réclame déjà son lit, lui promettant d’être dans une forme du tonnerre demain matin.

Dans le hall d’entrée, ils croisent d’autres optométristes venus pour le congrès. Renaud bavarde avec eux, puis s’excuse de les quitter, annonçant alors la condition particulière de sa compagne présentée à tous avec enthousiasme.

— Quelqu’un a-t-il eu des nouvelles de Jac, demande-t-on à Renaud dont le visage rougit comme une pivoine.

Il ignore la question et entraîne Marijo vers l’ascenseur. Elle a bien noté l’embarras de son chéri tout en faisant le lien, cette fois, avec la Jac du vieil agenda lu en cachette, c’est donc la Jac du Carnaval de Québec ou la Jacquie revenue d’Alberta...

Elle dort déjà. Il navigue sur Internet pour se détente tout simplement. La météo parle des précipitations abondantes survenues sur la Côte est américaine. Il pense à sa mère qui couche à Portland.



Le trio n'a vraiment pas sommeil. Le jeu-questionnaire n'amuse plus les trois cousines ; seule la télévision, au canal météo, les intéresse. La traduction exacte des mots de l'animateur s'avère difficile. À l'extérieur, un inquiétant bruit d'arrachement les fige sur place. Un volet de la maison virevolte comme une carte à jouer et atterrit au milieu de la route.

Rachel joint Délia qui se montre inquiète de leur sort et avoue s'être barricadée en raison des pluies torrentielles dans son secteur. Certains quartiers de Lowell sont sans électricité, paraît-il. Aucune nouvelle de Nicolas ? Aucune. Il a dû être retardé par les pluies. Après cet appel peu rassurant, les voyageuses scrutent, par la fenêtre, ce quasi-déluge.

— J'espère que nous ne manquerons pas d'électricité, dit Rachel.

Vickie consulte sa montre-bracelet, il n'est pas encore huit heures, elle souhaitait lire neuf heures.

— Moi, j'espère que le téléphone va toujours fonctionner parce que j'ai drôlement hâte de parler à Vincent. Je veux dire, j'ai hâte d'entendre sa voix rassurante.

Pour une fois, Vickie reconnaît que le téléphone lui serait salutaire.

Des vents plus puissants ébranlent maintenant les murs. Rachel a les nerfs à vif, elle lance :

— Pourquoi se gêner pour téléphoner à nos hommes directement à leur travail ? Après tout, c'est une situation hors du commun.

— Effectivement, c'est exceptionnel, ajoute Véronique.

Au bout du fil, les trois conjoints ne se doutaient de rien. Omer-Jules, Minou et Vincent se montrent tour à tour préoccupés, échouant à les rassurer. O.J. veut absolument « faire quelque chose » : Rachel lui dicte les coordonnées du cousin policier du professeur.

— Il serait directeur d'un poste de police dans le Maine justement, lui indique-t-elle.

— Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Couture, c'est son nom de famille.

— Parfait. Je le contacte immédiatement. N'oubliez pas...

Sur ces dernières paroles, tout flanche : l'électricité et les lignes téléphoniques.

Le noir total les entoure, le vent siffle, terriblement omniprésent ; l'anxiété s'infiltre dans la petite maison soumise à la vigueur des conditions climatiques.



Dans sa maison bien électrifiée, Omer-Jules tourne en rond, un vrai lion en cage. Le poste de police américain ne répond pas, la ligne est occupée. De toute son existence partagée avec Rachel, c'est la première fois où elle est injoignable en plus d'être en difficulté. Il n'a jamais constaté combien était acquise, en lui, cette idée que Rachel était toujours présente dans son environnement, disponible tout le temps, prête à répondre à tous ses appels autant qu'il est prêt à venir à son secours dans l'heure.

Sur Internet, il repère la ville de Portland. En se remémorant sa conversation avec Rachel, la colère l'envahit en songeant au moment où la ligne s'est coupée. Il se sent impuissant. Très impuissant. Plusieurs questions le taraudent, il joint Minou à son travail de nuit, pour obtenir d'autres détails sur la situation.

— D'après Véronique, c'est un secteur assez isolé. Même pas de lampadaires de rue ! s'indigne Minou.

— J'aurais dû prendre congé et les accompagner.

La culpabilité est un sentiment douloureux, Minou dit :

— Je ne sais pas combien je donnerais pour être là. Avec un hélicoptère, je serais rendu dans quelques heures.

— Moi aussi, j'aimerais être sur place. Je parle à Vincent et je te rappelle.

Quelque temps après, dynamisé par ses remords de conscience, O.J. joint le policier Couture qui, apprend-il, passe la nuit au poste, afin de bien commander ses différentes équipes de sauveteurs. Le directeur lui explique la situation régionale, il parle d'état d'urgence.

Omer-Jules raccroche, déterminé. Il faut passer à l'action...



Chez Mathilde et Pierre-Paul, les Mimis et les Jojos préparent la Fête des récoltes. Les garçons seront responsables de la vente des dix citrouilles du jardin de grand-maman. Le plus vieux a préparé une boîte qui sera leur caisse ; Jonathan y apprend les rudiments de la vente, car il a inscrit sur un carton le prix de chaque citrouille, soit trois dollars. Il a déjà calculé les profits : « On va gagner trente dollars ! »

— Si quelqu'un te donne cinq dollars, commence l'ainé, tu sais combien lui remettre ?

— Je lui remets deux dollars en échange d'une citrouille !

— Et si quelqu'un veut deux citrouilles ?

— Ben... Cinq dollars, c'est pas assez !

— Et s'il te remet un vingt dollars ?

Miléna passe devant eux :

— S'il te remet un vingt, va chercher Joël, ce sera plus simple.

Jonathan gratte sa tête, songeur. Il sait calculer, voyons : trois dollars pour une citrouille, six pour deux, neuf dollars pour trois. Maintenant, il rêve... Que va-t-il acheter avec son quinze dollars, soit la moitié des profits ? Pendant qu'il rêve et que tout fonctionne sans anicroche autour de lui, il ignore encore l'ampleur de son bonheur. Au fond, il est immensément riche, car il vit une enfance idéale, entourée de l'amour de tous ses proches (et ils sont nombreux !).

Dans la chambre des Mimis, tout est calme. La petite Mia a sorti un maïs rouge d'un sac, elle soulève quelques pelures pour s'assurer qu'il s'agit bien d'un épi avec des grains rouges. Avec sa sœur, elles devront bien cacher les cinq épis chanceux parmi les autres qui seront étalés dans un vieux charriot. Sa mère a bien précisé : personne ne doit savoir où les Mimis auront caché les épis chanceux. L'épluchette clôturera les festivités de la journée. Que remporteront les cinq chanceux ? Des cartes-cadeaux de la pharmacie du coin. Mia songe au comptoir de bijoux, juste en entrant dans ce commerce. Si elle gagnait, il y a là une bague, avec une vraie pierre de lune, qui la fait rêver.

Inquiets, Mathilde et Pierre-Paul regardent la météo à la télévision ; O.J. les a informés des aventures des trois cousines.



Moncton. En sortant de l'ascenseur, le lendemain matin, Renaud et Marijo se retrouvent face à face avec Jac

qui est alors présentée comme Jacquie Dupré-Cossette. Le visage de pivoine fraîche est encore de rigueur chez Renaud, mais Jacquie est happée par une collègue qui la dirige plus loin ; notre couple choisit une table au fond, visiblement pour l'éviter. Dehors, l'averse dégouline sur les vitres et la Petitcodiac est gonflée par la marée montante. Renaud soupire, mais une exclamation bruyante chasse tous les malaises, c'est Marcus venu les rejoindre. Le joyeux luron donne l'accolade à son copain de stage ; il baise la main de Marijo et la félicite pour l'heureux évènement ; il s'exclame sans retenue :

— Renaud, quelle splendide blonde, dans tous les sens du terme ! Ma très chère, vous êtes vraiment resplendissante.

Sympathique avec tous, son appétit au buffet s'accorde à son gabarit imposant. Quand Renaud s'absente un moment, la curieuse l'interroge sur la fameuse Jacquie.

— Écoute bien ceci : on parle d'un amour-amitié tumultueux, tu comprends, je n'en dis pas plus par respect pour mon grand ami. Quelque chose est arrivé et c'est lui qui te révélera l'histoire.

Pendant que les optométristes seront en atelier, Marijo a réservé une heure avec un massothérapeute en matinée. L'épouse d'un des amis optométristes de Québec, Juliette, l'a saluée et lui a proposé de sortir luncher dans un resto du centre-ville et visiter le quartier malgré la pluie.



Les cousines ont campé dans le salon, la nuit semblait s'éterniser. Tour à tour, elles somnolaient, bavardaient, se rendaient à la fenêtre. Aux premières lueurs de l'aube, les bourrasques se sont arrêtées, l'électricité est revenue, le

téléphone a aussitôt sonné, Vickie a sursauté comme toujours, c'était Yolanda qui donnait ses instructions :

— Restez à l'intérieur. Gaby viendra vous porter du pain et du café. Les autorités ont été contactées, on aura du secours.

Dehors, c'est un lac. La télévision annonce la fin du mauvais temps. À Lowell, Délia répond et apprend que ses cousines ne coucheront pas chez elle ce soir. Elle veut les aider et va voir ce qu'elle peut faire... Malgré ces paroles positives, la déception gagne les cousines barricadées.

Dix minutes après, Vickie, devenue accommodante, dit aux deux autres :

— Aujourd'hui, nous allons vivre concrètement l'expression prendre son mal en patience.

— Moi, dit Rachel, j'espère juste me rendre à Lowell pour visiter la galerie. C'est bizarre, je trouve, chaque fois que j'organise un truc qui sort de l'ordinaire, il faut toujours que ça résiste.

— Ce n'est jamais facile de sortir des sentiers battus, ajoute Vickie.

C'est en prenant leur café soluble (quel jus de chaussette !) que Vickie leur raconte son dernier rêve :

— Je poussais un énorme charriot avec de grosses roues, comme ceux des montagnes russes. Beaucoup de gens y prenaient place et j'étais la responsable, celle qui dirigeait le charriot. Il y avait plusieurs rues, j'étais dans une grande ville. J'avançais péniblement, car j'avais toujours des obstacles sur mon chemin. Soit ça descendait à pic, soit il fallait escalader des marches énormes, mais je continuais à pousser. Chaque fois, je me demandais comment faire. Chaque fois pourtant, je réussissais. À la fin, il n'y avait qu'un enfant dans mon charriot devenu poussette, il ramassait des petits jouets en plastique autour de lui, c'était facile à conduire. Je me sentais soulagée.

Elle vide sa tasse d'un trait, puis un autre bout lui revient :

— Je me vois, montée sur un podium des Jeux olympiques, j'étais avec vous deux, habillée en princesse avec des robes blanches. Une foule autour de nous applaudissait ainsi que nos trois hommes déguisés en cowboy. Après, j'ai compris que nous étions tous figurants dans un film western.

Rachel ramasse les tasses pour les rincer :

— Tu parles d'un rêve !

— Et vite comme ça, dit Véronique, comment l'interprètes-tu ?

Après un moment de réflexion, Vickie en voit l'évidence : le scénario fait référence au questionnaire d'hier. La vie est un chemin où il faut avancer malgré les difficultés et si on persévère, on peut réussir.

— Et les princesses en blanc sur un podium et dans un film ?

— Peut-être sommes-nous les vedettes de nos vies. Avec des applaudissements pour nous encourager.

La perspicacité des rêves de Vickie les étonnera toujours.

Elles poussent le canapé devant la fenêtre, observant les vaguelettes qui meurent devant le porche. Aux alentours, que de l'eau brunâtre. La télévision, en sourdine, les informe des ravages causés par l'*hurricane*.

— Non, mais, quelle aventure ! Jamais je n'oublierai Greg. Heureusement, c'est déjà terminé, dit Véronique.

— Après la pluie, le beau temps.

— Mais l'orage a duré longtemps ! s'exclament-elles en chœur.

En après-midi, une fine pluie assombrit toujours le ciel tout autant que l'humeur des trois captives. Rachel essaie

de classer ses nouvelles cartes postales anciennes par thème, mais sa concentration est défaillante.

Le bruit des hélicoptères survolant le golf de Portland constitue une première lueur d'espoir. Yolanda, en ciré jaune, est sortie pour manifester la présence des cinq infortunés.

— Ah non ! s'exclame Rachel. Je ne veux pas être secourue par la voie des airs. Vous m'entendez, je refuse de monter dans leurs échelles de corde ! Oubliez ça, je ne suis pas James Bond !

— Tu as raison, c'est des plans pour passer aux nouvelles !

— Arrêtez d'être dramatiques, dit Vickie. C'est juste pour nous repérer.

À la nuit tombante, les sirènes des pompiers suivies du balayage des phares rouges de l'autre côté de la petite rivière, disparue en apparence, leur font pousser un soupir de soulagement. Les secouristes mettent en place un pont temporaire, provenant vraisemblablement de l'armée américaine.

— Le pont, c'est pour nous faire enjamber le ruisseau qui a débordé, commente Véronique.

— Et comment on va se rendre là ? En marchant avec de l'eau jusqu'aux genoux ?

— Tu préfères rester ici plutôt que de te mouiller...

— Les fesses !

— Taisez-vous les drama queens, ironise Vickie. Je vois un canot qui sort d'un camion.

Dans le canot qui avance, deux secouristes munis de lampes portatives aveuglantes. Derrière eux, un autre canot, avec un jeune secouriste vêtu du traditionnel ciré jaune et son chapeau pointu. La damnée pluie se poursuit, compliquant le travail. Un pompier s'adresse aux cinq

captifs avec un portevoix. Les cousines ouvrent une fenêtre.

Une fois le canot accosté, le plus jeune secouriste saute sur le porche, on lui ouvre la porte. Quelle surprise ! C'est Nicolas en personne avec un sourire énorme de satisfaction. Il braque sa lampe sur leur silhouette.

— Venez, mes tantes adorées, Nic is there for you ! C'est moi votre petit sacripant.

— Nicolas, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venu pour organiser votre sauvetage avec le policier Couture. Je suis là, juste pour vous.

Gaby et Yolanda les suivent dans l'autre canot ; Nicolas a aussi chargé leurs trois valises. Après le trajet en canot, on leur jette une couverture sur les épaules, tous montent dans les camions d'incendie pour se diriger vers le centre communautaire où l'Armée du Salut les accueillera.

Rachel entre la première dans le centre communautaire, suivie de Véronique, Vickie et Nicolas. Elles frissonnent sous leur couverture devant les tables d'accueil où des préposés leur parlent en anglais. Plus loin dans le hall, trois hommes sont de dos, ils se retournent ensemble : Omer-Jules, Minou et Vincent leur ouvrent les bras. Ça pleure, ça rit, tout le monde parle en même temps. Omer-Jules prend l'initiative d'annoncer :

— Premièrement, commence-t-il, vous ne resterez pas ici. Nous avons réservé des chambres d'hôtel dans le coin. Avec Minou et Vincent, on est venu pour vous aider. Deuxièmement, j'ai une très grosse nouvelle : le camion volé a été retrouvé.

Nicolas explique : sous la menace d'une déclaration à la police, Paul-Symon a tout avoué. Les toiles étaient cachées dans un hangar du port de Boston, attendant leur départ pour le Brésil.

— Mes toiles au Brésil ?

En fait, les toiles sont restées dans le camion avec celles d'un peintre italien dont les œuvres valent cher sur le marché de l'art. Par bateau, les tableaux allaient rejoindre un revendeur sans scrupule.

La main sur le cœur, Rachel remercie son sauveur, du sourire aux lèvres et les larmes aux yeux. Nicolas affirme que les toiles seront arrivées à la galerie Exit dès ce soir, Jack-Daniel s'en occupe.

— Samedi matin, on va vous conduire à la galerie, reprend Omer-Jules. Votre cousine Délia sera là, elle va tout préparer avec le galeriste, vous n'avez rien d'autre à faire. Demain soir, nous prendrons tous ensemble un souper très important, n'est-ce pas messieurs ?

Après avoir vivement remercié Gaby et Yolanda, ils se dirigent donc tous à l'hôtel où, dans les trois chambres contigües, se trouvent déjà leurs valises.

— Profitez-en pour prendre une douche chaude et pour vous changer, on revient dans une petite heure, dit Omer-Jules.

Dans le silence agréable de leur salle de bain, chacune des cousines réfléchit aux derniers événements. La triade lanaudoise rêvait-elle d'aventure ? De routine pulvérisée ? D'imprévu à gérer ? Depuis avant-hier, elles sont servies ! Maintenant, que préparent O.J., Minou et Vincent ? Bonne question...

La marche des événements le prouvera : samedi sera un jour à marquer d'une croix.

Chapitre 17

La ville de Lowell enchante nos six Québécois. Étonnamment, le mercure frôle les vingt degrés et un soleil persistant colore le feuillage d'automne, encore intact. La tempête Greg ? Aucune trace ici. La galerie Exit est bien située et l'important achalandage, en ce samedi après-midi, témoigne de sa réputation auprès des collectionneurs. La cousine Délia a effectivement tout organisé avec le galeriste et les tableaux de Rachel sont parfaitement mis en lumière. C'est un vernissage réussi, au-delà des espérances de Rachel. Le galeriste reste discret et sourit tout en servant le vin aux visiteurs. Dans le livre d'or, les compliments empressés touchent la peintre. L'agent d'artistes s'occupe des clients qu'il a conviés au vernissage. Plusieurs toiles sont réservées dès maintenant. Omer-Jules est ainsi rassuré, car pour lui, le but premier de l'affaire, c'est de vendre des toiles ; toutefois, son enthousiasme faiblit en songeant à la commission allouée à l'agent. « Il faut ce qu'il faut », se dit-il, résigné. Une cliente s'approche de Rachel :

— Ma chère, j'ai vraiment aimé vos toiles d'hiver, j'en ai retenu deux. J'ai gardé une de vos cartes professionnelles pour vous contacter prochainement. J'habite au Vermont, mais je suis du Québec.

Sans doute, Rachel est satisfaite d'avoir atteint son but.

Oui, un sentiment d'accomplissement l'habite, mais pour elle, ce vernissage est un tremplin vers d'autres activités de reconnaissance. Tout en restant présente aux visiteurs, elle s'efforce d'analyser tous les détails de l'évènement. À son troisième verre de vin, la voilà très fière, surtout en se remémorant les multiples écueils rencontrés avant d'y arriver.

Vickie, Véronique et Adélia, assises plus loin, savourèrent ce moment de gloire. Minou et Vincent se sont éclipsés « pour préparer quelque chose », puisqu'il est entendu qu'Adélia a réservé des places dans un *pub* du quartier pour fêter le succès de sa cousine.

On a envoyé un message à Mathilde et Renaud louangeant le « triomphe » de leur mère. Ces derniers promettent de téléphoner, ce soir, lors du souper spécial animé par les trois conjoints cachotiers.



À la Fête des récoltes, la bonne humeur règne. La ville a installé un kiosque où maquiller les enfants. Miléna et ses amies leur dessinent des visages colorés. Les conseillers municipaux distribuent des dépliants pour présenter la ville. Au-dessus de leur tente, une bannière, c'est la devise de L'Épiphanie « Vivre sous une bonne étoile ». Tous les maquillages des jeunes sont complétés par une petite étoile sur la joue.

Plus tard, tous se retrouvent sous le chapiteau des activités d'adresse où débute l'épluchette de blé d'Inde. C'est une joyeuse séance de déshabillage des épis ; Pierre-Paul s'occupe de les cuire dans une large marmite.

Mathilde informe Pierre-Paul des bonnes nouvelles reçues de Lowell.

— Rappelle-moi de téléphoner à ma mère ce soir.

Le professeur, connu à la manifestation, salue Mathilde. Il l'informe de la création d'un groupe d'opposants au passage d'un oléoduc dans la région. L'écologiste invétérée promet de se joindre au « Regroupement vigilance ».

Soudain, un brouhaha s'élève : quelques participants sont montés dans le charriot, détruisant le monticule d'épis, la petite Mia se désespère d'un tel chahut. Déçue, elle ne peut plus repérer la cachette des cinq épis rouges.

— Maman, ils déplacent les épis chanceux !

Pour la consoler, Mathilde l'autorise à participer à l'épluchette.

Mathilde observe ses enfants et dessine un sourire dans son cœur aimant. Les garçons se sont montrés responsables et sérieux dans leur commerce de citrouilles vendues rapidement. Ils jouent maintenant au soccer avec leurs amis d'école. Miléna s'occupe des petits avec empressement. Sa fille lui pointe la bannière et remarque :

— Avec cette devise, je me demande si nous vivons vraiment sous une bonne étoile...

En lui désignant les enfants qui courent partout avec leurs étoiles sur la joue, sa mère répond :

— Si je parle pour moi, je considère qu'en habitant ici, je suis née sous une bonne étoile. Tu dois bien le savoir, je suis très attachée à mon coin de terre. Chaque jour, j'essaie de me rappeler ma chance de vivre ici. Certains jours, comme aujourd'hui, la chance est encore plus évidente.

Quant à Mia, elle tourne autour du charriot d'épis. À la gauche de la plateforme, elle sait avoir placé un épi aux grains rouges avec des soies plus pâles, au bout. Une image la poursuit : la bague avec la pierre de lune serait parfaite dans son annulaire droit... Saura-t-elle retrouver le gros épi et forcer sa chance ?



Vickie et Véronique sont arrivées les premières au pub américain ; accoudées au comptoir du bar, elles partagent un pichet de bière. En attendant Adélia et les autres qui arriveront à la fermeture de la galerie, elles tiennent un conciliabule. Vickie chuchote :

— Ton colloque de demain sur la synergologie ?

— Je n'irai pas à Boston, je les ai déjà prévenus. C'était une décision assez évidente ; sinon, Minou...

— Ç'aurait été louche en effet, mais as-tu des regrets ?

— Franchement, non. Hier soir, dans notre belle chambre d'hôtel réservée à l'improviste comme tu sais, j'ai trouvé Minou particulièrement jasant. Nos trois hommes nous préparent quelque chose...

— Vincent aussi fait des mystères. Je crois qu'ils ont eu toute une peur quand ils nous ont imaginées dans l'œil de la tempête, comme on dit.

Le pub commence à se remplir ; de toute évidence, les 5 à 7 sont universels et idéals pour décompresser.

— Comment as-tu trouvé la cousine Délia ? demande Véronique qui pige allègrement dans le plat d'arachides.

— Formidable. Nicolas tient ça d'elle assurément. Sans son implication, le vernissage aurait été bâclé. J'ai même remarqué que deux de ses amies ont acheté une toile. Elle est incroyable, assez semblable à la Délia de notre enfance.

Véronique approuve et ajoute :

— Malgré quelques erreurs minimes, j'ai trouvé son français plutôt correct. Il paraît qu'elle lit encore des romans québécois. J'ai hâte de rencontrer son mari James qui vient souper. On l'a déjà vu en photo, t'en souviens-tu, toi ?

Vickie n'a aucune image en tête. Par contre, elle sait qu'il travaille dans une banque.

C'est dans un joyeux tohubohu qu'arrivent les autres. Adélia leur présente James, un sexagénaire aux épais cheveux blancs et à la moustache complémentaire qui porte un chic complet avec cravate et chemise blanche, ce qui le distingue aussitôt ; par contre, il parle un anglais nasillard et très rapide. « My God, se dit Véronique, ce n'est pas avec lui que je vais philosopher ou refaire le monde... » Tous se rendent dans un coin du pub, réservé pour eux. Les hommes présentent le bras à leur tendre moitié.

Les pichets commandés, Vincent sort de sa veste un feuillet manuscrit et affirme s'être donné le rôle d'animateur.

— Pour commencer, Adélia souhaite prendre la parole.

Elle remercie ses cousines de l'accueil réservé à Nicolas cet été. Pour manifester cette gratitude, elle s'est empressée d'intervenir, hier, à la galerie. On lui demande où se trouve Nicolas ? À l'université : fidèle à lui-même, il s'est engagé dans plusieurs comités parascolaires. Et sa franchise de gyropodes ? Ça avance, son banquier paternel l'aide au financement.

À son tour, Rachel exprime sa reconnaissance envers Adélia à qui elle doit le succès de son tout premier vernis - sage À VIE ! Selon le galeriste, une quinzaine de tableaux sont déjà vendus.

Alors, Vincent souhaite porter un toast à la glorieuse peintre du jour. « Ton succès est mérité, qu'il soit durable et marque le début d'une nouvelle carrière. » Ils trinquent joyeusement.

Omer-Jules sort sa feuille, lui aussi :

— Vendredi, pendant le trajet sur l'autoroute, Vincent nous a fait comprendre bien des affaires à Minou et moi.

Des affaires qui concernent nos charmantes épouses. Je vais vous parler en images. Chaque couple tricote ensemble son histoire. Plus l'histoire est longue, plus l'écharpe s'allonge en rang bien droit ; quelquefois, on échappe une maille ou deux, il se forme un petit trou, mais le tricot se poursuit toujours. Malgré l'erreur, on continue, une maille à l'envers, une maille à l'endroit. Il n'y a pas de vie de couple sans aucune maille échappée. Chaque écharpe est unique, chaque couple a son histoire ; cette histoire n'appartient qu'à eux et ils sont les seuls à savoir bien en interpréter les différents chapitres.

Il s'arrête pour prendre la main de Rachel. Il désigne aussi son beau-frère :

— Minou et moi, on s'excuse. Dans notre grande famille, il y a les Jojos et les Mimis, puis les trois fofolles de joie. Nous, on est les Nonos, ceux qui étaient trop bêtes pour apprécier leur couple. Aujourd'hui, on reconnaît notre chance du diable de faire partie d'un tout. Un tout unique, rassembleur. Chères belles fofolles de joie, sans vous, on est juste de gros bêtas ennuyants. Pardonnez-nous d'avoir oublié combien vous êtes remarquables, attachantes, sympathiques. Merci de rayonner la joie de vivre au sein de notre tribu. Merci d'être nos Brind'Amour pour toujours. À vos côtés, on connaît la douceur de vivre.

— Que c'est touchant ! s'exclame la cousine Adélia qui commence à applaudir, geste auquel adhère tout le monde.

Omer-Jules reprend :

— Rachel, ton vernissage reconnaît ton talent de peintre. Depuis longtemps, j'aurais dû te déclarer ceci, je suis bien fier de toi Rachel Brind'Amour.

Les mots sont sortis... Il est fier de sa femme. Rachel essuie une larme, car cet aveu inespéré devient, ici, une proclamation qu'il faut enfermer dans le coffret de son cœur.

Après un moment de silence, Minou se lève :

— *L'hurricane* Greg nous a beaucoup inquiétés. Les images de la télé étaient catastrophiques.

Il se tourne vers sa femme et poursuit :

— Véronique, moi aussi j'étais un grand Nono. Comme l'histoire du tricotage, je veux continuer à fabriquer notre écharpe à nous deux. S'il y a des trous dedans, on s'en moque ; l'important c'est d'allonger l'écharpe pour qu'elle soit longue, longue, longue. Lâche-moi pas Véronique Brind'Amour, sinon je suis juste un gars ben ordinaire. Avec toi, je deviens un gars ben chanceux qui vit avec une femme extraordinaire. Reste avec moi Minette, ce n'est pas reposant, mais on ne s'ennuie jamais !

Il lui sourit et tend les lèvres pour un tendre bisou. Juste un bisou, ça manque de punch pour Véronique, une synergologue amatrice qui aime davantage les gestes que les paroles. Elle passe ses bras autour de son cou, il fait de même pour un vrai baiser de cinéma.

Rouge de gêne, Minou veut reprendre ses esprits :

— Maintenant, attention. Comme c'est Vincent l'animateur, je lui laisse le privilège d'annoncer une super nouvelle à nos trois Brind'Amour.

Avant que Vincent Chevalier ne parle, la serveuse apporte des corbeilles de pain. Minou en profite pour murmurer à l'oreille de Véronique : sur sa feuille, il y a un dernier paragraphe à partager en privé. Il veut s'excuser d'être souvent fatigué à côté d'elle, joyeuse comme une étincelle. Il s'excuse aussi d'avoir oublié l'importance de s'amuser comme couple et propose de recommencer à jouer aux cartes ensemble. Et que pense-t-elle de refaire ensemble la salle de bain ? Il se souvient de son habileté à poser les carreaux de céramique tandis que lui maniait bien la trancheuse. Tout cela lui convient évidemment, mais à

une condition : qu'il accepte une séance de magasinage afin de rajeunir son image, pourquoi pas le look cowboy ? Autre chose : ça lui fait vraiment plaisir quand il l'appelle Minette, comme avant. Il promet d'y penser.

Vincent toussote pour attirer l'attention, il chiffonne sa feuille, il n'en a plus besoin.

— Chères Rachel, Véronique et Vickie, vos trois chevaliers servants ont déployé leur imagination. Nous avons le projet de réserver, pour nous six, un weekend dans un hôtel, du genre Santé et Détente. On veut décrocher de tout en votre compagnie. On pense à un endroit avec des massages, des spas. Ce sera à votre convenance, on vous laisse choisir l'endroit. Et si la cousine Brind'Amour de la branche américaine et son conjoint veulent se joindre à nous, ce sera un plaisir.

Adélia traduit à James qui lève le pouce et déboule une phrase dont les mots les plus significatifs ont été entendus par tous : *I agree*.

Les applaudissements fusent encore.

À son tour, Vincent prend discrètement la main de Vickie pour lui remettre une carte. Moins flamboyant peut-être, il lui a écrit des mots d'amour et réservé une surprise : une proposition d'aller s'embrasser à Paris, sur la place de l'hôtel de ville, à l'endroit exact de la célèbre photo de Doisneau. Une photo qui a tout déclenché entre eux, un soir, dans l'atelier de Vincent.

Vickie serre la carte sur son cœur. Comme elle, Vincent écrit beaucoup, il excelle donc à exprimer ses sentiments. C'est une chance, reconnaît-elle, une grande chance.



L'hôtel de Moncton a créé un décor aussi féerique qu'argenté. Marijo et Renaud franchissent le hall menant au fastueux souper organisé par l'Ordre des optométristes.

À leur table, Bacchus et Marius font bon ménage créant une jovialité de bon aloi avec les amis optométristes. Une soirée de danse va compléter les festivités. Vers onze heures, la musique devient hautement endiablée, Marijo murmure sa fatigue à Renaud : ses lentilles de contact grattent ses yeux, ses talons hauts la font souffrir, son soutien-gorge compresse ses seins hyper sensibles, elle n'a qu'une hâte, s'allonger sur son lit. Le couple s'excuse auprès de ses amis qui finalement décident tous de retourner à leur chambre.

Renaud suspend leurs vêtements dans la penderie. Au coin de la chambre, un large bain à remous, à l'eau bien chaude, va accueillir notre couple. Renaud a versé un bouchon de savon moussant à la « fraîche odeur de lavande » indique l'autocollant sur la bouteille. Ils ont fermé toutes les lumières ; par la fenêtre, les lampadaires de la rue principale éclairent les lieux. Il pleut encore, c'est la perturbation de la Nouvelle-Angleterre qui passe dans les Maritimes. L'atmosphère est propice au bavardage.

— Aimes-tu l'odeur de la mousse à la lavande ? demande Renaud.

— Oui, mais ça sent plutôt la framboise, répond-elle en s'emparant des deux bouteilles mises à leur disposition.

Elle ouvre et hume les deux contenants et constate l'erreur d'emballage ; d'où la senteur de framboise dans la bouteille étiquetée « lavande ».

— C'est parfait comme odeur, tranche Marijo qui allonge ses jambes, ferme les yeux et appuie sa tête sur le rebord. C'est très relaxant, ce bain chaud. Tu as toujours de bonnes idées. Ça termine bien la soirée ; mieux que la danse pour une femme enceinte.

La mousse rose et parfumée aux fruits voyage lentement autour de la baignoire. La chaleur de l'eau enveloppe leur corps et fait circuler l'énergie entre eux. La baignoire devient milieu actif, chargé de toutes leurs énergies du moment. Ils échangent sur leur soirée bien appréciée : en commençant par le menu et le choix judicieux des vins, puis les convives à leur table, c'est-à-dire Marius et les amis collègues ainsi que leurs conjointes. Marijo et Juliette, devenues amies depuis ce midi, ont longuement conversé, car cette dernière est aussi enceinte.

— Juliette m'a confié qu'elle rêve énormément ; c'est des rêves d'action, comme des films. Elle m'en a raconté quelques-uns, c'était drôle, on a beaucoup ri. J'ai réalisé que je rêve beaucoup, moi aussi.

Renaud place ses mains derrière sa nuque et reste attentif :

— Ah oui ? Et tu t'en souviens, j'espère ?

— Dernièrement, j'ai rêvé que je passais ma première échographie. C'était un nouveau procédé avec un grand écran en couleur. En HD, notre bébé nageait dans une eau très bleue, il culbutait et bougeait ses bras comme des ailes d'ange. Je me disais : « Il fait tout ça dans mon ventre ? » Toi et moi, on se tenait la main, tout autour c'était une hutte. En touchant ses parois, les murs se sont enlevés, on était dehors sous un dais. Alors, tout le paysage autour était devenu jaune brillant, comme de l'or. Il y avait un chemin, tu m'as dit : « C'est un *yellow brick road* comme celui du Magicien d'Oz ». Après, le bébé a avancé sa tête dans l'écran et c'était un visage de bonhomme sourire. Tu sais le cercle jaune avec un sourire en banane et des gros points noirs pour les yeux. Non, mais, quel rêve plein d'images !

— Mais ça finit bien, non ? Ce visage souriant, un Smiley, et toute cette lumière brillante autour de nous, c'est positif, je trouve.

Il s'est approché pour caresser sa joue. Entre eux, un rassemblement de mousse rose recouvre leur poitrine. Marijo est d'accord avec son interprétation, car elle espère un enfant qui ajoutera beaucoup de sourires entre eux. C'est son ultime souhait pour l'avenir : connaître véritablement la joie de vivre. La cultiver, la partager avec lui, cet homme idéal pour son tempérament à elle. Se créer une famille, pour mettre sur terre des enfants qui seront heureux, qui aimeront la vie. Qui seront présents pour les autres. Qui auront tous les outils pour créer eux-mêmes un monde meilleur.

— Au fond, poursuit-elle, je souhaite que mon enfant me surpasse dans le bonheur. Ce sera facile, je pense, parce que je suis tellement fragile.

— Si fragile que ça ?

— Maintenant, je suis plus forte par ta bonne influence. Mais toi, tu es assez solide. As-tu travaillé là-dessus ? D'après Marius, tu as connu des amours tumultueuses.

Il contourne la question, préférant parler positivement :

— Dans ton rêve, j'aime bien la séquence où tu nous vois se tenant la main. Pour moi, ça veut dire que nous sommes proches l'un de l'autre. J'aime ça. Si tu m'aimes autant que je le perçois, je peux dire que jamais personne ne m'a aimé autant, personne n'a vraiment aimé le Renaud tel qu'il est.

Après cet aveu plus émotif, sa voix se casse. Il poursuit d'une voix basse :

— Maintenant, je vais te confier un secret. Le soir où Jackie m'a annoncé par téléphone être en amour avec... j'oublie son nom, j'étais en stage ici, je me suis soulé jusqu'au coma éthylique. Je ne trouvais plus rien d'amu-

sant dans cette vie en solitaire. Marius a passé la nuit avec moi, à l'hôpital, c'est lui qui m'a fait comprendre des choses. Alors, oui, peut-être suis-je plus fort maintenant. Mais il reste toujours, au fond de moi, un grand gars blessé, assez facile à ébranler.

Marijo, troublée par ces révélations, a baissé les yeux. Il ne veut surtout pas démolir son moral, il tente de renverser la vapeur :

— Par contre, commence-t-il d'une voix enjouée, avec Marijo Ducharme, il y a beaucoup de jaune brillant sur ma route, genre *yellow brick road*. Écoute ça : depuis que je suis avec toi, j'ai une face de bonhomme sourire. Et maintenant, un grand bonheur s'ajoute, c'est le petit enfant que tu portes. Mon fils ou ma fille. Moi qui aime tellement les *kids*. Donc Marijo y a plein de lumières dorées autour de nous, ton rêve le dit.

Marijo rajoute du savon moussant (beaucoup trop) et de l'eau chaude dans la baignoire à remous, ayant l'intuition d'un moment sacré, un baptême par immersion entre eux. Un silence opportun consolide leur propos. Leurs mains se cherchent, se nouent, elle le regarde longuement avant cette importante confidence qui s'accolera à la sienne :

— Moi, commence-t-elle, tu sais très bien que j'ai traversé une grave dépression. Alors, pour la fragilité... Moi aussi, un soir de découragement, j'ai failli me jeter au bout du quai à Lavaltrie.

Elle mord ses lèvres. La mousse rose gonfle encore sous les remous.

Ils déposent leur front l'un sur l'autre. Renaud s'étonne du remarquable monticule de mousse rose qui capte son regard. L'affiche publicitaire de sa clinique lui apparaît, il pense : « Voir la vie en rose, c'est possible, je le savais ».

Mais pas tout le temps. Dans un monde idéal, plus souvent qu'à l'occasion.

Ils se regardent comme jamais, avec toute la bienveillance du monde. C'est comme un serment. La couleur rose les entoure, ils s'étreignent très fort. Tout cela est plus marquant que prononcer les mots « Je t'aime ». Au ciel de leur vie de couple, ils doivent marquer d'une croix ce moment fort entre eux. Une croix en forme d'étoile, pour la chance.



Au pub, juste avant que la serveuse ne prenne les commandes, c'est Rachel qui a le dernier mot :

— Messieurs, vos trois femmes sont heureuses de la tournure des événements. Vous avez parcouru des centaines de kilomètres pour nous secourir. Maintenant, vous arrivez avec vos mines repenties et votre *mea culpa*. Véronique et Vickie sont surement d'accord avec moi, nous apprécions énormément vos compliments et vos réflexions sur la vie de couple. Au fond, c'est une chance d'avoir des conjoints capables de réfléchir pour améliorer les choses. Une grande chance.

— Ouais, toute une chance, répète Adélia.

Quelqu'un ouvre les deux bouteilles de vin apportées sur la table, les coupes sont remplies, on trinque encore dans la joie des retrouvailles. Les couples se sourient, la vie est belle. Nul doute, la vie est aussi imparfaite, pleine d'imprévus et d'ajustements, parfois étonnante, souvent amusante, mais surtout, oui surtout magnifique.

La vieille chaloupe devenue voyageuse ? Elle vogue encore sur les flots de la longue rivière l'Assomption qui traverse Lanaudière. Rien ne l'arrête, sauf quelques méan -

dres qui la ralentissent parfois quelques jours. Tôt ou tard, l'esquif libre rejoindra le fleuve Saint-Laurent à la hauteur de Repentigny. Si quelqu'un aperçoit cette chaloupe vide, il faut la laisser vagabonder, car les Brind'Amour ne la chercheront plus.

À Lowell, le cellulaire d'Omer-Jules s'active, il sort de table pour répondre discrètement. C'est Mathilde souhaitant témoigner à sa mère toute son admiration. Rachel s'empare du téléphone :

— C'est ma fille. Si vous permettez, je vais rester à la table, Mathilde veut nous féliciter.

Pendant la conversation, Rachel entend la voix de Mia, à l'arrière, qui semble bien excitée.

À son tour de parler :

— Grand-maman, j'ai été très chanceuse aujourd'hui, j'ai trouvé un blé d'Inde rouge et j'ai gagné un coupon-rabais. Après, à la pharmacie, j'ai choisi une super bague comme la tienne avec une pierre de lune.

— Une pierre de lune ? La pierre qui porte chance ?

— Oui, c'est ça que je voulais te dire : maintenant, j'ai ma bague qui porte chance.

— Tu es contente ? demande Rachel qui s'efforce toujours de mettre en lumière chaque moment de joie.

— Oui, très contente.

Cette voix enfantine vient résumer l'état d'esprit autour de la table : la joie de vivre existe, elle se cultive et se transmet. Ils n'oublient pas non plus ceci : vivre est une chance.

FIN

Pour me contacter :
monique.michaud@bell.net

Mieux me connaître :
www.actualites-monique.webnode.fr

Suivez-moi sur Facebook :
Monique Michaud, romancière

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent
S'écoule le temps... En trois temps

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravanning*

RÉCIT BIOGRAPHIQUE

Lina Savignac *L'égilantine et le chardon*

ROMAN

Claude Daigneault *Le culte des déesses, tome 1*
Le courage du mouton, tome 2
Petite vengeance deviendra grande
Une fille, ça ne pleure pas
Les Frincekanoks

Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
Shaktis

Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*

Monique Michaud *Le dernier regard*
Voisins de cœur

ROMAN

- Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite, Tome 1*
Lili, Tome 2
Charles, Tome 3
La maison sur la grève
L'Irlandais, Elwin, Tome 1
L'Irlandais, Martin, Tome 2
L'Irlandais, Les descendants Tome 3

TÉMOIGNAGE

- Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne, 2^e éd.*
- Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*
- Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

- Sylvain Goulet *Disparition suspicieuse*
- Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite
- Alain Trudeau *Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

- Claude Daigneault *Une amitié explosive An explosive friendship*
Le grand projet The big project
Pyro fugue Pyro runs away

Album + 6 ans

- Lina Savignac *Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*
Fridolin. l'homme de paille et Rutina l'ânesse

Achevé d'imprimer
en mai 2015
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace
Imprimé au Canada



Voici le dernier tome d'une trilogie lanaudoise intitulée *La joie de vivre*. Au fil de l'écriture, plusieurs lecteurs ont exprimé leur préférence : ils aiment les histoires amusantes. Cette demande est devenue le défi de l'auteure.

Un court rappel des autres tomes. Dans *Le dernier regard*, Vickie la Joliettaise doit surmonter psychologiquement le décès de son grand amour. Derrière le comptoir de son dépanneur, elle servira sa fidèle clientèle et recevra la visite de ses parents et amis ; tous voudront l'aider à pour-

suivre sa route. À temps perdu, elle prépare son Grand Rêve.

Dans *Voisines de cœur*, c'est parallèlement que Marijo et Léonie, des Lavaltriennes, cherchent le bonheur, se trompent, s'encouragent et recommencent. Les destins de Marijo et Vickie se croiseront pour réaliser le Grand Rêve.

Ce troisième tome, *Trois Brind'Amour pour toujours*, se déploie dans le territoire agricole de L'Épiphanie. Trois cousines, Vickie, Véronique et Rachel Brind'Amour, surnommées les fofolles de joie, s'aiment sans concessions. Toutes dans la cinquantaine, elles sont fortes ensemble, mais parfois déstabilisées dans leur vie personnelle. Un triangle d'influence se créera entre Joliette, Lavaltrie et L'Épiphanie, car plusieurs défis se présenteront : manifester contre la disparition des terres agricoles ; organiser un vernissage à Lowell, avec la cousine américaine Adélia. L'histoire est aussi un hymne à la famille et au bonheur d'être grands-parents. Retrouvez donc Marijo, devenue la belle-fille de Rachel ; Toutoune-la-joie ; Junior le jeune agriculteur, habité par les chansons du folklore ; Kiki la dégourdie ; Nicolas, le jeune américain, débrouillard et adepte des réseaux sociaux.

Lire cette trilogie, c'est sentir la joie de vivre qui a traversé Lanaudière.



Monique Michaud est Joliettaise. Elle participe à des collectifs de contes, de nouvelles. Il lui a fallu huit ans de persévérance pour construire cette trilogie. Pour mieux la connaître et lui écrire, visitez son site de romancière : www.actualites-monique.webnode.fr

